

Michel Bideaux

EUROPÉENS EN VOYAGE

(1500-1800)

Une anthologie



XIII Extrême-Orient – 979-10-231-1346-4



Ce livre n'est pas une histoire des découvertes (en un temps où le monde s'est pourtant bien agrandi), pas davantage un recueil d'expéditions aventureuses (elles n'ont pourtant pas manqué). Il privilégie l'expérience immédiate d'Européens qui voyagent, souvent à titre privé, et d'abord chez eux et chez leurs voisins. Ils sont curieux de tout : la table, le vêtement, les spectacles, les saveurs et les senteurs. Mais sérieux aussi : ils se préparent, s'informent, aiment à être reçus des grands de ce monde. Un peu de vanité, peut-être, mais surtout un vif désir d'apprendre. Touristes avant l'heure et témoins à l'occasion, ils admirent le patrimoine culturel du voisin, mais épient le rival envié ou détesté pour faits d'armes ou de religion ; ils s'ouvrent aussi aux vieilles civilisations asiatiques, à la lointaine Russie ou à l'Amérique inouïe. Au retour, ils deviennent de grands conseillers : le guide pratique de voyage n'est pas loin, mêlant le bon usage de l'autre à la mise en scène de soi. La plume est parfois rapide, mais l'expérience sensible et le regard critique servent bien l'appétit de savoir.

EUROPÉENS EN VOYAGE
(1500-1800)
UNE ANTHOLOGIE

dernières parutions :

11. *Le théâtre des voyages. Une scénographie de l'Âge classique*
François Moureau
12. *Relations savantes. Voyages et discours scientifiques*
Sophie Linon-Chipon & Daniela Vaj (dir.)
13. *Espaces lointains, espaces rêvés dans la fiction romanesque du Grand Siècle*
Marie-Christine Pioffet
14. *Voyager avec le diable.*
Voyages réels, voyages imaginaires et discours démonologiques (XV^e-XVII^e siècles)
Grégoire Holtz & Thibault Maus de Rolley (dir.)
15. *Captifs en Méditerranée (XVI^e-XVIII^e siècles). Histoires, récits et légendes*
François Moureau (dir.)
16. *L'Orientalisme des voyageurs français au XVIII^e siècle.*
Une iconographie de l'Orient méditerranéen
Iriní Apostolou
17. *Idées et représentations coloniales dans l'océan Indien*
Norbert Dodille (dir.)
18. *Un horizon infini. Explorateurs et voyageurs français au Tibet (1846-1912)*
Samuel Thévoz
19. *À la découverte de la Palestine.*
Voyageurs français en terre sainte au XIX^e siècle
Guy Galazka
- Série Textes**
- Alexandre-Olivier Exquemelin, *Histoire des aventuriers flibustiers*
Établissement du texte, glossaire, index, introduction et notes
par Réal Ouellet et Patrick Villiers
- Marc Lescarbot, *Voyage en Acadie (1604-1607)*
suivis de la *Description des mœurs souriquoises comparées à celles des autres peuples*
Édition critique de Marie-Christine Pioffet

Michel Bideaux

Européens en voyage
(1500-1800)

Une anthologie

Ouvrage publié avec le concours de l'université Paris-Sorbonne

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2012
© Sorbonne Université Presses, 2020

ISBN PAPIER : 978-2-84050-766-6

PDF COMPLET – 979-10-231-1333-4

TIRÉS À PART EN PDF :

I Discours sur le voyage – 979-10-231-1334-1

II Italie – 979-10-231-1335-8

III France – 979-10-231-1336-5

IV Grande Bretagne – 979-10-231-1337-2

V Péninsule ibérique – 979-10-231-1338-9

VI Europe centrale – 979-10-231-1339-6

VII Aux marges orientales et nordiques – 979-10-231-1340-2

VIII La Turquie et l'empire ottoman – 979-10-231-1341-9

IX Afrique noire – 979-10-231-1342-6

X Moyen-Orient – 979-10-231-1343-3

XI Inde – 979-10-231-1344-0

XII Sibérie – 979-10-231-1345-7

XIII Extrême-Orient – 979-10-231-1346-4

XIV Arctique – 979-10-231-1347-1

XV Amérique du Nord – 979-10-231-1348-8

XVI Antilles – 979-10-231-1349-5

XVII Amérique ibérique – 979-10-231-1350-1

XVIII Océanie – 979-10-231-1351-8

Mise en page d'Emmanuel Marc Dubois & Adrien Nour/3d2s (Paris)
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

SUP

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

AVANT-PROPOS

Michel Bideaux

Bien avant que la littérature ne soit devenue ce que nous entendons couramment aujourd'hui par ce terme (un catalogue de librairie nous l'apprendrait plus sûrement qu'une définition), les livres de voyage avaient tout naturellement droit de cité parmi les ouvrages « littéraires » : une phrase souvent rapportée, de Jacques Carel de Sainte-Garde, nous apprend qu'en 1663, ils tiennent le haut du pavé, à la Cour comme à la Ville, depuis qu'ils ont pris la place des romans. Sans pour autant que cette fonction peut-être frivole leur ait fait perdre l'ambition, pour les plus sérieux d'entre eux, de figurer parmi les *bonae litterae*, ces belles-lettres d'humanité sans lesquelles on ne serait que rustre, soudard ou petit-maître ; et de fait, humanistes du XVI^e siècle ou auteurs graves du suivant ne dédaignent pas de publier le récit de leurs pérégrinations. Ils savent ce qu'a été et continue d'être la contribution des voyageurs au progrès des connaissances, qu'il s'agisse de la soudaine expansion du monde connu ou du savoir sur les civilisations-mères. Nous continuons de les tenir pour des acteurs majeurs de cette ouverture et de la révolution intellectuelle qu'elle a provoquée.

Mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici. Leurs livres ont été retenus moins pour l'aliment qu'ils ont apporté à la réflexion spéculative que pour ce qu'ils ont offert à la lecture la plus immédiate, et d'abord ce que leurs auteurs mêmes leur ont demandé : consigner un itinéraire singulier, une expérience irremplaçable. C'est que ces auteurs ne sont pas toujours les meilleurs analystes de leurs témoignages (voyez Thevet), et que leurs constructions intellectuelles datent parfois. La Mothe Le Vayer, Diderot, Rousseau même (quoi qu'il en dise parfois) savent mieux qu'eux-mêmes tirer parti des matériaux qu'ils leur livrent. Ou encore, nos voyageurs, revenus au logis, préfèrent recourir à leur bibliothèque : pour le troisième livre de ses *Essais*, Montaigne tire davantage de la lecture de Gomara que de son propre séjour en Italie. Nos voyageurs partent, ils ne savent pour combien de mois, et ils enregistrent goulûment. Mais ce n'est pas tout de voir ou même de témoigner : « J'étais là, telle chose m'advint ». Ils sont gens pressés et l'observation leur est souvent mesurée : interdits qui l'entravent en Turquie, accidents qui ailleurs abrègent le voyage. Pour conclure, il y faudrait la durée.

Mais la durée, qu'elle suscite ou conforte les représentations, le fait aussi au détriment de l'observation : les jésuites au Canada nous apprennent beaucoup plus sur l'Indien dans leurs premiers contacts que dans les relations tardives où ils se prévalent d'illusoirs succès.

8 La perspective retenue est donc celle d'un touriste. Mais d'un jeune Lord du Grand Tour plutôt que des *Mémoires d'un touriste* : à cette date (1838), Stendhal – et d'autres – ont remplacé depuis longtemps le « tour des horizons » (A. Pasquali) par le retour sur soi. D'un voyageur qui s'informe et se forme et s'instruit, soucieux d'un juste regard sur l'objet, en vue d'une profitable appréhension, d'une connaissance objective donc, mais qui serait plus pratique que spéculative. De là l'obligation de bien mobiliser les cinq sens de nature pour composer une image qui ne puisse être désavouée par le second venu, une volonté plus pédagogique que scientifique de servir au prochain : récits, guides qu'il faudra confirmer ou affiner plutôt que désavouer. Ce n'est donc pas la totalité de l'expérience du voyage qui sera considérée (elle mettrait trop en avant les expéditions aventureuses, les péripéties extraordinaires), mais la relation qui s'instaure entre un sujet plus ou moins compétent et un objet qu'il lui faut percevoir dans des conditions en partie provoquées. Elle produit des pages qui composent un bon usage de l'autre (hommes et pays), une mise en scène de soi passablement réitérable ; elle propose à la lecture des scènes et des paysages suffisamment dignes d'intérêt pour que le lecteur soit tenté un jour d'aller à leur rencontre. Ces voyages sont aussi – exceptons tout de même la *Peregrination* de Mendes Pinto ! – des invites au voyage.

Saveurs, senteurs, spectacles : il convient de privilégier les sensations nées du contact initial. Non que nos premiers sentiments soient toujours les plus naturels : ils peuvent révéler l'observateur aussi bien que le trahir quand, par sa nouveauté ou sa prégnance, l'objet inouï lui impose l'impensé, voire l'inconcevable, et il serait trop facile de dresser un relevé des bévues commises depuis Colomb. Mais sur la plaque sensible du sujet, de telles sensations livrent un premier enregistrement : par la fraîcheur du regard et de l'écoute, elles donnent à la nouveauté pleine licence d'entrer, avant de se voir tôt ou tard corsetée dans des cadres conceptuels anciens.

Cette priorité ne vaut, toutefois, que sous bénéfice d'inventaire. D'abord parce que ces livres sont ordonnés et soumis au jeu de l'écriture. Le soir, à l'étape, ou plus encore après son retour, le narrateur peut fort bien choisir de commencer son récit par une notation singulière, mais postérieure, ou par un panorama qui ne lui est pas apparu d'emblée. Ensuite, un deuxième regard peut révéler une appréhension plus vive des objets et des hommes. Enfin, les préoccupations sensorielles ne sont pas les mêmes chez tous. Montesquieu, parlementaire et écrivain déjà célèbre, est attendu, à Gênes comme à Augsbourg, et son regard

aiguisé peut d'emblée, lors de l'accueil, percevoir « l'esprit » d'un régime. Il en va de même pour de Brosses en Italie ; et pour le chanteur irlandais Michaël Kelly qui visite Vienne, le sensible et l'immédiat, c'est d'abord Salieri et Mozart. L'observation empirique a valeur d'évidence avant de devenir aliment pour l'esprit d'un voyageur qui ne s'offre en proie au monde qu'afin d'avoir mieux prise sur lui. Il convient donc de privilégier ici ce qui touche, intéresse, amuse, instruit, déconcerte, mais sans trop déranger : la libre sexualité, les sacrifices humains, le cannibalisme suscitent de telles interrogations (Léry, Montaigne, Cook) qu'elles manifestent l'insuffisance de la saisie immédiate.

Gardons-nous encore de nous en laisser imposer par les noms. La Fontaine sur la route du Limousin compose un attachant « voyage littéraire » ; mais il est un exilé plutôt qu'un voyageur. Racine aussi, à tout prendre, qui ne se rend à Uzès que pour y cueillir un bénéfice afin de vivre à Paris. Mais voilà : arrivé en terre d'oc, il pose sur les natifs un regard naïf, c'est-à-dire empli de préjugés, et ses lettres sont d'un Parisien du XVII^e siècle qui découvre la province française. Il convenait donc de retenir Racine.

1492-1522 : trois décennies suffisent pour que l'œcumène s'augmente soudainement de l'Amérique, de l'Afrique sub-équatoriale et du Pacifique. En 1780, au retour de la dernière expédition de Cook, la carte des océans est dressée : sur leurs rivages, La Pérouse ne trouve plus à découvrir que des miettes, et deux étendues glacées. Mais à ne considérer que la geste héroïque des découvreurs et des bâtisseurs d'empires, on pourrait ne pas s'apercevoir que, dans l'intervalle, c'est le voyage qui a changé de nature, en devenant sa propre finalité. On connaît mieux aujourd'hui ce que fut la mobilité des hommes du moyen âge : mais le cheval du marchand lui servait à être exact aux rendez-vous des foires et le bourdon du pèlerin scandait sa marche vers un horizon spirituel. L'homme des temps modernes voyagera de plus en plus pour voyager, pour connaître et se connaître. Refusant de rester rivé à son clocher et demeurer étranger en son propre pays, il quitte Paris pour découvrir la province, ou Londres afin de parcourir l'archipel britannique. La pratique du voyage n'est pas neuve, mais s'enrichit et se codifie. Tard venus aux grandes expéditions maritimes – exceptons J. Cabot à Terre-Neuve (1497) –, les Anglais sont, dès le XVI^e siècle, attentifs à celles des autres (voir le recueil de R. Eden, 1555), avant même qu'Elizabeth I^{re} et R. Hakluyt ne fassent de l'expansion océanique une cause patriotique. Mais surtout, de F. Moryson à A. Young, ils se montrent les plus constants arpenteurs de l'espace européen, et d'abord pour la connaissance de leur propre pays.

Ainsi s'observe, entre 1500 et 1800, une ouverture au monde et une ouverture du monde. Voir, posséder, savoir : face à cette libération des trois concupiscences recensées par saint Jean, un théologien aurait quelque raison de s'alarmer. Et

tout autant de s'inquiéter de l'inflation du subjectif, qui bientôt prend le relais. Triomphante avec Stendhal ou Byron (je ne voyage pas pour connaître le monde, mais pour me connaître, moi), on la trouve déjà résolument affirmée chez Montaigne à Rome : le refus de s'intéresser aux dimensions du Panthéon ou aux caleçons de la signora Fulvia cache mal, sous le dénigrement polémique des *nugae*, l'inversion de priorités ; la connaissance objective passe désormais au second plan.

10 « Petits voyages » et « grands voyages » : l'illustre collection de Bry avait, entre 1590 et 1620, choisi cette partition, non selon les distances parcourues, mais selon le degré de nouveauté. Ainsi les premiers se rapportaient-ils aux rives déjà partiellement visitées d'Afrique et d'Asie, les autres à la découverte absolue que les ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles faisaient de l'Amérique. Nous pourrions à notre tour considérer que les voyages accomplis sur le « vieux » continent européen sont de « petits » voyages au regard de tous les autres. Mais sans pour autant les opposer à eux. Tout voyage impose en effet un déplacement qui dérange l'ordre du quotidien et dispose à voir d'autres horizons, autrement. Les perceptions neuves éveillent à la différence, et d'abord à celle qui nous *unit* à notre voisin, proche et dissemblable. L'exotisme de proximité ouvre sur l'étonnement et la réflexion, la merveille se révélant plus tard et plus loin, quand avec la distance s'accroît l'étrangeté. Mais dès qu'elle s'intensifie, la fréquentation des autres pays d'Europe est pour le voyageur l'occasion d'un premier crayon de l'étranger qui habite en lui ; il n'est pas besoin d'autre justification de la place accordée ici à un continent qui ne saurait être vieux pour nos tard venus à l'expérience viatique, à cette Europe qu'ils ne se lassent pas de parcourir et de décrire, interprétant à peine le précepte de Diderot : pour un Français, tout doit être précédé du voyage de France.

De multiples intérêts, produits de la nationalité, de la culture et de l'expérience personnelle, règlent l'exercice de la curiosité de nos voyageurs. Il nous semble cependant reconnaître chez la plupart un intense intérêt pour les grands de ce monde, qui ne se retrouve plus à un semblable degré aujourd'hui, alors que ces grands voyagent eux-mêmes beaucoup et veillent à ce que les médias nous le fassent savoir. Les hommes des ^{xvi}^e-^{xviii}^e siècles (et les élites sociales ne font pas exception) sont loin d'avoir d'eux une image aussi précise – fût-elle superficielle – que celle que chacun de nous peut se composer à présent. On sourira peut-être de cette avidité mise à rencontrer ou à croiser Grégoire XIII, Elizabeth I^e, Henri IV ou Philippe II, comme des démarches effrontées de James Boswell pour obtenir audience de Frédéric II, Rousseau ou Voltaire. Non pour une rencontre avec l'Histoire, ou la composition en pied d'un portrait : mais pour en rapporter une photo-souvenir, si l'on peut dire. Ne la traitons pas avec condescendance : nous lui devons d'étonnants instantanés, et il faut cette

complicité de voyeurs pour que la palpitation du voyageur se communique à nous.

Longs, incommodes, souvent dangereux, ces voyages requièrent des préparatifs que nous avons peine à concevoir. De là – pour ne rien dire des guides spécifiques à chaque pays – une pléthore de « méthodes », « instructions », *regimini* dont les recommandations peuvent nous paraître superflues ou saugrenues. Mais ces manuels du savoir-(sur)vivre *odéporique* révèlent, autant que la difficulté de l'entreprise, le sérieux avec lequel on s'y engage. Bien loin du « village global » dans lequel nos touristes s'ébrouent aujourd'hui (selon des rituels qui se sont appauvris en s'uniformisant), les voyageurs d'antan affrontaient les surprises chaque fois renouvelées de la route, de la table et du logis. Il ne faut pas s'étonner de les trouver soupçonneux d'entrée : chaque journée apporte sa brassée d'inconnu, à domestiquer pour que l'agrément de la découverte ne soit pas payé au prix fort. À l'exception peut-être de quelques cortèges princiers, de telles servitudes constituaient le lot quotidien de chaque voyageur. Même lorsqu'elles dispensent leurs conseils sous une forme impersonnelle, les relations qui ont souci de ces contraintes révèlent à la fois ce qui est le vécu de tous et l'épreuve personnelle qui en a été faite. De telles pages, même quand elles ne sont pas toujours soutenues par la qualité de la plume, méritaient d'être retenues.

Quel mode de présentation adopter ? L'empan chronologique retenu inviterait à commencer par l'Amérique. Mais sa découverte est, à tout prendre, le fruit d'une spéculation ingénieuse, doublée d'une méprise. Le but, à l'aube des grandes découvertes, reste celui qu'il était au Moyen Âge : l'Orient, ses trésors, ses mirages. Au prix d'un contournement (celui de l'Afrique) qu'impose l'emprise musulmane sur les routes terrestres. Les vaisseaux qu'Espagnols et Portugais lancent sur des mers inconnues ne témoignent d'abord que d'un impérialisme commercial. Colomb, Gama, Magellan, Cortés ne voyagent pas ; ils conduisent des expéditions. L'Europe qui voyage au moyen âge est celle des pèlerins ou des marchands : on se déplace plus qu'on ne parcourt. Bientôt s'y ajoute un autre pèlerinage, plus séculier mais toujours spirituel : la Rome humaniste en est le terme. Mais à la flèche, d'autres préfèrent le circuit, et les Anglais observent que, loin de signifier une servitude, le déplacement offre la chance d'une formation : sans négliger de parcourir leur archipel, ils inventent le Grand Tour. Recherchant sur le continent ce que l'insularité septentrionale leur refuse, ils exigent de leurs élites qu'elles se trempent et s'éprouvent par la connaissance de l'Autre, révisant de plus à leur profit les schémas de la *translatio (studiorum ou imperii)* qu'Italiens et Français avaient accommodés à leur avantage. La multiplicité des témoignages britanniques, aux XVII^e et XVIII^e siècles, ne doit donc rien aux hasards du marché du livre. Non

que l'abondance fasse toujours loi : devant le nombre de publications que le xvi^e siècle avait consacrées aux Turcs, Geoffroy Atkinson en avait conclu à tort que ce temps était resté passablement indifférent à la découverte de l'Amérique. Mais ici, c'est à la lumière de l'empirisme que la quantité doit être considérée : si, comme l'enseigne Locke, la connaissance intellectuelle procède directement de la multiplicité des expériences, alors la masse des narrations de source anglaise relatives aux cinq continents¹ légitime la place importante que ce livre leur réserve. Surtout s'il entend préférer à l'esprit de système ou à la réflexion morale ou politique l'apport de la perception immédiate (ce dont on a *tâté*, pour le dire avec Montaigne) et de la découverte spontanée.

12

Il était légitime d'accorder un droit d'aînesse à l'Italie : terre de transit obligé pour les pèlerins médiévaux, terme romain des dévotions humanistes, institutrice enfin de toute civilité, quand Samuel Johnson verra en elle (1776) le couronnement du Grand Tour : on ne saurait être véritablement homme tant qu'on n'a pas accompli le voyage d'Italie. Le reste s'ordonne comme il peut : faute de nécessité logique, il suffira de quelques principes assez apparents. La bibliothèque viatique n'est pas également répartie entre les langues européennes : nous avons tenté, sans nous en faire une loi, de diversifier l'origine de nos voyageurs. En les suivant selon les aires géographiques, nous n'avons recherché qu'un principe commode de classement et, à l'occasion, de comparaison.

Tous ces lieux, à des titres divers (et sans qu'il soit toujours question de découverte, qui conduirait à un traitement strictement historique), ont suscité les vives impressions consignées dans nos récits : par là se trouvait écarté le voyage utopique, cependant qu'il n'était pas question de privilégier les explorateurs : certains pourront paraître bien maigrement représentés, quand des voyageurs tard venus voient leur nom reparaitre. Les auteurs retenus ont tous une expérience directe de la pérégrination, même si leurs textes peuvent être parfois distanciés d'elle (Linschoten, Mendoza) ; les quelques exceptions consenties (Bacon, Hall, Chapelain, Du Halde) l'ont été au titre de leur autorité politique et spirituelle, ou de leur familiarité avec la littérature viatique. On pourra enfin considérer que la carte dessinée par les pages retenues comporte bien des blancs : mais ceci n'est pas un panorama. Pas davantage un palmarès : reproduire une fois encore des textes illustres n'aurait guère servi la connaissance du voyage ; aussi ont-ils été parfois écartés au profit d'autres, moins célèbres ou moins accessibles, et n'y a-t-il pas quelque affinité entre la pratique viatique et la tentation de recherche et de découverte ? J'ai tenu à respecter, autant que possible, les unités textuelles (chapitres, notamment), quitte à renoncer

1 Avec une plus faible représentation pour l'Amérique hispanique où, depuis le schisme religieux, les Anglais ne sont pas les bienvenus.

à certaines notations brillantes, mais dont la brièveté conviendrait mieux à un florilège. Ce n'est donc pas seulement là contrainte d'anthologie, même s'il a fallu souvent jouer des ciseaux à contrecœur. Le lecteur n'aura pas trop de peine à relever les absences les plus bruyantes. Qu'il se console encore à la pensée qu'il pourrait, avec ces voyageurs écartés, constituer une anthologie des mieux fournies.

Même s'il s'ordonne selon les lieux visités, pour les raisons que nous avons vues, ce volume est moins une revue des horizons qu'une recollection des expériences. Ce ne sont donc pas les sites qui demandaient à être illustrés ici mais, chaque fois qu'il a été possible, l'aventure singulière qu'il convenait de confirmer ou de nuancer par le témoignage de l'image : contemporaine du voyage et, si la chance le permettait, œuvre du voyageur. Sans rendre un compte toujours satisfaisant de ce qui était offert à l'œil (et le savons-nous toujours ?), elle compose un paysage mental, peut-être appauvri ou déformé, qui complète le texte et, sans toujours l'*illustrer* par son éclat, le confirme dans sa singularité. Et semblable à « l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes » (Baudelaire), le lecteur trouvera par elles matière à renouveler son « immense appétit » d'expérience et de rêve.

On ne pouvait proposer ces pages à la lecture sans préciser à chaque fois, le plus sobrement possible, en quel lieu ou à quel titre elles figuraient dans l'ouvrage. Leurs auteurs ne sont pas également connus : de là ces notices bio-bibliographiques réduites à l'essentiel, et délibérément restreintes pour les plus illustres d'entre eux. Les notes d'accompagnement sont strictement informatives. L'orthographe a été modernisée (sauf exception), les textes en langue étrangère traduits (j'ai fait mon profit des précieuses suggestions d'Isabel Moutinho, les approximations étant miennes). Lorsqu'existait une version ancienne proche de la date de leur rédaction, et satisfaisante, elle a été retenue au profit d'une relative homogénéité de langue.

TREIZIÈME CHAPITRE

L'Extrême-Orient

INTRODUCTION

La route de la soie, illustrée par Marco Polo, n'est plus guère praticable en raison des troubles politiques que connaît la Chine. Les Portugais ouvrent une route maritime et obtiennent en 1550 le comptoir de Macao, les affaires se traitant toutefois à Canton. À Pékin, lieu du pouvoir, se pressent les missionnaires portugais et espagnols, mais les réticences des empereurs Ming ralentissent la pénétration ; les Mandchous, après 1640, se montrent plus accueillants. Les Français arrivent vers 1680, sous le règne de Kang-Hi (1662-1722), qui coïncide à peu près avec celui de Louis XIV ; très tolérant, il favorise l'échange d'idées et le développement des techniques, cependant que les jésuites s'entremettent dans les négociations entre Russes et Mongols. Des *Lettres édifiantes et curieuses* des missionnaires de son ordre, J.-B. Du Halde tire une somme, sa *Description de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise* (1735). Mais la condamnation définitive par Rome des « rites chinois » (1742), puis les difficultés des jésuites en Europe donnent un coup d'arrêt à la mode chinoise en 1770.

Pour un panorama de la « découverte » de la Chine par les Occidentaux, voir Numa Broc, « Voyageurs français en Chine », *XVIII^e siècle*, 22, 1990, p. 39-49 ; Francois Moureau, « Itinéraires jésuites en Chine ou les lumières naissent à l'Est », dans *Le Théâtre des voyages*, Paris, PUPS, 2005, p. 353-367. Deux ouvrages anciens de référence : avec J.-B. Du Halde, Athanase Kircher, *La Chine illustrée [...]*, trad. fr., Amsterdam, Jean Jeansson, 1670 et avec une anthologie : Svletana Gorshenina, *Explorateurs en Asie centrale. Voyageurs et aventuriers de Marco Polo à Ella Mallart*, Genève, Olizane, 2003.

L'histoire des relations nippon-européennes est celle d'un contact tardif et d'une fermeture brutale et durable ; François-Xavier y arrive en 1549, mais l'action missionnaire des jésuites y est vite suspecte : Valignano est mal reçu à son retour en 1587, et en 1614 un édit bannit les prêtres étrangers. En 1624, les Espagnols sont interdits et l'année suivante, les Anglais, installés à Hirado, quittent le pays avant l'ordre d'exclusion. À partir de 1639, l'empire du Japon, indisposé par les entreprises des jésuites, n'entretiendra plus de relations commerciales qu'avec les Hollandais (qui n'envoyaient pas de missionnaires) et les Chinois, et dans le seul port de Nagasaki. Une proscription qui s'explique moins par une hostilité religieuse que par l'incompatibilité du christianisme avec la hiérarchie

féodale japonaise et son code guerrier. La fermeture du Japon aux Occidentaux ne rendra que plus éclatantes des différences déjà mises en relief par le jésuite L. Froes en 1585 dans son *Traité sur les contradictions de mœurs entre Européens et Japonais* (éd. moderne par X. de Castro, Paris, Chandeigne, 1993).

Marco Polo décrit le pays sans s'y être rendu (île de « Cipangu ») ; F. Mendes Pinto revendique l'honneur d'avoir découvert le Japon en 1542, quand la jonque sur laquelle il se trouvait avec le corsaire chinois Samipocheva échoua lors d'une tempête sur l'île de Kiusiu. Mais la découverte est aussi attribuée à trois marchands portugais : Antonio Mota, Francisco Zeimoto et Antonio Pexota qui, se rendant de Macasar en Chine, eux aussi poussés par une tempête, arrivent sur l'île de Satsuma en 1543.

508

Michael Cooper, *They came to Japan. An Anthology of European Reports on Japan, 1543-1640*, London, Thames and Hudson, 1965 (anthologie thématique) ; Jacques Proust, *L'Europe au prisme du Japon*, A. Michel, 1997.

Le Siam a été une terre d'intense activité des missionnaires français à la fin du XVII^e siècle et beaucoup de relations lui ont alors été consacrées. Voir Alain Forest, *Les Missionnaires français au Tonkin et au Siam aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, L'Harmattan, 1998 ; Dirk Van der Cruysse, *Louis XIV et le Siam*, Paris, Fayard, 1991 ; *id.*, éd. abbé Choisy, *Journal du voyage de Siam*, Paris, Fayard, 1995.

LA CHINE

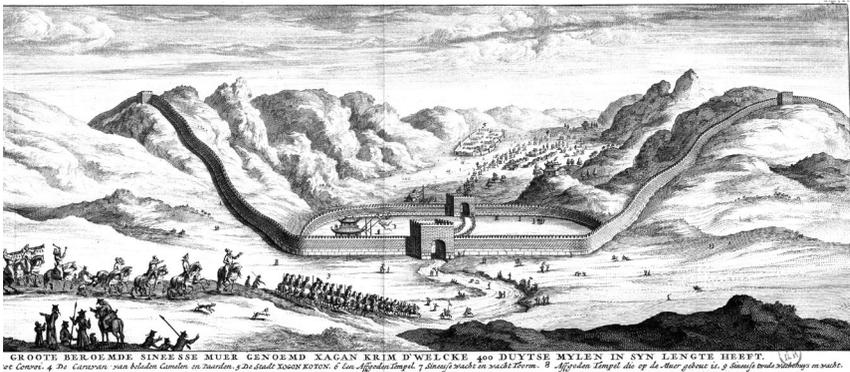
Evert Ysbraud Ides : la Grande muraille de Chine et l'arrivée à Galchan

Dix-huit mois après son départ de Russie, Ides, qui a traversé la Sibérie, arrive au pied de la Grande Muraille de Chine, que les Occidentaux ne connaissaient guère que par les récits de Marco Polo. Ils sont frappés également par le raffinement de la cuisine chinoise ; il leur faut un plus long séjour pour être à même de décrire les costumes des Chinois, surtout en relation avec leur statut social : voir P. Mundy, *The Travels [...] in Europ and Asia*, éd. Richard Carnac Temple, London, The Hakluyt Society, 1907, t. III, p. 256-262, avec dessins (réimpr. New York, Kraus reprints, 1967-1972).

Le 27 octobre [1693] nous atteignîmes des tours de garde au sommet des rochers, d'où nous pouvions voir le Zagan Grim, ou Grande Muraille, à laquelle nous arrivâmes le même jour. Elle doit être en vérité une des merveilles du monde¹. À cinq cents brasses de cette fameuse muraille est une vallée flanquée de chaque côté par un ouvrage de fortification en pierre taillée, et de l'un à l'autre on a construit un mur de trois brasses de haut environ, avec une ouverture comme le montre la gravure. Passé ce premier mur, nous arrivâmes à l'entrée de la Grande Muraille par une tour de garde haute de huit brasses environ, cintrée en pierre de taille et pourvue de portes massives renforcées de fer. La muraille court d'est en ouest à travers la vallée, jusqu'à des rochers d'une hauteur étonnante ; toutes les cinq cents brasses, on a construit sur le roc, de chaque côté une tour, ainsi que la représente notre gravure. Le pied de la muraille est fait d'une grande pierre taillée, haute d'un pied environ, la partie supérieure étant de brique et de chaux ; mais autant que nous pouvons en juger, le tout était initialement bâti de la même pierre. Par cette première porte, nous parvenons à une plaine large de cent brasses, puis à une autre porte de garde, avec un mur de chaque côté qui, comme le premier, allait jusqu'au fond de la vallée ; et cette porte était, comme la précédente, surveillée par une garde de cinquante hommes. Sur la première enceinte ou Grande Muraille s'élevait le temple d'une idole avec, tout en haut, les figures de l'idole et de l'empereur. La muraille est haute de six bonnes brasses et large de quatre, de sorte que six cavaliers peuvent aisément la parcourir de front, et en si bon état que si elle

1 Longue de plus de deux mille km, la Grande Muraille avait été construite au III^e siècle avant J.-C. pour protéger la Chine des invasions tartares : sans succès, puisque les Mongols achèveront au XIII^e siècle la conquête du pays.

n'avait été construite que depuis vingt ou trente ans : pas un morceau qui soit tombé ou le moins affecté par la crasse ou la mauvaise herbe.



Ill. 38. « La Grande Muraille de Chine », dans E. Y. Ides, *Driejaarige reize [...]*, 1704.

510

Après cette dernière tour de garde, nous arrivâmes à une vallée large de plus de 300 brasses, où poussaient de grands saules et, sur la partie ouest, au pied du rocher se trouvait un temple magnifique. À une portée de mousquet de là, nous vîmes à la ville de Galchan², enserrée dans un haut mur quadrangulaire, mais qui n'est pas très peuplée. J'y fus salué par la décharge de trois canons d'acier, qui continua toute la nuit dans les faubourgs. Les rues étaient assaillies d'un tel concours de gens qu'il était difficile d'y passer ; ils étaient attirés par le son de nos trompettes et cornemuses, qui leur semblaient très étranges, n'ayant jamais entendu une telle musique auparavant. Le soir, le Mandarin envoya quelqu'un pour m'adresser ses compliments et me convia à souper avec lui au Palais royal, où réside l'empereur lorsqu'il emprunte cette route. Outre le Mandarin, je trouvai là le gouverneur et les principaux officiers de la ville, et on nous fit boire ensuite plusieurs bols de thé. On m'offrit un souper fastueux, la représentation d'un spectacle et un échantillon de musique à leur mode consistant en toutes sortes de timbales et d'instruments à cordes, ce qui produisait une cacophonie fort laide, et j'aurais voulu me trouver loin pour ne pas l'entendre. Ils étaient assis deux par deux sur des tabourets, jamais plus de deux à une même table. Ces tables étaient finement laquées et tapissées d'exquis ouvrages de soie. Ils ne se servent pas de nappes, de serviettes, de couteaux, de fourchettes et d'assiettes ; mais sur la table on ne voyait que deux baguettes rondes d'ivoire ou d'ébène blanc, qui étaient sa seule garniture ; mais à vrai dire ils sont d'une adresse si prodigieuse dans le maniement de ces baguettes qu'ils peuvent avec elles saisir une tête d'épingle. Ils les tiennent dans la main droite entre le pouce et les deux doigts suivants. Toute leur nourriture, potages, riz, viandes bouillies ou rôties, est présentée à table dans des bols de porcelaine,

² Kalgan est le nom mongol de la ville, aujourd'hui Zhangjiakou (ou Tchang-Kia-K'ou).

et non dans des assiettes ; chaque sorte de rôti est servie à part, coupée en petits morceaux ; mais le grand assortiment de confiseries était servi dans de petits récipients de porcelaine. Leurs soupes et potages sont d'un goût extrêmement agréable, car enrichis d'herbes et d'épices tels que macis, cannelle, etc. L'herbe qu'ils mettent dans leurs potages pousse sur des rochers dans la mer et, bouillie, semble visqueuse ; elle est verte quand on la fait sécher, et paraît ainsi dans les potages³. Cette plante n'a pas de feuilles, mais développe un entrelacs de rameaux ; elle est d'un goût très agréable et on l'estime bonne pour la santé ; certains pensent qu'elle a des vertus abortives, ou qu'elle est du nid d'hirondelle. Ils servent aussi des crevettes décortiquées et des œufs de pigeon teintés en rouge et jaune ; ils ont en outre de bonnes salades, notamment de l'endive coupée en petites bandes longues, très agréable au goût comme à l'odeur ; ils la disposent sur le plat précédent. Leurs soupes n'ont pas à être rectifiées par nos cuisiniers allemands.

Au lieu de salières, ils ont de petites saucières de cornichons ou de saumure dans lequel on trempe la viande. C'est pourquoi ils n'ont pas de fourchettes, chacun prend le bol de soupe placé devant lui, et l'absorbe, introduisant les morceaux trop gros dans sa bouche à l'aide des baguettes rondes, de sorte que rien ne peut couler et tacher leurs vêtements ; ils ne se servent pas de serviettes, bien qu'ayant à côté d'eux des mouchoirs, dont ils s'essuient seulement la bouche.

Dans les lieux publics et les cantines, l'écuyer tranchant est à la table, avec la pièce de viande rôtie devant lui, qu'il coupe en petits morceaux devant les hôtes, met dans de petits bols qu'il présente sur la table. Il ne se sert pas de linge pour s'essuyer les mains, mais enlève au couteau tout autour de l'os jusqu'où il peut, et arrache le reste avec ses mains, pleines de graisse jusqu'aux coudes, si bien que ce seul spectacle suffit à rassasier les spectateurs.

Ils boivent du brandy, qu'ils appellent *arakka* et une sorte de vin qu'ils boivent chaud et nomment *tarasu*, qui est une décoction de riz vert ; après un ou deux ans, il est, pour la couleur, le goût et la force, très semblable au meilleur vin du Rhin.

The Three Years Travels from Moscow over-land to China [...], London, s.n., 1706, p. 60-62.

John Bell : audience impériale en Chine

Novembre 1720 : l'ambassade russe, arrivée à Pékin, obtient une audience impériale. On comparera avec la relation du même cérémonial par E. Y. Ides, lors de l'hiver 1693-1694, chap. XIV et XV.

3 C'est l'herbe de mer comestible.

Le 28⁴, jour assigné pour l'audience publique accordée par l'Empereur à l'ambassadeur, on nous apporta des chevaux à notre logis pour l'ambassadeur et sa suite, l'Empereur se trouvant alors en une maison de campagne appelée Ch'ang-ch'un Yüan, à six milles environ à l'ouest de Pékin. Partis à huit heures du matin, nous arrivâmes vers dix heures à la cour, où nous descendîmes de cheval à la porte, qui était gardée par un fort détachement de soldats. Les officiers en charge nous conduisirent dans une grande salle, où nous bûmes du thé et restâmes une demi-heure environ jusqu'à ce que l'Empereur fût prêt à nous recevoir. Nous pénétrâmes ensuite dans une cour spacieuse, fermée par de hauts murs de brique, et plantée de plusieurs rangées régulières d'arbres forestiers, de huit pouces de diamètre environ, que je crus être des tilleuls. Les allées sont semées de gravier fin, et la principale se termine à la salle d'audience, derrière laquelle se trouvent les appartements privés de l'Empereur. De chaque côté de l'allée sont de beaux pots de fleurs et des canaux. Continuant d'avancer, nous trouvâmes tous les ministres d'État et officiers de la cour, assis sur des coussins, les jambes croisées, en plein air devant la salle ; parmi eux, des places étaient réservées pour l'ambassadeur et sa suite ; et nous demeurâmes là, par un froid matinal glacial, jusqu'à ce que l'Empereur fit son entrée dans la salle. Durant tout cet intervalle, il n'y avait que deux ou trois serviteurs dans la salle, et pas le moindre bruit de nulle part. On entre dans la salle par sept escaliers de marbre, sur toute la longueur du bâtiment. Le sol est pavé avec soin de marbre blanc et noir, disposé en un bel échiquier. Au sud, le bâtiment est complètement ouvert et le toit supporté par une rangée de magnifiques piliers octogonaux d'un beau poli ; devant, on a disposé une grande toile, pour protéger de l'ardeur du soleil ou de l'inclémence du temps.

Après que nous eûmes attendu un quart d'heure environ, l'Empereur fit son entrée par une porte de derrière, et s'assit lui-même sur le trône ; sur quoi tout le monde se leva. Le maître de cérémonie désira que l'ambassadeur, qui se tenait à quelque distance des autres, avançât dans la salle ; il le conduisait par une main, pendant qu'il tenait dans l'autre ses lettres de créance. Après avoir gravi les marches, on posa les lettres sur une table placée là à cet effet, ainsi qu'il avait été convenu auparavant ; mais l'Empereur fit signe à l'ambassadeur de s'approcher, ce qu'il n'eut pas aussitôt compris qu'il prit les lettres de créance et,

4 Du Halde (*La Chine illustrée [...], op. cit.*, t. I, p. 549) décrit également cette ambassade, ainsi que l'*Histoire générale de la Chine*, du jésuite de Mailla, qui date l'audience du lendemain : « Le vingt-neuf de novembre, un ambassadeur russe fit son entrée à Pékin avec une suite d'environ cent personnes, vêtues d'habits superbes à l'européenne. Des cavaliers qui l'escortaient l'épée nue à la main offraient un spectacle d'autant plus curieux, qu'il était nouveau et extraordinaire à la Chine » (Paris, s.n., 1777-1783, t. XI, 335). Mentionnée encore par le jésuite Ripa, *Mémoires*, chap. XIX et XX, éd. ital. par Fortunato Prandi, trad. angl., 1844, voir J. Bell, *A Journey from St Petersburg to Peking*, éd. cit., p. 17.

assisté par Aloy⁵, s'avança jusqu'au trône puis, s'agenouillant, les déposa devant l'Empereur, qui les toucha de sa main et s'enquit de la santé de Sa Majesté le Czar. Il dit ensuite à l'ambassadeur que l'affection et l'amitié qu'il avait pour Sa Majesté étaient telles qu'en recevant ces lettres, il s'était même dispensé d'observer une coutume établie depuis longtemps dans l'empire.

Durant cette partie de la cérémonie, qui n'était pas longue, la suite était restée debout à l'extérieur de la salle, et nous nous imaginions que, les lettres remises, tout serait terminé. Mais le maître de cérémonie raccompagna l'ambassadeur ; puis il ordonna à toute la compagnie de s'agenouiller et de faire obédience neuf fois à l'Empereur. Toutes les trois fois, nous nous levions, pour nous agenouiller ensuite. On avait fait de gros efforts pour échapper à cette partie de l'hommage, mais sans succès. Le maître de cérémonie se tenait là, délivrant ses ordres en langue tartare, et prononçant les mots *morgu* et *boss* ; le premier signifiant s'incliner, et l'autre se lever, deux mots que je n'oublierai pas de si tôt.

Cette formalité achevée, le maître de cérémonie conduisit l'ambassadeur et six gentilshommes de sa suite dans la salle, avec un interprète. Nos employés, officiers inférieurs et serviteurs se tenaient toujours à l'extérieur, avec de nombreux courtisans et officiers de haut rang. Nous étions assis sur nos propres coussins, une rangée au-dessus du sol, à droite du trône, à six yards de distance. Et immédiatement derrière nous étaient assis trois missionnaires, vêtus d'habits chinois, qui servaient en permanence à la cour. À cette occasion, ils servaient à tour de rôle d'interprètes⁶.

Aussitôt après notre admission, l'Empereur fit venir à lui l'ambassadeur, le prit par la main, et parla familièrement de divers sujets. Il lui dit, entre autres choses, que Sa Majesté le Czar exposait sa personne à beaucoup de dangers, particulièrement sur l'eau, ce dont il était très surpris, mais désirait qu'il prît l'avis d'un homme d'âge et ne hasardât pas sa vie en s'exposant lui-même à la fureur de vagues et de vents sans merci, contre quoi aucune vaillance ne pouvait prévaloir. Nous étions assez près pour entendre cet avis amical et bienveillant.

La conversation terminée, l'Empereur tendit à l'ambassadeur une coupe d'or pleine de tarassun⁷ chaud, une liqueur sucrée et fermentée, faite de diverses sortes de grain, d'une odeur désagréable, quoique non déplaisante au goût. On fit circuler cette coupe parmi les gentilshommes, et nous bûmes tous à la santé de l'Empereur, qui observa que cette liqueur nous réchaufferait

5 Sans doute le titre du ministre des finances (Shi lu), qu'Ides appelle « Schiloy » (voir la note de l'éd. M. Hundt, 1999, voir Notices).

6 Dans la relation d'Ides, trois missionnaires jésuites (deux Portugais et le P. Gerbillon, un Français) remplissent également cet office.

7 Voir E.Y. Ides (Grande Muraille, *supra*, p. 511), qui l'appelle « tarasu ».

par cette froide matinée. Sa Majesté trouva aussi plusieurs fautes dans notre vêtement, peu adapté à un climat rigoureux ; et je dois avouer qu'il était dans le vrai.

514

À la gauche de l'Empereur se trouvaient cinq princes, ses fils, avec tous les ministres et les grands de la cour. Le tarassun, toutefois, ne fut offert qu'à nous-mêmes, et aux jésuites après nous. Huit ou dix des petits-fils de l'Empereur firent alors leur entrée dans la salle. Ils étaient très beaux et habillés sans recherche, n'ayant rien d'autre pour les distinguer que le dragon à cinq griffes tissé dans leur vêtement de dessus, et une tunique de satin jaune portant le même motif, avec sur la tête de petits bonnets recouverts de zibeline. Ils étaient suivis de musiciens portant leurs instruments. La salle était alors presque pleine et, ce qui est surprenant, il n'y avait pas le moindre bruit, ni précipitation ni confusion. Chacun connaît parfaitement sa tâche ; et les épaisses semelles de papier des bottes chinoises leur évitent de faire du bruit en marchant sur le sol. De cette façon, chaque chose procède avec une grande régularité, et en même temps avec une rapidité merveilleuse. En bref, la marque de la cour de Pékin est l'ordre et la bienséance plutôt que la grandeur et la magnificence.

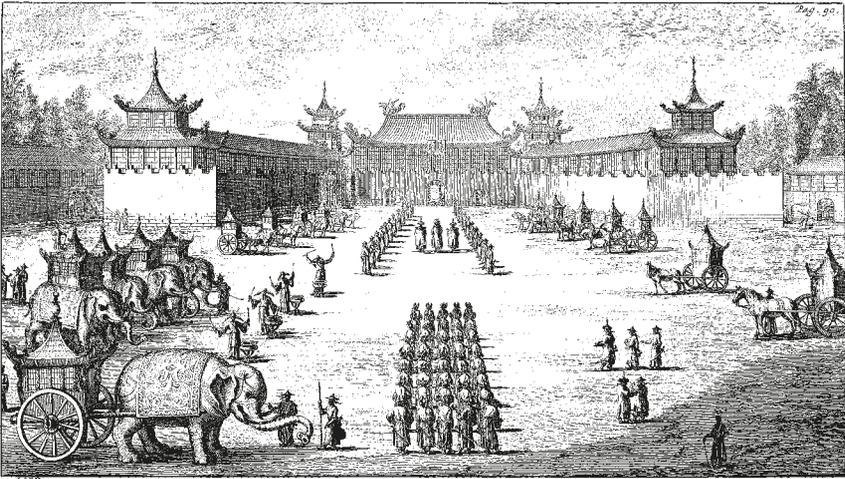
L'Empereur était assis sur son trône, les jambes croisées, habillé d'une veste flottante de zibeline, la fourrure à l'extérieur et doublée de peau d'agneau, sous laquelle il portait une longue tunique de soie jaune, entrelacée de dessins de dragons dorés à cinq griffes : un motif que seule la famille impériale a le droit de porter. Il portait sur la tête un petit bonnet rond recouvert de peau de renard noir, en haut duquel je remarquai une perle en forme de poire qui, avec un gland de soie rouge attaché sous la perle, était le seul ornement que je vis sur ce puissant monarque. Le trône également était très simple, fait de bois, mais d'un ouvrage très soigné. Ouvert vers la compagnie, il domine le sol de cinq petits pas ; mais un grand écran laqué le protège du vent de chaque côté.

Le maître de cérémonie et quelques officiers de la maison royale étaient vêtus de robes d'apparat, en étoffe d'or et d'argent, avec de monstrueux dragons sur le dos et sur la poitrine. La plupart des ministres d'État étaient habillés très sobrement, sans avoir sur eux de semblables ornements ; seuls quelques-uns portaient de grands rubis, des saphirs et des émeraudes. Ces pierres précieuses sont taillées en forme de poires et percées d'un trou pour les fixer en haut de leurs bonnets ; sur un marché européen, ces trous réduisent d'au moins la moitié la valeur des pierres. Cependant, j'ai vu une fois un de ces rubis percé d'un trou, qui avait été acheté pour rien à Pékin, être évalué dix mille livres sterling en Europe. Mais de telles affaires se voient rarement, cette pierre étant du premier ordre tant pour sa taille que pour sa pureté. Il semble que les Chinois apprécient peu les diamants, car on en trouve peu en ce pays, et leur taille est assez grossière, tout comme celle de toutes leurs pierres de couleur.

Il était maintenant midi environ, et l'on commença à servir la réception qu'on nous avait préparée, et dont je vais parler quelque peu. On apporta d'abord de jolies petites tables chargées d'une grande variété de fruits et de confiseries, que l'on disposa devant la compagnie. La coutume du pays semble être d'apporter le dessert d'abord : du moins ce fut le cas en toutes les réceptions où je me trouvai. En cela comme en beaucoup d'autres choses, le comportement des Chinois est tout à fait à l'opposé de celui des Européens. Peu après les fruits, on servit les autres mets de la même façon, placés sur de petites tables devant les invités : des volailles, du mouton et du porc, tous excellents à leur mode, et toujours bouillis ou cuits à l'étouffée dans de la saumure, mais jamais rôtis. L'Empereur fit porter plusieurs plats de sa propre table à l'ambassadeur, et notamment des faisans bouillis, qui étaient très agréables.

La musique joua pendant tout le dîner. Les principaux instruments étaient des flûtes, des harpes et des luths, le tout accordé au goût chinois. Il y eut aussi du chant ; un vieux Tartare, en particulier, interpréta ce qui ressemblait à un chant de guerre, battant la mesure en frappant de deux baguettes d'ivoire sur un carillon de clochettes suspendu devant lui. Un jeune Tartare chanta un cri de guerre, dansant et marquant la mesure tout en tirant la pointe d'une flèche à travers son bouclier. Entrèrent ensuite deux petites filles, qui dansèrent et chantèrent pendant que jouaient les instruments. Elles furent suivies par des acrobates qui montrèrent diverses facettes de leur talent, dans la cour devant la salle. Leur succédèrent des lutteurs, des escrimeurs et autres exécutants du même genre. L'Empereur faisait souvent demander à l'ambassadeur comment il trouvait la musique, la danse et les autres divertissements. Il s'enquit aussi de plusieurs princes et états d'Europe, car il manquait d'informations sur leur puissance, terrestre et maritime. Mais surtout il admirait comment le royaume de Suède pouvait tenir tête si longtemps à une puissance comme celle de la Russie. Après cette conversation, l'Empereur fit dire à l'ambassadeur qu'il ne tarderait pas à l'appeler de nouveau ; mais que, la nuit étant froide, il ne le retiendrait pas davantage à présent ; puis il descendit aussitôt de son trône et retourna à ses appartements privés par le même chemin qu'à l'aller. Nous montâmes donc à cheval pour nous retirer en ville à nos logis, si satisfaits de la gracieuse et cordiale réception de l'Empereur que nous en avions presque oublié toutes les épreuves précédentes.

A Journey from St Petersburg to Peking (1719-1722), éd. J. L. Stevenson, Edinburg, Edinburg University Press, 1965, p. 132-137.



Inleiding des Afgesants naar des Konings Audientie Saal

516

Ill. 39. « Réception des ambassadeurs à la cour de Chine »,
dans E. Y. Ides, *Driejarige reize [...]*, 1704

John Bell : fêtes de cour à Pékin

Janvier 1721 : l'ambassadeur et sa suite sont conviés par l'Empereur à une grande fête à Pékin.

La réception commença. Les mets étaient présentés avec beaucoup d'ordre et présentés à la compagnie sur de grandes tables. Tous les plats étaient froids, à l'exception de ceux que l'on disposait devant Sa Majesté, qui nous pourvoyait abondamment en plats chauds servis pour le trône.

Le dîner terminé, les attractions commencèrent, avec un groupe de lutteurs composé de Chinois et de Tartares. Beaucoup étaient presque nus, avec pour tout vêtement d'épais caleçons de chanvre. Ils présentèrent leur numéro dans l'espace devant la salle. Si l'un d'eux était sévèrement malmené par son adversaire, ou sérieusement blessé lors d'une chute, l'Empereur lui faisait donner un cordial et ordonnait qu'on le soigne comme il convenait. Parfois aussi, quand il sentait que les combattants étaient trop animés et ardents, il faisait signe qu'on les séparât. Ces marques d'humanité étaient très aimables de la part du vieux souverain, et rendaient plus tolérable la vue de spectacles aussi choquants ; car beaucoup de ces lutteurs prenaient de tels coups et de telles chutes qu'ils auraient suffi à leur retrancher l'âme du corps.

Les luttes furent suivies de beaucoup d'autres jeux et de simulacres de combats dans lesquels les protagonistes, certains armés de lances, d'autres de haches de guerre, de quarts de bâton, de fléaux ou de gourdins, tenaient leurs rôles avec beaucoup d'adresse.

Vinrent ensuite deux troupes de Tartares, vêtus de peaux de tigres, armés d'arcs et de flèches, et montés sur des chevaux à bascule ; au début, ils se comportaient comme des ennemis, mais après quelques escarmouches avec leurs flèches, on réconciliait les adversaires, qui commençaient une danse sur une tonalité lugubre d'instruments et de voix. La danse était interrompue par un personnage de haute taille, avec un masque effrayant, vêtu et monté comme les Tartares, dont on disait qu'il représentait le Diable. Après plusieurs assauts infructueux venant du camp uni des Tartares, ce formidable héros était finalement tué par une flèche et emmené en triomphe. Durant la danse, chaque Tartare avait un petit panier dans une main et une flèche dans l'autre, qu'il frottait sur le panier pour marquer le rythme. Ce raclement devait sembler quelque peu rude à une oreille italienne, car je pus observer que Monsieur Mezzobarba⁸ et sa suite souriaient pendant l'exécution.

Pendant que les Tartares jouaient dans la cour, un des fils de l'Empereur, un prince d'une vingtaine d'années, dansait seul dans la salle, attirant les yeux de toute la compagnie. Ses mouvements étaient au début si lents qu'il semblait à peine se mouvoir ; mais peu de temps après, ils devinrent plus rapides et animés.

L'Empereur était gai et paraissait satisfait des différents exécutants ; mais avant tout d'un vieux Tartare, qui jouait d'un carillon de petites clochettes avec deux courtes baguettes d'ivoire. Les instruments de musique étaient très variés, et tous accordés au goût chinois. L'Empereur dit à l'ambassadeur qu'il savait bien que leur musique ne plairait pas à une oreille européenne, mais que chaque nation préférait la sienne.

La danse terminée, on hissa un grand bassin ressemblant à une baignoire, entre deux poteaux qu'on avait dressés là à cet office. On mit dans le bassin trois garçons, qui exécutèrent de nombreux tours d'adresse trop fastidieux à mentionner, dans le bassin comme sur les poteaux. Mais le soleil était couché maintenant, et on envoya bientôt tout le monde se coucher.

Le lendemain, nouvelles réjouissances. Toutefois, nous ne nous rendîmes pas à la cour avant le soir, car les feux d'artifice ne commenceraient pas avant le coucher du soleil. À notre arrivée, nous fûmes conduits dans un jardin, à l'ouest du palais, au milieu duquel se trouvait un grand édifice cerclé de galeries couvertes. Devant la maison était un canal, avec un pont-levis. Nous prîmes place sur le chemin de gravier, juste en dessous de la galerie où se tenait l'empereur avec ses femmes et sa famille. Tout près de nous était le Kutuchtu, dans sa tente, avec un de ses lamas à la porte. Durant tout le spectacle, le prêtre ne sortit jamais de sa tente. Tous les grands et officiers d'État étaient assis sur leurs coussins, sur la berge du canal. La machinerie pour le feu d'artifice

8 « Mezzobarba » : ambassadeur pontifical à Pékin.

était placée de l'autre côté de celui-ci ; et personne n'était autorisé à y aller, à l'exception de ceux qui la manipulaient.

Vers cinq heures, on donna le signal du début du feu d'artifice, par une fusée lancée de la galerie où se trouvait l'empereur ; en l'espace de quelques minutes plusieurs milliers de lanternes furent allumées. Elles étaient faites de papier de différentes couleurs, rouge, bleu, vert et jaune, et suspendues à des poteaux de six pieds environ, disséminés partout dans le jardin, ce qui créait un très joli coup d'œil. On donna ensuite un autre signal, pour le départ des fusées. Elles bondissaient à une hauteur prodigieuse, et retombaient en forme d'étoile, déployant une grande diversité de couleurs magnifiques. Les fusées étaient accompagnées de ce que j'appellerai pétards, faute d'un terme plus approprié⁹. Leur explosion ressemblait aux détonations de plusieurs gros canons, tirant à intervalles déterminés, et offrait à la vue beaucoup de couleurs charmantes et de formes de feux. Ce spectacle, avec des feux d'artifice de différentes sortes, se poursuivit plusieurs heures durant.

518

En face de la galerie où se trouvait l'Empereur, on avait suspendu un grand bassin rond, de vingt pieds de diamètre environ, entre deux poteaux de trente pieds de haut environ. Une fusée partie de la galerie enflamma une allumette pendant du bassin, ce qui entraîna immédiatement la chute du fond de celui-ci, avec un grand bruit. Vint ensuite une grille, toute en feu, suspendue entre le bassin et le sol, jetant des flammes furieuses de toutes les couleurs. Cela dura dix minutes, et produisit vraiment un effet très curieux. Il semble que la grille était composée de matériaux qui s'enflammèrent immédiatement au contact de l'air, car on ne vit personne auprès de la machine.

La grille éteinte, apparut une allumette allumée, pendant du milieu du bassin, et brûlant jusqu'à lui. Dès que le feu l'atteignit, trente belles lanternes en papier en tombèrent, suspendues en ligne droite l'une sous l'autre, entre lui et le sol, qui aussitôt prirent feu, formant une belle et harmonieuse colonne de lumière bariolée. Après cela vinrent dix ou douze piliers de la même forme, mais de plus petite taille ; eux aussi prirent feu dès qu'ils tombèrent. Le spectacle dura jusqu'à ce que mille lanternes tombent du bassin, diminuant chaque fois jusqu'à la dernière, très petite. Il faut avouer que ceci offrait aux yeux des spectateurs un objet délicieux.

Je ne pus m'empêcher d'être surpris par l'ingéniosité de l'artiste, qui avait rassemblé un tel nombre de lanternes en une machine aussi simple et aussi petite que semblait être ce bassin. En même temps, cela était fait avec tant d'ordre que toutes tombaient et s'enflammaient d'elles-mêmes, avec une parfaite régularité, comme s'il les avait fait tomber de sa main, car aucune d'elles ne s'éteignit accidentellement ni ne s'emmêla avec sa voisine. Ainsi se termina la réception du premier jour.

9 Successivement : « *Fireworks and rockets* », « *crackers* ».

Le 31 au soir, nous retournâmes à la cour, où fut présenté un nouveau spectacle de feux d'artifice qui se prolongea, avec une grande variété, jusqu'à dix heures du soir.

Le 1^{er} février, nous allâmes de nouveau à la cour, où les feux d'artifice reprirent selon divers motifs bien exécutés. Ce qui me plut davantage fut une petite montagne élevée au milieu du jardin, de laquelle jaillissait un ruisseau de feu blanc et bleu, imitant l'eau. Le sommet de la montagne renfermait une cavité en forme de grande urne de laquelle le feu jaillissait jusqu'à une hauteur prodigieuse.

En face de la galerie où se trouvait l'Empereur, on avait dressé trois grands châssis hauts de trente pieds chacun. Sur l'un d'eux était une monstrueuse figure de dragon ; sur le deuxième, un homme à cheval ; le troisième représentait un éléphant chevauché par un homme. Le tout était composé d'un bleu intense, entrelacé de vignes et de grappes pendant de tous côtés, faites de feu blanc, rouge et bleu.

En outre, on montra en cette occasion de nombreux autres motifs de feux d'artifice, surpassant de loin tout ce que j'avais vu dans ce genre, bien que j'eusse été présent à Saint-Petersbourg aux spectacles de cette nature présentés par les meilleurs artistes d'Europe. Outre l'art manifesté dans la disposition et le dessin, ces ouvrages produisaient, en particulier, une merveilleuse diversité des plus belles couleurs, excédant de loin ma capacité à les décrire. Je dois avouer qu'ils dépassèrent beaucoup mon attente, et même la réputation acquise, qui rabaisse rarement des objets de cette nature.

A Journey from St Petersburg to Pekin (1719-1722), éd. J. L. Stevenson, Edinburg, Edinburg University Press, 1965, p. 162-165.

Jean-Baptiste Du Halde : le Dieu vivant des Mongols

« Des différends en matière de religion » : le jésuite Du Halde n'est pas prêt à composer avec la croyance des bouddhistes aux réincarnations de leur divinité. Il reproduit ici la relation des « Voyages en Tartarie du père Gerbillon ». Lors d'un conflit sino-russe, les belligérants s'accordent pour tenir des pourparlers de paix. Deux princes conduisent l'ambassade chinoise, dans laquelle prennent place, à titre d'interprètes potentiels, le père Gerbillon et un jésuite portugais. Le 15 juin 1688, on arrive dans la ville tartare de Quei hoa tchin, à 18 lieues de la province de Chan-Si.

Nos ambassadeurs étant entrés dans la ville allèrent droit à la principale pagode¹⁰. Plusieurs lamas les vinrent recevoir, et les conduisirent au travers

¹⁰ « Au principal pagode » : ce nom est alors masculin.

d'une cour carrée, assez grande et bien carrelée, dans la pagode où était un de leurs chefs. C'est un de ceux que ces fourbes disent ne mourir jamais ; ils assurent que lorsque son âme se sépare de son corps, elle rentre immédiatement dans celui d'un jeune enfant. Aussi appelle-t-on communément en chinois ces lamas *Ho fo*, c'est-à-dire, Fo vivant¹¹.

On ne saurait croire la vénération que les Tartares ont pour ces imposteurs, qu'ils adorent comme des dieux sur terre. Je fus témoin du respect que lui rendirent nos ambassadeurs et une partie de leur suite, particulièrement les Mongous.

520 Le prétendu ressuscité était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, ayant le visage fort long et une physionomie assez plate ; il était sur une estrade dans le fond de la pagode, assis sur deux grands coussins, l'un de brocart et l'autre de satin jaune. Un grand manteau des plus beaux damas de la Chine de couleur jaune lui couvrait le corps depuis la tête jusqu'aux pieds, en sorte qu'on ne lui voyait que la tête qui était toute découverte ; ses cheveux étaient frisés, son manteau était bordé d'une espèce de galon de soie de différentes couleurs, large de trois à quatre doigts, à peu près comme le sont nos chapes d'église, auxquelles le manteau de ce lama ne ressemblait pas mal.

Toute la civilité qu'il fit aux ambassadeurs fut de se lever quand ils parurent dans la pagode ; il demeura ainsi tout le temps qu'il reçut leurs respects, ou plutôt leurs adorations. Voici comment se passa cette cérémonie.

Les ambassadeurs jetèrent d'abord leurs bonnets à terre, à cinq ou six pas du lama, puis ils se prosternèrent trois fois, frappant la terre du front ; après cette adoration ils allèrent l'un après l'autre se mettre à genoux à ses pieds. Le lama leur mit les mains sur la tête, et leur fit toucher son chapelet ; après quoi les ambassadeurs se retirèrent, et l'adorèrent une seconde fois, comme ils avaient fait auparavant ; puis ils allèrent s'asseoir sur des estrades préparées de côté et d'autre.

Le Dieu prétendu s'étant assis le premier, les ambassadeurs prirent leurs places, l'un à la droite et l'autre à la gauche, quelques mandarins des plus considérables se placèrent après eux. Quand ils furent assis, les gens de leur suite vinrent pareillement à l'adoration, et reçurent l'imposition des mains et du chapelet, mais il n'y en eut pas beaucoup qui eurent cette dévotion.

Cependant on apporta du thé tartare dans de grands coquemars d'argent : il y en avait un particulier pour le prétendu immortel, porté par un lama, qui lui en versa dans une coupe de porcelaine fine qu'il prit lui-même de dessus un piédestal d'argent, où elle était posée proche de lui.

11 Sur le Grand Lama, « dieu vivant » et ses réincarnations, voir A. Kircher, *La Chine illustrée* [...], Amsterdam, Jean Jeansson, 1670, p. 97 sq., et la figure XIX, p. 99.

Le mouvement qu'il se donna alors lui fit découvrir son manteau, et je remarquai qu'il avait les bras nus jusqu'aux épaules, et qu'il n'avait point d'autre habillement sous son manteau qu'une des écharpes rouges et jaunes, dont son corps était enveloppé ; il fut toujours servi le premier.

Les ambassadeurs le saluèrent par une inclination de tête, et avant que de boire le thé, et après l'avoir bu selon la coutume des Tartares, il ne fit pas le moindre geste pour répondre à leur civilité. Peu après on apporta la collation : on servit premièrement une table devant cette idole vivante, et l'on en mit ensuite une devant chacun des ambassadeurs et des mandarins qui les accompagnaient ; on nous fit aussi le même honneur.

Il y avait sur ces tables des plats de quelques méchants fruits secs, et une espèce de gâteaux longs et déliés comme des brins de paille, faits avec de la farine et de l'huile, qui saisissaient l'odorat de fort loin. Après cette collation, à laquelle nous n'eûmes garde de toucher, mais dont nos Tartares et leurs gens s'accommodèrent fort bien, on rapporta une seconde fois du thé.

Peu après on rapporta les mêmes tables chargées de viandes et de riz : il y avait sur chaque table un grand plat plein de viande de bœuf et de mouton à demi cuite, une porcelaine de riz fort blanc et fort propre, une autre porcelaine pleine de bouillon, du sel détrempe dans de l'eau et du vinaigre ; de semblables mets furent servis aux gens des ambassadeurs qui étaient derrière nous. Ce qui me surprit, ce fut de voir des mandarins illustres dévorer cette viande à demi cuite, froide et si dure qu'en ayant porté un morceau à la bouche pour en goûter, il me fallut la rejeter sur le champ.

Mais personne ne fit si bien son personnage que deux Tartares Kalkas, qui étaient survenus pendant qu'on était à table ; ayant fait l'adoration et reçu l'imposition de l'idole vivante, ils donnèrent sur un de ces plats de viande avec un appétit surprenant, et prenant chacun un morceau de viande d'une main et leur couteau de l'autre, ils ne faisaient que couper de grosses tranches, particulièrement de graisse, les tremper dans l'eau salée et les avaler.

Après qu'on eut desservi, on apporta encore du thé, puis on s'entretint quelque temps : l'idole vivante garda fort bien sa gravité. Je ne crois pas que pendant tout le temps que nous fûmes là, il dit plus de cinq ou six paroles, encore n'était-ce que tout bas, et pour répondre à quelques questions que lui firent les ambassadeurs ; il ne laissa pas de tourner les yeux de divers côtés, et de regarder attentivement, tantôt l'un, tantôt l'autre, et même de sourire quelquefois.

C'était un autre lama, lequel était assis auprès d'un des ambassadeurs, qui soutenait la conversation ; apparemment que c'était le supérieur, car tous les autres lamas qui servaient à table indifféremment avec les valets prenaient ses ordres.

Après une courte conversation, les ambassadeurs se levèrent, et allèrent autour de la pagode pour en examiner les peintures, qui sont fort grossières à la manière des Chinois. Cette pagode a environ quarante-cinq pieds en carré, et dans le milieu il y a un carré oblong de vingt pieds à peu près sur 12 ou 13 de largeur, dont le lambris est fort élevé. Cet endroit est bien éclairé.

Autour de ce carré oblong sont d'autres petits carrés, dont le lambris est fort bas et fort grossier. Il y a cinq rangs de colonnes, qui sont interrompus dans le carré oblong. Le lambris, les murailles et les colonnes sont peints simplement et sans dorure. Il n'y a aucune statue comme dans les autres pagodes ; on y voit seulement des figures de divinités peintes sur les murailles.

Dans le fond de la pagode est un trône ou espèce d'autel, sur lequel est placée l'idole vivante, ayant au-dessus de sa tête un dais d'étoffe de soie jaune, et c'est là qu'il reçoit l'adoration du peuple : à ses côtés sont plusieurs lampes, nous n'en vîmes qu'une qui fût allumée.

522

Au sortir de la pagode nous montâmes en haut, et nous trouvâmes une méchante galerie qui tourne autour de ce carré oblong ; on voit aussi des chambres autour de la galerie ; dans une de ces chambres était un enfant de sept à huit ans, vêtu et assis comme l'idole vivante. Il avait à ses côtés une lampe allumée : c'était apparemment cet enfant qu'on destine un jour à être le successeur de l'idole, car ces fourbes ont toujours quelqu'un prêt à être substitué en la place de l'autre, en cas qu'il vienne à mourir.

Ils repaissent l'esprit grossier des Tartares de cette extravagante opinion, que l'idole ressuscite et reparaît dans le corps d'un jeune homme, où son âme a passé. C'est ce qui leur inspire une si grande vénération pour leurs lamas, que non seulement ils obéissent aveuglément à tout ce qu'ils ordonnent, mais encore qu'ils leur donnent tout ce qu'ils ont de meilleur. C'est pour cela que quelques Mongous de la suite des ambassadeurs rendirent à cet enfant les mêmes adorations qu'à l'autre lama. Je ne sais pas si les ambassadeurs l'adorèrent pareillement, car je n'entraî dans la chambre qu'après eux. Cet enfant ne fit pas le moindre mouvement, et ne dit pas un seul mot.

Sur le devant de la pagode, au-dessus du vestibule, on trouve une salle fort propre, avec un trône à la façon des Tartares, auprès duquel il y avait une fort belle table d'un vernis très fin, semé de nacres de perles ; sur cette table était une coupe posée sur un piédestal d'argent, avec un crachoir aussi d'argent : c'est la chambre du prétendu immortel. Nous trouvâmes aussi dans une autre petite chambre fort mal propre un lama qui chantait ses prières, écrites sur des feuilles de gros papier noir.

Quand notre curiosité fut satisfaite, nos ambassadeurs prirent congé de ce fourbe, qui demeura assis, et ne leur fit pas la moindre civilité ; après quoi ils allèrent dans une autre pagode visiter une autre idole vivante, qui était venue

au-devant d'eux le jour précédent ; pour ce qui est de nous, nous retournâmes dans notre camp.

Description [...] de l'Empire de Chine et de la Tartarie chinoise, Paris, P.G. Lemercier, 1735, t. IV, p. 103-105.



Ill. 40. « Le Grand Lama », dans A. Kircher, *La Chine illustrée*, 1670

Juan-Gonzalez de Mendoza : femmes chinoises

Le faste des cérémonies officielles chinoises émerveille les visiteurs occidentaux par la vertu d'un exotisme somme toute extérieur ; ce sentiment d'étrangeté s'accroît par l'observation des mœurs privées, où se font jour des structurations morales et sociales radicalement différentes. Les missionnaires augustins espagnols, informateurs de Mendoza, les observent vers 1580. Au XVIII^e siècle, J. Bell, tout en louant la civilité chinoise, approuvera comme lui que la prostitution soit sévèrement contenue et ne sera choqué que par l'exposition des nouveaux nés dans la rue (voir *A Journey from St Petersburg to Peking*, éd. cit., p. 182-184).

Comment les femmes du dit royaume vivent fort recluses, et à quelles conditions ils permettent des femmes publiques.

La principale intention qu'ont le roi et les gouverneurs du royaume (comme il se collige de leurs lois) et la chose qui leur est la plus recommandée, c'est de préserver leur République de tout vice, imposant des peines à cet effet, et

les exécutant sans rémission : qui est cause qu'ils sont tous soigneux de bien vivre, de peur d'encourir en icelles. Et jugeant en eux-mêmes que la liberté et déshonnêteté des femmes est la chose la plus préjudiciable en cette affaire, et laquelle ruine et détruit plus aisément ès Républiques, tant bien composées et ordonnées qu'elles puissent être : à cette cause ils obvient à ce mal par maints bons remèdes et antidotes préservatifs, en établissant des lois et coutumes qui y contredisent formellement. Ce qui est cause que combien qu'il y ait tant d'années que ce royaume a commencé, et qu'il soit si grand et si ample, comme il s'est pu entendre par ci-devant, il y a toutefois moins de danger particulier en celui que non pas en d'autres, lesquels ne sont pas si anciens ni tant peuplés d'habitants : ce qui se fait de telle sorte qu'une femme libre et déshonnête est connue par son nom, et pour telle qu'elle est parmi toute une grande ville, pour le peu qu'il y a de telles.

524

Or entre les autres moyens et remèdes dont ils usent pour ce fait, cette loi en est l'une, par laquelle il est commandé expressément à tous ceux qui ont des filles de les nourrir closes et recluses perpétuellement, sitôt qu'elles commencent à avoir usage de raison, en les tenant toujours occupées à quelque chose : afin que l'oisiveté, qui est la mère de vices, ne trouve point de place en elles pour y planter rien de mauvais. Cette loi comprend aussi les femmes qui sont mariées, et est partout si générale que jusqu'aux filles et femmes des vice-rois et gouverneurs, voire même jusques à celles du roi, on dit qu'elle s'observe, et que celles sont toujours filant de l'or, ou de la soie, ou du lin, ou faisant quelque autre chose de leurs mains, estimant celle-là digne d'être blâmée qu'elles verront être affectionnée au contraire. Par ainsi cette règle de vivre si étroite en laquelle les filles en viennent à naître, et ensemble l'exemple que leur donnent leurs mères, lesquelles sont toujours occupées aux exercices susmentionnés, cela est cause que la dite coutume louable et très digne d'être admirée est déjà changée et convertie en nature, de manière que si on leur commande d'être oisives, elles prendraient cela pour un tourment perpétuel.

Au moyen de cette ordinaire et volontaire occupation, les femmes de ce dit royaume sont recluses de telle sorte que c'est merveille et nouveauté d'en trouver une qui aille parmi la rue, ou la voir en une fenêtre, ce qui ne leur sert pas de peu pour vivre honnêtement, comme elles font. Si d'aventure quelqu'un sort dehors pour quelque chose forcée et nécessaire, comme pour la maladie, ou la mort de son père, ou autre chose semblable (car d'aller voir leurs parents et amis, ce n'est pas la mode des femmes au dit royaume), alors elle va dedans une chaire à bras, qui est couverte, sans être vue de personne, comme nous avons dit ailleurs.

D'autre part ceux du même royaume, considérant à part eux que, pour conserver la commune honnêteté, et par même moyen obvier à plus grand mal, c'est une chose nécessaire de permettre des femmes publiques, à cette cause ils

les souffrent et endurent entre eux : toutefois en cette sorte que leur mauvais train n'apporte aucun inconvénient, lequel puisse tourner conséquemment à l'endroit des prudes et chastes. À raison de quoi elles se logent toutes aux faubourgs, et hors des bourgs et des villes, et leur est enjoint étroitement de se tenir en ce lieu, sans pouvoir sortir de la porte durant qu'elles font ce métier, avec très étroite défense sur peine de la mort à elles-mêmes de ne point entrer dans la ville en façon quelconque. Ainsi sont telles femmes si peu estimées entre eux, que pour cette cause celles qui s'en mêlent sont ordinairement la plupart de basse qualité : savoir est esclaves ou étrangères, ou filles vendues par leurs mères étant petites : qui est une espèce de servitude perpétuelle et pleine de grande cruauté de laquelle on use au dit royaume, et y est permise et accoutumée.

Si est la manière telle que les pauvres veuves qui sont en nécessité peuvent vendre leurs enfants pour se subvenir, en les obligeant à une servitude perpétuelle laquelle chose est si permise qu'il y a tout plein de riches marchands qui font gros trafic en ce fait, lesquels achetant ainsi de petites filles les nourrissent fort soigneusement, et leur apprennent à chanter et jouer des instruments, et autres telles choses de plaisir ; puis quand elles sont grandes, les mettent aux maisons que nous avons dit être assignées aux femmes publiques. Le premier jour qu'ils la dédient à ce métier, et devant que la mettre et prostituer au lieu public, ils la mènent devant un juge, que le roi entretient en chaque village pour prendre garde à telles femmes et empêcher qu'il n'y ait aucun bruit ni noise entre elles ; lequel juge la reçoit, et par même moyen la met et installe de sa main au dit lieu public, et depuis ce jour-là le nourricier n'a plus d'autre juridiction dessus elle, sinon de venir au juge par chaque mois pour recevoir son tribut, qui lui a été déjà taxé par le même juge conformément aux deux parties, et en outre être payé de tout temps qu'il y a qu'il l'a achetée et nourrie, et lui a appris ce qu'elle sait. Tel sexe de femme est de grand plaisir et passe-temps à jouer et chanter, et sont fort adroites à ce faire, et même à ce que disent les Chinois, elles s'accoutrent bien mignardement et se fardent fort.

Parmi ces femmes, il y en a beaucoup d'aveugles, qui ne sont pas esclaves, mais franches et libres, lesquelles se mettent à ce mauvais train pour gagner leur vie : et sont telles femmes aveugles parées et attifées par d'autres qui voient clair, lesquelles sont ordinairement celles qui ont passé leur jeunesse en tel lieu, où il leur est commandé de n'en sortir de leur vie, de peur qu'on a que telles femmes deshontées ne gâtent les autres. Quant à ce qu'elle gagnent, tout ce qui leur reste après que le nourricier est payé, elles le baillent à leur juge et intendant, lequel leur garde fidèlement, et en rend compte tous les ans aux visiteurs, puis quand elles sont vieilles, le leur baille et distribue de sa main, avisant à leur compasser si bien le tout qu'elles n'en aient point faute ni nécessité ; ce que toutefois advenant, alors on leur donne gages pour se nourrir, afin qu'elles s'occupent

à accoutrer et parer les femmes aveugles susmentionnées, ou bien on les met à l'hôpital que le roi tient pour ceux qui n'ont pas moyen de vivre, comme nous avons dit par ci-devant.

Quant est des petits garçons que les mères vendent aussi par nécessité (comme dit est), iceux sont mis en métier et quant ils l'ont appris doivent servir leur nourricier en ce dit métier jusqu'à un certain temps préfix, après lequel sont tenus les nourriciers de leur donner liberté, et en outre leur chercher femme, et les marier, et mettre en lieu et train où ils puissent gagner leur vie ; à quoi faire ils sont contraints par toutes voies de justice, au cas qu'ils ne veuillent de leur bon gré. Aussi sont tenus et obligés de leur part lesdits jeunes hommes, en signe et reconnaissance du bienfait par eux reçu, d'aller chez leurs nourriciers le premier jour de l'année (et certains autres jours signalés) avec quelques dons et présents, demeurant par ce moyen leurs enfants et postérité francs et libres entièrement à l'endroit d'iceux nourriciers, et n'ayant point d'autre obligation que celle qui demeure toujours entre lesdits nourriciers et leurs affranchis, pour cause de la nourriture et entretenement précédent.

526

Histoire du grand royaume de la Chine [...], Lyon, François Arnoullet, 1608, p. 108-111.

Peter Mundy : les habits des Chinois (1637)

Description datée de Macao, 8 octobre 1637. Mundy avait quitté Ache (Sumatra) pour la Chine le 2 mai.

Ayant souvent fait mention des mandarins et ayant lors de mon voyage vu ça et là diverses sortes d'habits portés par les Chinois, comme par les mandarins dont j'ai parlé et d'autres, j'ai mis par écrit ce que je me rappelle avoir vu à Macao, Tayfoo¹², etc.

A. Le vêtement de ceux qu'on appelle mandarins (un mot portugais)¹³, étant officiers de commandement, ayant autour de la taille une grande ceinture capable d'en contenir deux comme eux, faite pour être remarquée, avec les armes du roi brodées devant et derrière, ressemblant quelque peu à la figure d'un lion. Ils ne le portent pas ordinairement, mais s'en revêtent quand l'occasion le requiert, car j'ai vu les mêmes éléments parfois sur le n° A, parfois sur les n° D et H.

¹² Tiger Island, au sud-est de Canton. La flotte de Mundy y avait mouillé le 30 août 1637 (voir le t. III, p. 218-219).

¹³ Selon l'opinion couramment admise alors, le nom de *mandarin*, qui exerce un commandement, proviendrait du Portugal *mandar*, détenir l'autorité. Fausse étymologie reçue jusqu'au XIX^e siècle.



Ill. 41. « Costumes chinois », dans P. Mundy, *The Travels [...]*, 1637

B. Le même, de profil, pour faire voir la forme du bonnet, et l'avant du corps.

C. Un jeune homme noble avec une curieuse résille sur sa tête, les cheveux tirés en arrière, ramenés en haut et noués à la manière ordinaire, avec une épingle à cheveux et un peigne fichés dedans, un éventail à la main, avec de longs rubans. C'est pourquoi je pense qu'il n'y a pas dans le monde d'hommes en leur habit de sortie qui ressemblent davantage à des femmes que ceux-là.

D. Une autre habit commun, je pense, à ceux du meilleur monde.

E. On dit que les gens ordinaires portent, quand ils se marient, des coiffes qui vont du front à cette marque¹⁴.

F. Les mêmes, avec chapeaux de feuilles et de rotin.

G. Une autre sorte.

H. Une autre sorte, que je n'ai vue qu'une fois, quand nous vîmes à bord des jonques du mandarin de Lantao¹⁵.

I. Un pauvre homme avec une cape courte et un manteau, tout dans un, fait de feuilles de palmier ou de cocotier pour le protéger de la pluie. Très commun chez les marins.

¹⁴ Coutume antérieure à la conquête des Tartares qui, par un édit de 1627, exigèrent des Chinois que, comme signe de sujétion, ils se rasent la tête à l'exception d'une mèche de cheveux. Le texte de Mundy montre que, dix ans plus tard, l'édit n'était pas universellement appliqué. (note de l'édition de 1907).

¹⁵ Auquel il avait demandé (vainement) l'autorisation de remonter le fleuve pour éviter les embûches des Portugais (août 1637 : voir note 12).

K. J'ai vu beaucoup de garçons et de jeunes gens de cette façon, mais pas d'hommes ; une partie des cheveux flotte autour des sourcils et de la tête, et le reste est noué derrière.

L. Un mandarin ou un officier en habit officiel, assis à une table où il écrit avec un crayon¹⁶ son tapis ou sa table, comme ils le font tous.

M. L'encrier, un compartiment contenant l'encre noire, l'autre la rouge ; deux petites où il trempe son crayon et dilue ainsi son encre.

N. Un dispositif avec cinq arêtes ou spires, où il met ses crayons pour ne pas salir son tapis ou sa table.

O. Le papier, sur lequel ils commencent à écrire à gauche, leurs lignes allant de haut en bas.

P. Son éventail : un homme de qualité s'en sépare rarement.

Q. Une ombrelle tenue au-dessus de lui : ils vont rarement sans elle quand ils circulent.

528

R. Un grand panneau avec un long manche et un papier collé dessus, que je pense être sa commission, qui l'accompagne toujours et qu'il porte devant lui en voyage.

S. Je me rappelle que lorsque nos prisonniers vinrent devant Nurette¹⁷, ils s'agenouillèrent et prosternèrent trois fois leur front contre terre¹⁸.

T. Des inférieurs s'agenouillant devant des officiers, comme il est courant. J'en ai vu se servir à cet effet de petits coussins attachés à leurs genoux.

V. Une table couverte de damas fixé aux coins avec des boutons et des boucles, en soie ordinaire, à si bon marché ici.

[...]

Les coiffures de A et B, la résille de C, le chaperon de D et le bonnet rond de G sont tous en poil de cheval noir, de la crinière ou de la queue, très soigneusement torsadés et tissés, de sorte que l'ouvrage fasse apparaître leurs cheveux coiffés en haut de la tête. Ceux de A sont les plus distingués qu'il m'ait été donné de voir.

Les mandarins qui vinrent à bord de notre navire, aussitôt qu'ils l'eurent quitté pour retourner à leur bateau, ôtèrent leurs habits officiels pour s'habiller à leur manière ordinaire. Il est hors de doute que, plus à l'intérieur des terres, on porte bien d'autres tenues étranges.

Je ne saurais rien dire de plus des costumes de leurs femmes, n'en ayant vu que de la plus pauvre condition, et ils diffèrent bien peu de ceux des hommes, la chevelure, bien que plus abondante, étant coiffée de la même manière. Je n'ai

¹⁶ Un pinceau, en fait.

¹⁷ Un Chinois qui avait servi à Macao d'interprète aux Portugais, et que ceux-ci avaient baptisé sous le nom de Pablo Noretti, avant qu'il ne les quitte pour servir les Anglais.

¹⁸ Le 12 juin, les Anglais avaient saisi l'équipage d'une jonque. Noretti servit sans doute d'interprète entre eux et leurs prisonniers.

vu au cou, aux bras ou aux oreilles des hommes, riches ou pauvres, ni bijoux ni chaînes, etc., et pas davantage d'armes à leur côté.

The Travels [...] in Europe and Asia, éd. Richard Cornac Temple, London, The Hakluyt Society, 1907, t. III, p. 256-262.

Fernão Mendes Pinto : pêcheurs de perles de Quemoy

La Chine est un des nombreux théâtres des *pérégrinations* de Mendes Pinto. Avec ses compagnons de prédation ou d'infortune, il n'en a pas seulement parcouru les côtes : il en a remonté les rivières et laissé d'étonnants tableaux d'une civilisation fluviale que les relations antérieures, plus sensibles aux merveilles du pays (Marco Polo) ou à l'espoir d'une pénétration chrétienne, n'avaient pas toujours su observer (à l'exception toutefois de Mendoza : voir texte *infra*, p. 532).

Comme Antonio de Faria arriva à la baie de Camoy¹⁹, où se fait la pêche des perles pour le roi de Chine.

Le lendemain après midi, Antonio de Faria partit du lieu où il s'était ancré, et retourna vers la côte d'Ainang²⁰, d'où il la rangea tout le reste du jour, et la nuit suivante, avec un fond d'eau de vingt-cinq ou trente brasses. Le lendemain matin, il se trouva en une baie, où il y avait de grands bateaux qui pêchaient de la semence de perles. Là, ne pouvant se résoudre touchant la route qu'il devait prendre, il employa toute la matinée à se conseiller là-dessus avec les siens, dont les uns furent d'avis que l'on prît les bateaux qui pêchaient de la semence de perles, et les autres s'y opposèrent, disant qu'il était plus assuré de traiter avec ces pêcheurs comme avec des marchands, d'autant qu'en échange de la grande quantité de perles qu'il y avait en ce lieu, ils pourraient facilement débiter la plus grande partie de la marchandise. Cet avis étant trouvé le meilleur et le plus assuré, Antonio de Faria fit mettre la bannière de commerce²¹, à la coutume de la Chine. Tellement qu'à l'heure même il vint à nous de terre deux lanteias²², vaisseaux semblables à des fustes, avec force rafraîchissements. Alors ceux qui étaient dedans, après avoir fait leurs salves, entrèrent dans le grand Junco où était Antonio de Faria. Mais comme ils y virent des hommes faits comme nous, n'en ayant jamais vu de semblables, ils demeurèrent tous étonnés et demandèrent quels gens nous étions et ce que nous venions faire en

19 Aujourd'hui Quemoy, île dans le détroit de Formose.

20 « Ainang » : Hainan.

21 1628 : « de marchandise et de paix ».

22 « Lanteia » : bateau à rames léger et rapide, qui remontait des marchandises vers l'intérieur de Macao à Canton. Voir Ch. R. Boxer, *South China in the Sixteenth Century*, London, The Hakluyt Society, 1952, p. 114.

leur pays. Alors nous leur fîmes réponse par un truchement que nous étions des marchands natifs du royaume de Siam, venus en ce lieu pour commercer avec eux, s'ils le voulaient bien. À quoi un vieillard respecté de tous les autres répondit qu'oui, mais que le lieu où nous étions n'était au bon endroit, qui était un autre port plus avant qui s'appelait Guamboi, où se trouvait le comptoir de commerce pour les étrangers et qu'il nous fallait conduire nos affaires comme à Canton, Chincheo²³, Lamau, Comhay²⁴, Sumbor²⁵, Liampoo²⁶, et autres ports de la côte où les étrangers avaient droit d'accoster. C'est pourquoi il leur conseillait, comme au chef de ses membres qu'il avait sous son gouvernement, qu'il s'en allât immédiatement, parce que ce lieu ne servait qu'à la pêche des perles, pour le trésor de la maison du Fils du Soleil, et que par ordre du Tutao de Comhay, qui était le gouverneur suprême²⁷ de tout ce pays de Cochinchine²⁸, seules avaient permission d'approcher les barques destinées à cet office et que tous autres navires qui y étaient trouvés seraient incontinent par ordonnance de justice brûlés avec ceux qui étaient dedans ; mais puisque lui, comme étranger, ignorant les lois du pays, les avait transgressées, non par mépris, mais par ignorance, qu'il était bien aise de l'en avertir afin qu'il s'en allât incontinent avant l'arrivée du Mandarin de l'armée²⁹, à qui appartenait le gouvernement de cette pêcherie ; qui devait arriver dans trois ou quatre jours, et qu'il n'était allé que prendre des vivres à un village qui était à sept lieues environ de là, nommé Buhaquirim.

Et quand Antonio de Faria lui demanda combien de voiles et quelles gens le Mandarin avait avec lui, ce vieillard fit réponse qu'il avait quarante grandes jonques et vingt-cinq vancones³⁰ de rame, dans lesquels il y avait sept mille hommes, dont cinq mille combattants, et le surplus gens de mer, et que cette flotte était là tous les ans six mois, pendant lequel temps l'on faisait la pêche des perles, à savoir depuis le premier de mars jusqu'au dernier d'août. Notre capitaine désirant savoir quels droits l'on payait de cette pêche, et quel revenu elle rendait en ces six mois, le vieillard lui répondit que des perles qui pesaient plus de cinq carats l'on donnait les deux tiers, des plus basses la moitié moins, et

23 Localisation incertaine : sous ce nom, Espagnols et Portugais du ^{xvi}^e siècle désignent parfois Chang-Chou, parfois Chuan-Chou ou, plus généralement la région de la baie d'Amoy (province de Fukien). Sur « Chincheo », voir *ibid.*, appendice I, p. 313-316.

24 Kwang-hoi (ou Kwanghai), 21° 58' N et 112° 43' E, sur la côte de la province de Kwangtung, à l'O-S-O de Macao.

25 Song-Men, selon G. Le Gentil (*Les Portugais en Extrême-Orient*, Paris, Hermann, 1947, p. 102).

26 Ning-po, selon éd. R. D. Catz.

27 *Supremo governador*. Officier civil aux pouvoirs temporaires, qui exerçait souvent des fonctions militaires. Voir Ch. R. Boxer, *South China in the Sixteenth Century*, *op. cit.*, p. 6.

28 Entendre Annam.

29 1628 : « Le Mandarin de l'armée, que nous appelons Général ».

30 Embarcation chinoise à rames, plus légère que la jonque, utilisée pour patrouiller dans les fleuves (Peter Mundy, *The Travels*, *op. cit.*, t. III, p. 203-204, les appelle « *skulling junks* »).

de la semence le tiers, et que ce revenu n'était pas toujours égal et assuré, à cause que la pêche était souvent meilleure en une année qu'en l'autre ; mais qu'il lui semblait que l'un portant l'autre, cela pouvait valoir quatre cent mille tael³¹. Antonio de Faria caressa fort ce vieillard, pour ce qu'il désirait savoir de lui toutes les particularités, et lui fit donner deux pains de cire, un sac de poivre et une dent d'ivoire, de quoi lui et tous les autres demeurèrent fort satisfaits. Il leur demanda aussi de quelle grandeur était cette île d'Ainam, de laquelle l'on disait tant de merveilles. « Dites nous, répondirent-ils, premièrement qui vous êtes, et ce que vous venez faire en ce pays, puis nous vous satisferons à ce que vous désirez ; parce que nous vous jurons en foi de vérité, que jamais en jour de notre vie nous ne vîmes tant de jeunes gens dans des navires marchands, comme nous en voyons à présent avec vous, ni si bien polis et bien traités ; car il nous semble qu'en leur pays les soies de la Chine soient à si bon marché qu'elles n'y sont d'aucune estime, ou qu'ils les ont eues à si bon prix qu'ils n'ont donné pour icelles que beaucoup moins qu'elles ne valent. Car nous voyons qu'en un seul coup de dés ils jettent au hasard une pièce de damas, comme gens à qui cela ne coûte guère ». Paroles qui firent sourire secrètement Antonio de Faria, pour ce qu'il vit bien que ces pêcheurs avaient déjà la connaissance que cela avait été volé, ce qui fit qu'il leur dit qu'ils faisaient cela comme de jeunes hommes, fils de fort riches marchands, qu'à cause qu'ils étaient tels, ils estimaient les choses beaucoup moins qu'elles ne valaient et qu'elles n'avaient coûté à leurs pères. Eux, dissimulant ce qu'ils avaient déjà reconnu, répondirent de cette sorte : « il semble qu'il soit ainsi que vous le dites ». Alors Antonio de Faria fit signal aux soldats qu'ils n'eussent plus à jouer et qu'ils cachassent les pièces qu'ils raffaient, pour n'être point reconnus de ces gens-là, de peur d'être tenus en qualité de voleurs, ce qu'ils firent incontinent ; et pour assurer ces Chinois que nous étions gens de bien et marchands, le capitaine fit ouvrir les écoutilles de la Jonque, que la nuit précédente nous avions prise au capitaine Sardinha³², qui était chargée de poivre ; ce qui les remit un peu et leur ôta la mauvaise impression qu'ils avaient de nous, disant les uns aux autres : « Puisque nous sommes assurés que ce sont des marchands, nous pouvons librement répondre à leur demande, afin qu'ils ne croient de nous que, pour être rudes et sauvages, nous ne sachions faire autre chose que pêcher des huîtres et du poisson ».

Peregrinação (1614) ; trad. fr. *Voyages aventureux*, Paris, Mathurin Hénault, 1628, chap. XLIV.

31 Portugais *taéis*. Monnaie d'argent d'Extrême-Orient, au cours variable. Dans son chap. XXXV, Mendes Pinto estime que 200 000 tael^s équivalent à 300 000 cruzados.

32 Ici un surnom désignant Quiay Taijao, propriétaire de jonque qui avait assassiné Christovao Sardinha, ex-régisseur aux Moluques.

D'une mode fort singulière que les Chinois ont entre eux à nourrir des canards en abondance et à peu de frais : ensemble d'une plaisante et ingénieuse façon de pêcher, de laquelle ils usent.

532

Y ayant si grande multitude de peuples en ce royaume de la Chine, selon qu'il s'est pu entendre par le progrès de cette histoire, et n'étant permis à personne de demeurer sans rien faire, comme nous avons montré par ci-devant, cela est cause que les esprits des pauvres gens étant aiguisés par la nécessité, mère et inventrice des arts, s'occupent à chercher des nouvelles inventions pour gagner leur vie et avoir ce qui est nécessaire à leur ménage. Et partant, plusieurs de ce dit royaume, voyant que la terre y est si bien occupée et cultivée qu'il n'y en n'a pas un empan sans maître, se retirent dessus les rivières, qui sont belles et grandes en ce pays, en font illec leur demeure dedans des barques et navires, comme dit est, auquel lieu ils tiennent leurs familles dessous des couverts qu'ils dressent pour être à l'abri et se sauver des pluies et du soleil et des inclémences du ciel. Là, chacun d'eux s'occupe au métier qu'il sait, et à celui qu'il a hérité de son père, et à plusieurs autres sortes de ménagements, l'un desquels et le plus fréquent et ordinaire est de nourrir en quelques-unes de leurs barques des canards en si grand nombre, que c'est en partie de la viande la plus commode du royaume, et leur manière de faire est telle.

Ils ont de grandes cages faites de cannes de roseaux, qui sont aussi longues que tout le couvert derrière leurs barques, où il peut tenir aisément quatre mille canards, lesquels étant là-dedans y pondent leurs œufs le plus du temps en nids qui sont arrangés pour cet effet en plusieurs endroits de la cage. Ces œufs-là, le nourricier les ôte du nid, et si c'est en temps d'été, les met dedans du fumier de buffles, ou de celui même des canards (qui est fort chaud) auquel lieu il les laisse autant de jour qu'il sait par expérience qu'il les y faut tenir pour les faire éclore ; au bout desquels il les tire du fumier, et les casse un à un, et de chaque œuf sort un petit canarton : ce qu'ils font de telle industrie qu'il ne leur en meurt presque pas un, qui est la chose qui fait le plus ébahir ceux qui les voient faire par curiosité (combien qu'il n'y en ait pas beaucoup qui y aillent à cause que telle coutume est ancienne et fort ordinaire par tout le royaume). Et d'autant qu'ils font cette ménagerie-là tout au long de l'année, et que durant l'hiver le fient a métier d'être aidé de quelque chaleur extérieure pour faire éclore lesdits œufs, ils usent d'une autre invention qui est d'aussi grande industrie que la première, et est de la sorte qui ensuit.

Ils prennent un grand cannissade, ou cage de roseau, sur laquelle ils étendent le fumier, puis mettent les œufs dessus et les couvrent bien chaudement du même fumier. Cela fait, ils posent sous ladite cage de la paille, ou quelque autre matière aisée à brûler, à laquelle ils mettent le feu, lequel dure tout

le temps qu'ils savent y devoir être pour faire éclore lesdits œufs, et alors ils les cassent de la façon que dessus, et d'iceux sortent et s'éclosent de petits canartons en si grand nombre qu'il semble à voir des fourmilières. Étant éclos, ils les mettent et portent en une autre cage qu'ils tiennent prête pour cet effet, dans laquelle y a plusieurs grands canards qu'ils ont instruits à couvrir et coetiner les petits dessous leurs ailes, et là leur donnent à manger ; en temps et lieu, jusqu'à ce qu'ils se sachent pourvoir par leur bec, et sortir de dehors pour aller herber aux prés, ou aux terres ensemencées, en la compagnie des grands. Et combien que ce bétail mange fort, et se multiplie en si grand nombre, qu'il advient le plus souvent y en avoir plus de vingt mille, si les nourrissent-ils à peu de frais, et avec autant d'industrie, qu'ils sont à les procréer et éclore, et est de cette manière.

Au matin, ils jettent à tous du riz cuit, et en si petite quantité que cela ne leur va pas jusqu'à la panse, puis leur ouvrent la porte de la cage qui est tournée vers le bord de l'eau, et leur mettent un pont de cannes ou roseaux, lequel [va] depuis la barque jusqu'au dit bord ; ils sortent tous dehors, et sautent d'une telle impétuosité les uns sur les autres que c'est un beau passe-temps de les voir. Tout le long du jour ils se pourchassent çà et là, et vont paissant au long de l'eau, et par les terres semées du riz, qu'il y a là auprès, à raison de quoi les maîtres et propriétaires des dites terres reconnaissent en quelque chose ceux à qui sont les canards, pour ce qu'ils purgent et épluchent l'herbe sans faire aucun mal au riz. Le soir étant venu, on leur sonne la retraite de dedans la barque avec un petit tambourin, et alors ils se lancent tous de grande impétuosité dedans l'eau, puis s'en vont par-dessus le dit pont de cannes ou roseaux, qu'on leur tient dressé tant qu'ils soient dedans, et oyant le son du tambourin chaque bande reconnaît si bien sa barque qu'elles ne s'y trompent jamais, encore qu'elles soient beaucoup ensemble, pour autant que chaque barque a un son différent l'une de l'autre, à quoi les canards ont leur oreille toute faite. Cette sorte de ménagerie est fort fréquente, et comme par tout le royaume, et pareillement bien profitable, en tant que la plupart du peuple s'en nourrit ; et sont tenus ces canards pour une bien bonne viande et de bonne nourriture, et qui est à bon marché, attendu qu'il s'y en nourrit en si grande quantité en tout temps, et avec si peu de frais.

Ils usent aussi au même royaume d'une manière de pêcher qui n'est de moindre industrie que la nourriture des canards, et mérite bien d'être entendue. Le roi en toutes les villes qui sont dessus le bord de l'eau [a] certains logis et maisons, où est nourrie tous les ans grande quantité de corbeaux marins, que nous appelons plongeurs, avec lesquels ils pêchent certains mois durant : savoir est lorsque les poissons se déchargent de leurs œufs, ce qui se fait en cette manière. Ils ôtent les dits plongeurs hors de leurs cages et des juchoirs, et les portant au bord des rivières, où ils tiennent grand nombre de barques pour la pêche, lesquelles sont

pleines à moitié d'eau et toutes rangées en rond, lient chaque plongeon avec une longe ou longue corde, par-dessous les ailes, et leur ayant serré la poche avec du fil, afin qu'ils ne puissent point avaler de poisson, les lancent dedans l'eau pour pêcher : ce que font les plongeurs d'un si grand courage que c'est merveille de les voir plonger si agilement. Ayant bien nagé et barboté entre deux eaux, et tant qu'il est de besoin, pour remplir de petit poisson tout ce qu'ils ont de vide depuis le bec jusqu'au jabot, ils sortent dehors et s'envolent à la barque fort légèrement, auquel lieu ils dégorgent le poisson qu'ils ont pris en l'eau, qui est tout vif (car les barques, comme nous avons dit, sont toutes très bien mises comme il faut, afin qu'il ne se meure point de poisson), puis s'en retournent de vol, pour repêcher comme devant.

534

Ils font ces exercices-là quatre heures durant, et y sont si adroits qu'ils ne s'empêchent point l'un l'autre, continuant toujours ainsi, tant que l'eau de la barque soit toute pleine de poisson. Alors on leur délie la corde qu'ils ont par la panse, laquelle les empêche de manger, puis on les lâche dedans l'eau, afin qu'ils pêchent pour eux-mêmes ; de quoi ils ont besoin, d'autant que le jour précédant la pêche, on leur ôte coutumièrement leur ordinaire (qui est un peu de millet) afin qu'ils plongent de meilleur courage. Après qu'on les a laissés manger et reposer quelque temps, on les retire de la barque et sont remportés au logis, où est leur repaire et nourriture ordinaire, duquel lieu on les ramène tous les mois que la pêche dure, de trois en trois jours, pour faire le même exercice, lequel est de si grand passe-temps pour eux qu'ils le feraient volontiers toute l'année. Durant ces trois mois de pêche, il se prend tant de poisson que tout le royaume s'en pourvoit (en la façon et manière que nous avons dite au chapitre antécédent) qui est cause qu'il en est aussi bien fourni comme de toutes autres choses, et qu'on y mange tous les jours du poisson frais, si on veut, encore qu'on soit fort loin de la mer.

Histoire du grand royaume de la Chine [...], Lyon, François Arnoullet, 1608, p. 115-119.

Jean-Baptiste Du Halde : le thé en Chine

Parmi les témoignages des voyageurs occidentaux des temps modernes sur la Chine, on ne saurait omettre leur rencontre avec le thé, introduit en Europe au début du XVII^e siècle par la Compagnie des Indes néerlandaises (V.O.C.). Voir Okakura Kakuzo, *Le Livre du thé* (1906), éd. Dervy-Livres, 1987 et Paul Butel, *Histoire du thé*, Paris, Desjonquières, 1989.

[...] Le nom de thé nous est venu du patois qui se parle à Tsuen tcheou et à Tchang tcheou fou de la province de Fo kien. Dans le reste de l'Empire, on se sert du mot *Tcha*, comme on le nomme aussi dans les relations portugaises. Ce

mot comprend bien des espèces de thé, si l'on distingue toutes celles qui dans les provinces ont quelques différences par rapport au nom. À en juger cependant par les propriétés, on peut en quelque manière les réduire toutes à quatre : savoir au *Song lo tcha*, au *Vou y tcha*, au *Pou eul tcha*, et au *Lo ngan tcha*³³.

Le premier est ainsi appelé d'une montagne de Kiang nan dans le ressort de Hoé tcheou fou, dont la latitude est de 29 degrés 59 minutes 3 secondes, qui s'appelle *Song lo chan*. Elle n'est ni haute ni fort étendue ; elle est toute couverte de ces arbrisseaux qu'on y cultive sur son penchant, de même qu'au bas des montagnes voisines.

On plante ces arbrisseaux du thé *Song Lo*, que nous appelons thé vert, à peu près comme les vignes, et on les empêche de croître, sans quoi ils iraient jusqu'à six et sept pieds de hauteur ; il faut même les renouveler après quatre ou cinq ans, autrement la feuille devient grossière, dure et âpre. La fleur en est blanche, et a la forme d'une rose composée de cinq feuilles. Quand la fleur se passe dans l'arrière-saison, on trouve sur la plante une baie qui a la figure d'une noix charnue, peu humide et sans mauvais goût.

Ce que je dis de la hauteur de ces arbrisseaux regarde ceux qui croissent dans la province de Kiang nan ; car ailleurs on laisse croître ces arbrisseaux à leur hauteur naturelle, qui va jusqu'à dix ou douze pieds. C'est pourquoi, quand l'arbre est jeune, on fait pencher les branches pour en cueillir plus aisément les feuilles. Le *Song lo tcha*, conservé pendant plusieurs années, est un excellent remède contre plusieurs maladies.

Le *Vou y tcha* naît dans la province de Fo kien, et tire aussi son nom de la fameuse montagne *Vou y chan*, située dans le district de Kien ning fou, et éloignée de deux lieues de la petite ville de *Tsong gan hien* au 27° degré de latitude nord 47 minutes 38 secondes, selon des observations faites sur le lieu. Cette montagne est la plus célèbre de la province : on y voit quantité de temples, de maisons, d'ermitages de bonzes de la secte de *Tao kia*, qui y attirent un grand concours de peuples.

Dans le dessin de faire passer cette montagne pour le séjour des immortels, ils ont fait placer des barques, des chariots et d'autres choses de cette nature dans les trous des rochers les plus escarpés, le long d'un ruisseau qui en fait le partage : de sorte que ces ornements, tout bizarres qu'ils sont, paraissent au peuple grossier tenir du prodige, et n'avoir été mis dans ces endroits si impraticables que par une force plus qu'humaine. La terre de la montagne qui produit cette plante est une terre légère, blanchâtre et sablonneuse.

La hauteur, la grosseur, la culture des arbrisseaux *Vou y tcha* est la même que celle des arbrisseaux *Song lo tcha*. La seule différence qu'il y ait, c'est que

33 Du Halde passe plus vite sur ces deux dernières, dans lesquelles il semble ne voir que dérivés composites des deux autres ; nous ne les retenons donc pas.

les feuilles du *Song lo* sont plus longues et plus pointues, que leur décoction rend l'eau verte, et qu'on s'aperçoit aisément par l'usage qu'il est corrosif. Au contraire les feuilles du *Vou y tcha* sont courtes, plus arrondies, un peu noirâtres, et donnent à l'eau une couleur jaune, sans aucune âpreté, et sans rien avoir dont l'estomac le plus faible ne puisse s'accommoder. Aussi le *Vou y tcha* est-il généralement dans tout l'Empire le thé le plus recherché pour l'usage ; on a peine à en avoir du bon dans les provinces septentrionales, où l'on ne vend ordinairement que de celui qui est composé de feuilles déjà grosses. Car plus les feuilles du *Vou y tcha*, de même que celles du *Song lo*, sont jaunes, tendres et fines, plus elles sont estimées. On en fait sur les lieux de trois sortes.

536

La première est de la feuille qui a été cueillie sur les arbrisseaux les plus récemment plantés ou, comme s'expriment les Chinois, de la première pointe des feuilles. C'est ce qu'ils appellent *Mao tcha* : on ne s'en sert guère que pour faire des présents, ou pour l'envoyer à l'Empereur.

La seconde est des feuilles dont la croissance est sensible. C'est celui qu'on vend sous le nom de bon *Vou y tcha*. Ce qui reste ensuite sur les arbrisseaux de feuilles qu'on laisse grossir fait la troisième espèce, qui est à très bon marché.

On en fait encore une autre espèce de la fleur même ; mais il faut le commander, et avancer un prix excessif pour l'avoir. Les missionnaires géographes en ayant trouvé un peu par le moyen des mandarins en firent préparer deux ou trois fois à la manière ordinaire, sans remarquer aucun effet sensible : l'eau ne prit presque point de couleur, à peine avait-elle quelque goût ; et c'est apparemment pour cela que ce thé n'est pas en usage, non pas même dans le Palais, ni pour la bouche de l'Empereur. Le thé impérial est celui que nous avons nommé avec les Chinois *Mao tcha* ; on en trouve à vendre dans les lieux voisins des montagnes *Song lo* et *Vou y* pour 40 à 50 sols la livre.

À ces deux espèces de thé ou de *tcha*, on doit rapporter toutes les autres sortes, auxquelles on donne différents noms, comme sont le *Lou ngan tcha*, le *Hai tcha*, etc. Le *Lou ngan tcha* tire son nom de la ville de *Lou ngan tcheou* ; quoique le bon thé de cette espèce ne se trouve et ne se cultive que sur les pentes des collines de la petite ville nommée *Ho chan hien*, qui en est éloignée de sept lieues. L'ayant examinée sur les lieux, on n'y remarqua aucune différence du *Song lo tcha*, ni dans la structure des feuilles, ni dans la manière dont on le cultive. S'il donne à l'eau une autre couleur, et si étant frais, il paraît au goût un peu moins âpre ou moins corrosif, cela se peut attribuer à la diversité du terroir, dont l'effet est sensible dans plusieurs plantes, et surtout, comme on le voit en Europe, dans les vignes d'une même espèce de raisins, qui sont plus doux ou plus âpres dans les différents cantons d'une province assez petite, et encore plus dans les terres des provinces éloignées.

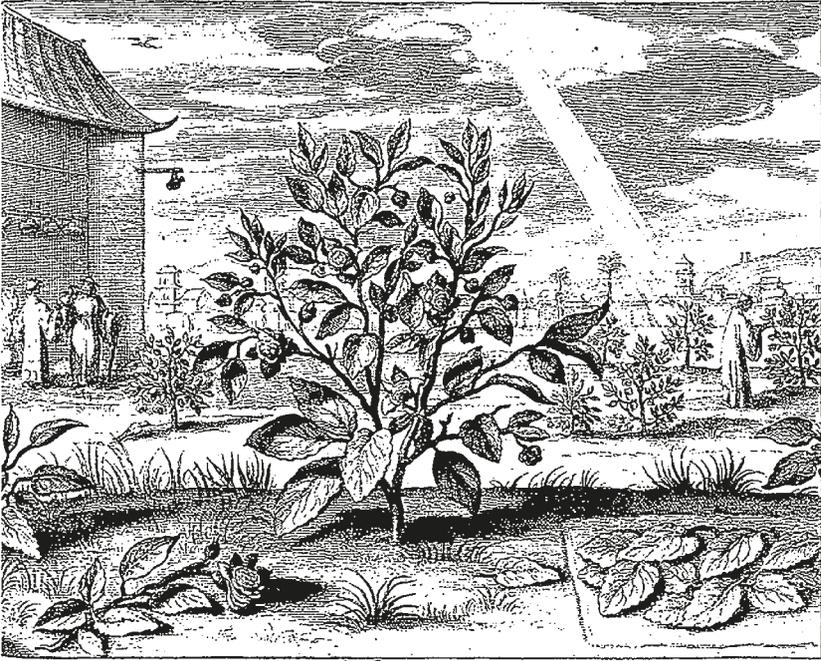
Les Chinois cependant trouvent que l'effet en est fort différent. Le Siong lo est chaud et corrosif ; le thé *Lou ngnan* n'est point corrosif, et est tellement tempéré qu'il n'est ni froid ni chaud. Il est estimé propre à conserver la santé. Le *Hai tcha* vient de Kan theou fou de la province de Kian si, et ne diffère en rien du *Lou ngnan tcha*, non pas même dans le goût plus ou moins âpre. Ainsi on peut dire qu'il est de l'espèce du *Song lo tcha*.

Il en est ainsi des autres espèces de thé : par exemple, celui dont se servent les Mongols en Tartarie et qu'on nomme *Kaiel tcha*, ou *Kartcha*, n'est composé que de feuilles soit du *Song lo*, soit du *Vou y tcha*, qu'on a laissé grossir et qu'on mêle sans choix, parce que les Chinois jugent que tout est bon pour des Tartares, qui sont incapables de distinguer le thé grossier du thé délicat, et qui sont accoutumés à le mêler avec le lait, dont ils font un breuvage assez agréable et assez nourrissant, qu'ils prennent indifféremment à toutes les heures du jour.

Mais il ne faut pas aussi confondre avec le vrai thé tout ce que les Chinois appellent *Tcha*. Car ils prodiguent ce nom à des plantes qui ne le méritent pas, et qui sont en effet nommées autrement par ceux qui n'ont pas intérêt de le faire valoir. Par exemple, dans la province de Chan tong, ce qu'on vend sous le nom de *Meng ing tcha* comme un thé admirable, n'est proprement qu'une mousse, qui croît sur les rochers d'une montagne de la ville Meng ing hien. Le goût en est fort amer. En quoi elle a quelque rapport avec le vrai thé, c'est qu'elle facilite la digestion, quand on la boit chaude après le repas.

On voit du thé semblable dans quelques endroits des provinces encore plus boréales que Chan tong, quoiqu'il ne soit pas fait de feuilles, il ne laisse pas d'être appelé par les marchands *Tcha yé*, feuilles de thé. Dans le pays où le vrai thé ne croît pas communément, tout ce qui a du rapport au goût ou aux effets du thé s'emploie par le peuple, qui n'y fait pas tant d'attention, et à qui ce thé, tout grossier qu'il est, devient un régal. On en cueille assez souvent sur des arbres qui ayant été transplantés depuis longtemps, ont dégénéré par la diversité du sol qui ne leur convient pas. Et pour en diminuer le prix, on en fait sa provision lorsque les feuilles sont cueillies et sont devenues dures et grandes : aussi le goût en est-il âpre et insipide, quoique d'ailleurs il produise les mêmes effets dans ceux qui le prennent que produit l'usage ordinaire du thé, soit de celui que les Chinois appellent *Dong lo tcha*, soit de celui qu'ils appellent *Vou y tcha*.

Description [...] de l'Empire de Chine et de la Tartarie chinoise, Paris, P. G. Lemercier, 1735, t. I, p. 20-22.



Ill. 42. « Le thé », dans A. Kircher, *La Chine illustrée [...]*, 1670

John Bell : la rhubarbe et le lichee

À la présentation encyclopédique du thé faite par Du Halde, on opposera le mode de perception plus sensible de John Bell en présence de la rhubarbe et du lichee. La première est connue des Européens : rare, mais précieuse, elle entre dans de nombreuses préparations pharmaceutiques (pour ne rien dire des dictons). Mais ils ignoraient le lichee.

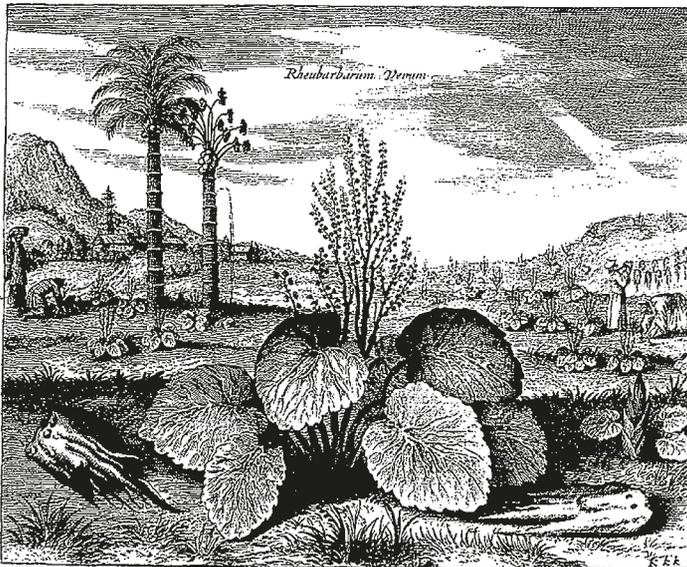
La rhubarbe en Mongolie

26 septembre 1720 : l'auteur vient d'entrer en Chine quatre jours auparavant.

Le soir, avec quelques-uns de ma compagnie, je me rendis à pied de nos tentes au sommet d'une colline voisine, où je trouvai de nombreux plants d'excellente rhubarbe ; et, à l'aide d'un bâton, j'en déterrai autant que j'en voulus.

On trouve sur ces collines un grand nombre d'animaux appelés marmottes, de couleur brunâtre, avec des pattes comme un blaireau et sensiblement de même taille. Ils creusent de profonds terriers au flanc des collines, et l'on dit que l'hiver, ils subsistent dans ces trous un certain temps, même sans nourriture. À cette saison, toutefois, ils sont assis ou couchés près de leurs terriers, qu'ils gardent avec vigilance ; et, à l'approche du danger, ils se dressent sur leurs pattes de derrière, émettant un fort sifflement, comme des hommes, pour rassembler les traînants, puis se coulent instantanément dans leurs trous.

Je n'aurais pas fait mention d'un animal aussi connu que la marmotte si je n'avais eu à parler de la rhubarbe³⁴. Partout où vous en voyez pousser dix ou vingt plants, vous êtes sûrs de trouver plusieurs terriers à l'ombre de leurs feuilles si développées. Peut-être mangent-ils de temps à autre les feuilles et les racines de cette plante. Mais il est probable que le fumier qu'ils laissent auprès de ces dernières ne contribue pas peu à son développement ; aérant la terre en la grattant, ils aident les jeunes bourgeons à éclore et se multiplier. Elle ne se développe pas en s'étendant, comme le font la patience et autres plantes de la même espèce, mais pousse en touffes, à des distances variées, comme si on avait laissé exprès tomber les graines. Il est manifeste que les Mongols n'ont jamais passé pour de grands agriculteurs ; mais le monde est redevable aux marmottes des quantités qu'elles disséminent au hasard, en de nombreux endroits de ce pays. Car quelle que soit la proportion de graines mûres soufflées par le vent à travers l'herbe épaisse, elle peut très rarement atteindre le sol, et doit sécher là et mourir, alors que, si elle tombe sur la terre meuble et aérée par les marmottes, elle prend aussitôt racine pour produire une nouvelle plante.



Ill. 43. « La rhubarbe verum », dans A. Kircher, *La Chine illustrée* [...], 1670

34 Plante très recherchée par les Européens pour ses vertus thérapeutiques. Dans son *Mémoire à Catherine II* (1773), Diderot lui demande « un morceau de la rhubarbe de Tartarie, la plus blanche » et, selon Peter Simon Pallas (*Voyage [...] en différentes provinces de l'Empire de Russie dans l'Asie septentrionale*, traduit de l'allemand, Paris, Lagrange, 1788-1793, 5 vol., t. IV, p. 217), l'empereur de Chine interdisait, « sous des peines très sévères, l'exportation de la rhubarbe de la première qualité ». Sur cette question, voir J. Proust, *Diderot Studies*, 12, 1969, p. 117. Marco Polo mentionnait déjà la rhubarbe de Chine, fameuse par tout le monde : voir Ramusio, *Navigazioni e viaggi*, éd. M. Milanese, Torino, Einaudi, 6 vol. de 1978 à 1988, t. III, p. 129, qui consacre au sujet un long commentaire, accompagné de gravures (t. III, p. 60-65).

Après avoir arraché et recueilli la rhubarbe, les Mongols coupent les grandes racines en petits morceaux, afin de les faire sécher plus rapidement. Au milieu de chaque morceau, ils creusent un trou à travers lequel ils passent une cordelette pour les suspendre en un lieu adéquat : le plus souvent, autour de leurs tentes et, parfois, aux cornes de leurs moutons. C'est un usage pernicieux, car il détruit la meilleure part de la racine, tout ce qui se trouve autour du trou étant pourri et inutilisable ; alors que, si on leur avait montré comment arracher et sécher cette plante, il n'y aurait pas eu une livre sur cent de déchet : ce qui épargnerait bonne part de la peine et de la dépense qui diminue beaucoup les profits tirés de cette denrée. Pour l'heure, les négociants en cet article ne tiennent pas ces améliorations pour dignes de leur attention, car leurs gains sont plus considérables là que sur tout autre secteur du commerce. Peut-être le gouvernement voudra-t-il prochainement envisager de prendre quelque mesure sur ce sujet.

540

Je me suis étendu plus longuement sur la description de la croissance et de l'exploitation de la rhubarbe parce que je n'ai jamais rencontré un auteur ou qui que ce soit qui expose de manière satisfaisante où elle pousse, et comment. Je suis persuadé que, dans un climat sec comme celui-ci, on pourrait aisément la cultiver pour en produire autant qu'on le voudrait.

Le lichee

4 décembre 1720 : les missionnaires jésuites envoient des présents à l'ambassade russe : fruits, confiseries, vins.

Parmi les fruits, il en était de certaines espèces que je n'avais encore jamais vues auparavant, notamment une sorte de pomme, grosse environ comme une petite orange, avec une peau lisse de couleur jaunâtre, très moelleuse et sucrée, ou plutôt succulente. Se trouvait également un fruit de la taille d'une noix, parfaitement rond, ressemblant pour le goût à une prune, mais beaucoup plus délicieux ; il contient un noyau dur et lisse, et l'ensemble est couvert d'une mince coque brunâtre, si fragile qu'on la rompt aisément entre le pouce et l'index. Certaines de ces coques sont rugueuses, d'autres lisses ; elles servent à protéger le tendre fruit du bec avide des oiseaux et de la poussière qui vole et, ce qui est quelque peu inhabituel, le fruit n'adhère pas à la coque, mais il y a entre eux un petit vide. Non seulement il est agréable au goût, mais on le dit bon pour la santé.

A Journey from St Petersburg to Peking (1719-1722), éd. J. L. Stevenson, Edinburg, Edinburg University Press, 1965, p. 139.

LE JAPON

Le Japon vu par un voyageur anglais du ^{xvi}^e siècle

The Kingdome of Japania est la relation manuscrite laissée par un voyageur anglais anonyme de la fin du ^{xvi}^e siècle. Chassés du Japon en 1623, les Anglais tenteront vainement de s'y faire réadmettre en 1676. L'auteur assure que les Japonais sont paresseux et négligents dans la culture du sol : une opinion tôt rejetée par les voyageurs qui suivirent, dès le capitaine Richard Cook (1611), qui confirme, en revanche, la violence des tempêtes et la fréquence des tremblements de terre.

Dans ces îles, l'été est très chaud et brûlant, et l'hiver extrêmement froid. Le climat en est toutefois tempéré et sain, point trop incommodé d'effluves putrides et nauséabonds, mais très sujet à des vents violents qui soufflent en tempête, avec de terribles tremblements de terre, si bien que dans le port nos deux bateaux ont été renversés et jetés sur le rivage par la furie des premiers, tandis qu'à terre les maisons étaient disloquées et mises en pièces par les effrayantes trépidations des seconds. Les mines d'or et d'argent sont nombreuses.

Les habitants manifestent un esprit remarquable et endurent de façon incroyable souffrance, travail et soucis. Ils sont extrêmement diligents à ne pas manifester, par leurs paroles ou leurs gestes, crainte, ou lourdeur d'esprit, de crainte de faire partager à quelqu'un (quel qu'il soit) leur embarras et leurs faiblesses.

Ils sont désireux à l'excès d'honneur et de louange, et chez eux la pauvreté ne porte pas préjudice à la noblesse du sang. Ils ne souffrent pas que le plus mince affront du monde demeure sans vengeance. Pour la gravité et la courtoisie, ils en remontreraient aux Espagnols. Ils sont généralement affables et grands complimenteurs, très exacts à recevoir les étrangers, qu'ils interrogeront diligemment, même sur des bagatelles à leur sujet, comme leurs mœurs et autres choses semblables. Ils perdraient plutôt un membre que de renoncer à une cérémonie en recevant un ami. Ils ont l'habitude de donner et prendre la coupe des mains d'un autre, et avant que le maître de maison commence à boire, il doit présenter la coupe à chacun de ses hôtes, leur signifiant qu'il leur revient de commencer. Poisson, *racines* et riz font leurs délices ordinaires, et s'ils ont la chance de tuer une poule, un canard ou un porc, ce qui n'advient que rarement, ils ne les mangeront pas seuls, en rustres, mais en feront certainement

profiter leurs amis. La plus grande partie des citadins savent lire et écrire. Ils n'étudient que les prouesses guerrières et prennent plaisir aux armes. Ils ignorent la cupidité, ce qui les fait détester à la fois les dés et les autres jeux d'argent.

Les Japonais sont beaux et bien faits. On ne fait pas grand cas ici des marchands, malgré toute leur richesse et leur puissance ; ceux qui appartiennent à la noblesse sont tenus en grande estime, en dépit de leur grande pauvreté. Hommes et femmes vont tête nue, sous le soleil comme sous la pluie, indifféremment. Ils lavent leurs jeunes enfants à la rivière dès qu'ils sont nés, et quand on les sèvre, on les retire de la vue de leur mère pour les exercer à la chasse et aux armes. Quand ils atteignent leur quatorzième année, ils portent l'épée et la dague, et on leur apprend à venger le moindre affront subi.

542

Ils ont les mêmes espèces d'animaux que nous, à la fois sauvages et domestiques, mais ils mangent rarement de la viande, si ce n'est celle qui provient de la chasse. En fait, ils ne prennent guère plaisir à manger de la viande, se soutenant pour l'essentiel de fines herbes, de poisson, d'orge et de riz, qui constituent leur principale nourriture. Ils boivent d'ordinaire de l'eau, et le font dans le même récipient où ils cuisent leur riz, afin qu'elle en reçoive plus de corps et de substance. Ils ont du vin généreux et du *rack* qu'ils distillent du riz, dont ils boiront parfois abondamment, surtout lors de leurs fêtes et rencontres ; quand ils sont poussés à des colères furieuses sous l'effet de la boisson, vous convertiriez plutôt des tigres à la patience et à la douceur, tant ils sont obstinés et têtus dans leur impatiente fureur. Quant aux autres boissons, ils font leurs délices d'eau mêlée à une certaine poudre très précieuse, qu'ils appellent Chia¹.

The Kingdome of Japania, dans *Memorials of the Empire of Japan [...]*, éd. Th. Rundall, London, The Hakluyt Society, 1850 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963, p. 4-6.

Jan Huygen Van Linschoten : le Japon en 1610

Il n'est pas assuré que Van Linschoten se soit rendu lui-même au Japon. Mais par les rapports qu'il avait établis lors de ses « navigations aux Indes orientales du Portugal » avec des hommes en place et des voyageurs, il avait pu se procurer des informations puisées à bonne source.

L'île ou terre de Japon contient diverses rivières et embouchures et autres îles, et est fort grande, combien qu'on ne sache encore bonnement quelle est sa grandeur. Elle commence au trentième degré, et s'étend jusqu'au trente huitième. Elle est distante de la terre ferme de la Chine huitante lieues à

1 Sur la consommation du thé au Japon, lire la longue note de Th. Rundall, *Memorials* (voir Notices, Anonyme [Japon, XVI^e siècle]), p. 125-127.

l'orient, et de Machau où les Portugais négocient trois cents lieues au Nord Est. Le havre où les Portugais y trafiquent ordinairement est appelé *Nangasche*², combien qu'il y ait d'autres lieux commodes pour le commerce. Le terroir y est froid, moite à cause des pluies fréquentes, âpre à cause de la neige et de la glace. Il y croît du froment, mais le principal vivre des habitants est de riz. En quelques endroits le pays est montueux. Les montagnes qu'il y a sont stériles et désertes. Les habitants vivent une bonne partie de la chasse des bêtes sauvages. Et combien qu'ils aient brebis, bœufs et vaches à foison, ils ne s'en servent que pour le labour, rejetant en général tout manger d'animaux domestiques et privés, avec non moindre dédain que nous rejetons la chair de chevaux. Ils abhorrent aussi le lait, car ils le tiennent pour partie du sang des bêtes, encore qu'il soit blanc. Ils ont des poissons de beaucoup de sortes, desquels ils sont grands amateurs. Et aussi divers fruits comme les Chinois. Les maisons pour la plupart y sont faites de planches de bois, entrelacées de paille, assez joliment fabriquées, notamment celles des riches, qui couvrent leurs places et chambres de nattes. Les habitants du Japon ne sont pas si magnifiques que les Chinois : toutefois ils vont honorablement vêtus de soie, mais sans superfluité. Il se trouve des mines d'argent en cette île. Les Portugais leur apportent de la soie et autres marchandises qu'ils n'ont pas, en échange de leur argent, lequel ils portent en la Chine. Il y a entre eux de fort habiles mineurs, et divers artisans très industriels et ingénieux. Les paysans et ceux du menu peuple diffèrent grandement d'avec ceux des autres nations en civilité et courtoisie, qui est si grande qu'on dirait qu'ils ont passé leur vie en la cour. Quand la nécessité l'exige, ils sont fort prompts à la guerre et aux armes ; toutefois ils ne sont guère troublés de guerres et dissensions civiles, et donnent tel ordre à cela, que celui qui use témérairement de menaces et met la main à l'épée est coupable de mort. Ils n'ont point de prisons, mais châtient les criminels sur le champ, ou les envoient en bannissement. Toute appréhension s'y doit faire couverts et comme en trahison, autrement le coupable se défendrait furieusement. Si quelqu'un de la noblesse a commis quelque crime, il est assiégé en grandes troupes en sa maison, là où on lui commande de se faire mourir soi-même ; que s'il est trop lâche à se faire, ils entrent de force en sa maison et tuent tous ceux qu'ils y trouvent. Pour laquelle violence éviter, les maîtres implorent souvent la main de leurs serviteurs, les requérant de se fendre le ventre par le milieu, lequel genre de mort assez commun entre eux les serviteurs sont contents de subir en témoignage de fidélité envers leurs maîtres. Les enfants aussi en présence de leurs pères pour quelque rébellion et légère offense. Ils sont patients à supporter toute sorte de maux, étant accoutumés au travail et à la peine dès leur enfance.

2 Nagasaki.

Ils cheminent tête nue, et vont légèrement accoutrés tant en hiver qu'en été, petits et grands, jusqu'aux principaux du pays. Ils tiennent pour beauté d'avoir peu de cheveux, et pourtant les arrachent soigneusement, n'en laissant qu'un touffeu au sommet de la tête, lequel ils nouent. Leurs salutations et autres cérémonies de civilité sont du tout différentes des façons de faire des autres nations, et principalement des Chinois. Car il y a une rancune extrême entre ces deux peuples, de laquelle l'origine est telle.

Lindschoten rapporte comment des comploteurs contre le roi de Chine finirent par voir leur peine de mort commuée en bannissement au Japon, « là où la semence de leur haine non plus que de leur race n'a pu être étouffée ».

544

Car aujourd'hui encore les Japonais font des courses en la Chine, où ils pillent et ravagent de façon étrange, et n'ont aucun commerce avec les Chinois sinon par l'entremise des Portugais. Pour plus grand témoignage de leur inimitié est à remarquer la diversité de leurs mœurs entièrement contraires aux manières de vivre des Chinois. Je serais ennuyeux au lecteur si je voulais dire tout ce qui en est ; j'en toucherai seulement quelque chose.

Ici l'auteur développe un « discours des contrariétés » de mœurs très prisé en ces années-là : voir Carlos Garcia (1615), « diversité » des manières des Français et des Espagnols, ou Luis Froes (1585), *Traité sur les contradictions de mœurs entre Européens et Japonais*, etc.

La manière de leurs repas est telle. Chacun a sa table à part sans nappe ni serviette. Ils prennent leur viande avec deux pièces de bois comme les Chinois. Ils boivent leur vin fait de riz jusqu'à s'enivrer. Après dîner on leur met devant un pot plein d'eau chaude, laquelle ils boivent toute bouillante tant en été qu'en hiver³. Les Japonais ont aussi une manière d'apprêter leur viande tout autre que celle des autres nations. Ils mettent au susdit breuvage de la poudre de certaine herbe qu'ils appellent *Chaa*⁴, qui rend ce breuvage exquis et de grande valeur. Ceux qui ont quelques moyens gardent soigneusement cette eau en un lieu bien sûr, et en présentent en grande courtoisie aux amis qu'ils ont invités. Les grands seigneurs et princes mêmes la préparent, et font grand cas des pots où cette herbe est cuite, bue et gardée. Lesquels sont clairs comme perles et pierres précieuses. Ils sont recommandés pour l'antiquité et gentillesse de l'art, et pour le [s]oin de l'ouvrier, et y a des priseurs entendus qui s'emploient à en faire le prix, ni plus ni moins comme on prise l'or ou l'argent par-deçà. [...] Ils font aussi grand cas de certaines images et peintures des moindres choses, quand

3 Ici, l'édition insère une « annotation du D. Paludanus » relative au « *Chaone* breuvage des Turcs ». Bernard Paludanus (1550-1633), qui réunit une riche collection d'histoire naturelle et d'ethnologie, compila l'annotation pour l'*Itinerario* de Van Linschoten, 1596.

4 Le thé.

elles viennent de la main de quelque antique ouvrier : et tâchent d'en recouvrer à quelque prix que ce soit, de manière qu'un tableau de telle peinture a bien été prisé quatre mille ducats. Pareille estime font-ils de quelque épée de l'ouvrage de quelque ancien et fameux armurier jusqu'à ne faire moins de difficulté de l'acheter trois ou quatre mille ducats. Et pour raison de ce qu'ils en font disent à ceux qui leur en parlent que si nous achetons si chèrement les perles et pierreries qui ne servent que d'ornement, ils peuvent aussi bien faire autant ou plus de cas de leurs glaines⁵, pots et peintures, qui sont encore de plus grand usage, et se moquent de notre curiosité.

Histoire de la navigation de Jean Hugues de Linscot hollandois et de son voyage aux Indes orientales [...], Amsterdam, s.n., 1610, chap. XXVI, « De l'île du Japon », p. 63-65.

Engelbert Kaempfer : le poisson-poison

C'est parce qu'il est médecin sur la flotte de la V.O.C. que cet Allemand parvient à se rendre au Japon à une date (1690) où seuls les Hollandais peuvent être admis sur le sol de l'archipel.

Le *furubu* est un poisson pas très grand, que les Hollandais appellent *Blazer*, ce qui signifie soufflet, car il peut s'enfler et se gonfler jusqu'à atteindre la forme d'un ballon rond. On le classe parmi les poisons vénéneux, et s'il est mangé tout entier, on dit qu'il provoque infailliblement la mort. Il en est trois espèces différentes, qu'on peut trouver en grande quantité dans les mers du Japon. La première, appelée *Susumebuka*, est petite, et on la mange rarement. La seconde est appelée *Mabuku*, et c'est le vrai *Buku*. Les Japonais le tiennent pour un poisson très délicat, et en raffolent. Mais la tête, les entrailles, les arêtes et tous les déchets doivent être jetés, et le poisson soigneusement lavé et nettoyé avant de le manger. Et cependant beaucoup de gens en meurent, faute, comme ils disent, de l'avoir lavé et nettoyé à fond. Ceux à qui la vie est devenue à charge par une longue et pénible maladie, ou pour d'autres raisons, choisissent fréquemment pour en finir avec elle ce poisson au lieu d'un couteau ou d'une corde. À Nagasaki, un voisin de mon serviteur étant si violemment infecté par la syphilis que le nez était près de lui tomber, résolut de se servir de ce mets pour se libérer à la fois de la vie et de cette affection. Il acheta donc une grande quantité de ce poisson vénéneux, le coupa en morceaux, le fit bouillir et, pensant par ce moyen rendre le poison plus actif, préleva de la suie du toit de chaume de sa maison, et la mélangea au reste. Après dîner, il se coucha de lui-même pour mourir et bientôt, malade à mort, vomit non seulement le

5 « Glaines » : pour glaise ?

poison qu'il avait pris, mais une grande quantité de matière visqueuse, âcre et vilaine, qui n'était probablement pas la moindre cause de son mal, retrouvant la vie et la santé par les moyens dont il n'attendait que la mort, car il guérit et se trouva bien par la suite. Il y a quelques années, cinq personnes de Nagasaki ayant mangé un plat de ce poisson, s'évanouirent bientôt après dîner, entrant en convulsions et en délire avant de tomber en un crachement de sang si violent qu'en quelques jours il eut raison de leurs vies. Et cependant les Japonais ne veulent pas renoncer à un plat qu'ils tiennent pour si délicat, bien qu'ils aient tant d'exemples des effets dangereux et fatals qui suivent sa consommation. Seuls les soldats et les militaires ont, par commandement exprès de l'Empereur, interdiction d'acheter et manger ce poisson. Si l'un d'eux en meurt, son fils est exclu de la succession à l'emploi de son père, qui lui serait sinon revenu. Il est vendu meilleur marché que le poisson ordinaire et ne doit être mangé que frais. La troisième espèce s'appelle *Kitamakura*, ce qui signifie Coussin du nord ; je ne pus savoir la raison de cette appellation ; le même nom est donné à quelqu'un qui dort la tête tournée vers le nord. Le poison de cette espèce est absolument mortel : ni lavage ni nettoyage n'y feront rien. On n'en demande donc jamais, sauf si on a l'intention de mettre fin à ses jours.

The History of Japan [...], Glasgow, MacLehose, 1906, p. 217.

LE SIAM

Abbé François-Timoléon de Choisy : le Siam, un panorama

L'accueil réservé en 1662 à deux missionnaires venus de France fait espérer une conversion rapide du royaume de Siam à la chrétienté. Circonvenu par son favori Constance Faucon, un aventurier d'origine grecque qui a choisi de jouer la carte française pour asseoir son pouvoir, le roi Phra Narai envoie (1680 et 1684) deux missions diplomatiques à Louis XIV qui, à son tour, nomme un ambassadeur, le chevalier de Chaumont. Ce dernier quitte Brest le 3 mars 1685, avec le vaisseau de guerre *L'Oiseau* et la frégate *La Maligne*. Dans l'expédition, six jésuites (dont Tachard) et l'abbé de Choisy. Pied de nez à la littérature viatique : c'est dans les dernières pages de sa relation que celui-ci loge un panorama d'ensemble sur le royaume de Siam, alors qu'il vient de le quitter.

18 janvier [1686]

La matière manquerait au journal, si je n'y fourrais mes observations historiques. J'en ai beaucoup sur les royaumes de Siam, de Tonkin, et de Cochinchine. Je ne vous dirai rien qu'après avoir consulté sur chaque pays au moins deux ou trois personnes d'esprit, témoins oculaires des choses ; et quand leurs témoignages se sont rapportés, je les ai mis sur mes tablettes. Je vais vous en faire part.

Le tableau s'ouvre sur des *observations* d'ordre géographique et administratif.

La capitale du royaume se nomme *Sciajuthaïa* : les Portugais l'ont nommée *Siam*¹. Elle est abondante en bois pour la construction des vaisseaux, en toutes sortes de marchandises qu'on y apporte de tous les ports des Indes, en éléphants, bateaux, balons², sel, vernis, peaux de bêtes sauvages, bois de senteur, etc.

Les principales villes du royaume sont : Tennasserim port de mer vers l'occident. Il y a du riz et des fruits. La ville est à sept lieues dans la rivière ; mais à l'embouchure, il y a une petite île nommée Mergui, où le roi de Siam fait bâtir une forteresse. Joncelang, autre port de mer sur la même côte, abonde en calin³, et ambre gris. Ligor, port de mer dans le golfe de Siam, abonde en

1 « Siam » : chez les voyageurs occidentaux du XVII^e siècle, le nom désigne à la fois le royaume (l'actuelle Thaïlande) et sa capitale, qui est alors Ayuttaya. Quand celle-ci sera ruinée par une invasion birmane en 1787, Bangkok deviendra capitale.

2 « Balon » : barge (selon l'édition de Michael Smithies en 1993).

3 « Calin » : alliage de plomb, d'étain et de cuivre, utilisé au Siam et à Malacca pour la fabrication des boîtes à thé.

calin, riz, fruit, et dans quelques années aura beaucoup de poivre. Pitpri, port de mer, a du ris et des toiles de coton. Bangkok, qui est la clef du royaume du côté de la mer du Sud, a deux bonnes forteresses : il abonde en jardinages et fruits, comme arec, bétel, cocos, durion⁴, bananes, oranges, etc. Pourcelonc a beaucoup de dents d'éléphants, du riz, du salpêtre, des cornes de rhinocéros, des peaux de bêtes sauvages, comme buffles, cerfs, tigres, etc., de la gomme rouge dont on fait la cire d'Espagne, des cannes de sucre, des oignons, du tabac, de la cire, du miel, des flambeaux faits de poix et d'huile, du bois pour la construction des vaisseaux, du coton, du bois de Sapan, etc. Camburi, qui est sur la frontière de Pégou⁵, a les mêmes choses que Pourcelonc, hors les cannes de sucre, et les oignons. Conrasema, qui est à l'orient sur la frontière de Laos, abonde en éléphants, en rhinocéros, en bois d'aigle, etc.

La rivière qui passe à Siam se nomme Menan⁶, ou mère des eaux. Quelques auteurs prétendent que c'est un bras du Gange : mais M. Le Clerc missionnaire⁷, qui l'a remontée jusqu'à la frontière de Laos, la trouva fort étroite ; et les habitants du lieu l'assurèrent qu'à trois journées plus haut ce n'était plus qu'un très petit ruisseau qui sortait des montagnes.

La grande richesse du roi de Siam consiste en ce que tous ses sujets sont obligés de le servir toute l'année pour rien à quoi qu'il les veuille employer. Ainsi quand il sort dans ses beaux balons, il y aura quinze mille rameurs qui ne lui coûtent pas un sol. Quand il fait la grande chasse des éléphants, il y aura quarante ou cinquante mille hommes employés, qui ne gagnent pas davantage. Ses bâtiments se font au même marché ; et il n'y a que dans le temps de la moisson des riz, que les peuples ont liberté de travailler pour eux-mêmes. Il y a pourtant quelques cantons du royaume qui sont exempts du service, en payant une certaine somme d'argent. Les revenus du roi consistent en éléphants, calin, plomb, salpêtre, riz, etc.

En temps de paix, le roi met sur les frontières quelques petites garnisons pour garder les passages ; et en temps de guerre il fait enrôler tous ceux qu'il veut, et les fait marcher au rendez-vous ; et quand ils sont en corps d'armées, il leur donne du riz pour se nourrir.

La garde ordinaire du roi consiste en deux compagnies de cavalerie de mahométans, et deux de Chinois. L'infanterie est composée de deux compagnies de Siamois avec des sabres, de deux avec des lances, et de deux avec des mousquets. Il y en a autant de Pégous, autant de Cambodgiens, et autant de Laos. Car il est bon de remarquer qu'il y a beaucoup de ces peuples habitués

4 « Durion » : durian, arbre tropical originaire de Malaisie.

5 « Pégou » : l'actuelle Birmanie.

6 « Menan » : le Menam Chao Phraya, principal cours d'eau du Siam.

7 « Le Clerc » : prêtre attaché à la mission d'Ayutthaya depuis 1675 environ.

dans le royaume de Siam, qui sont aussi fidèles et affectionnés au roi que les naturels du pays.

On croit que le roi de Siam a un grand trésor en or, argent, et pierreries, parce que tous les ans on y met quelque chose, et que jamais on n'y touche. L'honneur des rois consiste à augmenter le trésor. Dans le royaume de Siam les enfants héritent de leurs parents, et ont plus ou moins selon la volonté de leurs pères et mères. Mais quand ils meurent en faute, et qu'ils ont malversé dans leurs charges, le roi confisque leur bien, et les femmes et enfants sont faits esclaves du roi. Que si les parents meurent sans testament, les enfants partagent également.

L'auteur mentionne ensuite les principaux offices du royaume et le régime des dignités nobiliaires.

En voici assez pour un jour. Le vent est passable, la mer fort belle, et nous allons notre route.

19 janvier

Tous les jours tous les mandarins officiers s'assemblent dans une salle dans la cour du palais. Chacun de ceux qui ont quelque requête à présenter se tient à la porte sa requête à la main : ils entrent ensuite, et présentent leurs requêtes. Les étrangers les présentent au *barkalon*⁸ qui juge toutes leurs affaires, ou à son lieutenant. Ceux qui ont des affaires touchant les tailles et tributs les présentent à l'officier qui les doit juger. Après que les affaires sont discutées, on le fait savoir aux officiers du dedans du palais, qui en avertissent le roi. Sa Majesté sort sur un trône élevé de trois brasses. Tous les mandarins se prosternent la face contre terre : et alors le *barkalon*, ou quelqu'un des premiers *ok-ias*⁹ rapporte au roi le jugement des principaux procès ; et Sa Majesté le confirme ou change selon sa volonté. Quelquefois le roi se fait rapporter certains procès au-dedans du palais, et fait écrire son arrêt qu'il envoie publier au-dehors.

Le roi est très absolu : il est proprement le dieu des Siamois : personne n'oserait prononcer son nom. Il châtie très sévèrement la moindre faute, ses sujets voulant être traités rudement. Les châtimens ordinaires sont des coups de rote¹⁰, trente ou quarante selon la grandeur du crime. Il fait aussi piquer la tête avec un sabre ; et quand on fait mourir un homme, on attache sa tête au col des complices, et on la laisse pourrir au soleil. La peine du talion est aussi fort en usage. Le supplice ordinaire est de condamner à la rivière, qui est proprement comme nos forçats de galère. Le roi de Siam fait travailler plus qu'aucun de ses prédécesseurs

8 « *Barkalon* » : ministre des Affaires étrangères.

9 « *Ok-ia* » : ministre.

10 « *Rote* » : rotang, palmier d'Asie du sud-est, dont une variété produit le rotin.

en bâtiments dans ses palais, à réparer les murs des villes, en maisons et églises pour les étrangers, et en navires qu'il fait construire à la manière d'Europe. Il aime fort les étrangers, et en retient à ses gages tant qu'il peut ; et depuis que les missionnaires français sont dans son royaume, il le fait voir beaucoup plus souvent qu'il ne faisait auparavant.

Les Siamois, Pégouans, et Laos font la guerre comme les anges. C'est-à-dire qu'ils poussent leur ennemi hors de sa place, sans pourtant lui faire mal : et s'ils portent des armes, c'est pour faire peur en tirant contre terre ou en l'air, ou tout au plus pour se défendre dans l'extrême nécessité ; mais cette nécessité n'arrive presque jamais, parce que leur ennemi en use de même. Ils détachent quelque régiment de l'armée pendant la nuit, qui va enlever tous les habitants de quelque village dans le pays ennemi, et font marcher hommes, femmes, et enfants ; et puis le roi leur donne des terres et des buffles pour les labourer. Néanmoins depuis quelques années, le roi de Siam fait la guerre aux Cambodgiens révoltés ; et comme ils sont secourus par les Cochinchinois, et par les corsaires chinois, on s'y bat tout de bon, et il y a déjà eu beaucoup de gens tués de part et d'autre.

550

Il y avait autrefois grand commerce entre Siam et Laos. Il venait de Laos de l'or, du musc, du benjoin et de la soie ; et en échange on leur donnait des toiles, des chites¹¹, des panes¹², etc. Mais le roi de Siam a déclaré la guerre au roi de Laos, parce qu'on ne lui a pas voulu livrer un marchand mahométan qui l'avait volé, et qui s'était retiré à Lantchang capitale de Laos. Il y a aussi guerre continuelle entre Siam et Pégou, mais de la manière dont j'ai parlé ci-dessus¹³.

Les lois du royaume ne font mourir personne : on condamne seulement les criminels ou à la chaîne, ou à être jetés dans quelque île déserte pour y mourir de faim. Mais le roi d'à présent leur fait couper le cou, ou les abandonne à ses éléphants¹⁴.

Quand les rois étaient toujours enfermés, les officiers avaient tout pouvoir : mais ce roi-ci veut tout savoir, et est tous les jours six ou sept heures à divers conseils. Il a ses espions au dehors ; et s'il découvre qu'on lui ait caché quelque chose d'important, il en fait une justice fort sévère.

Les Siamois sont fort dociles : ce qui ne procède pas tant de leur vertu naturelle, que de leur naturel fainéant, paresseux, et timide. C'est ce qui donne grand crédit

11 « Chites » : chintz.

12 « Planes » : peluches.

13 En fait, des affrontements violents, qui ont souvent tourné au désavantage des Thaïs : en témoigne le sort qui sera réservé à leur capitale par les Birmans en 1787.

14 En Inde, le Grand Mogol faisait également exécuter les condamnés par les éléphants : voir Th. Roe, *supra*, p. 474.

parmi eux aux talapoins, qui leur défendent de tuer toutes sortes d'animaux, et qui ne laissent pas de les manger, quand on les leur donne tués.

Les Siamois sont fort chastes : ils n'ont ordinairement qu'une femme. Les riches pourtant ont des concubines qui sont toujours enfermées. Le peuple est fort fidèle, et ne vole point. La plupart des mandarins qui sont dans les emplois y feraient de grandes injustices, si le roi n'y tenait la main.

Presque la moitié du royaume est peuplé de Pégous, qui ont été pris à la guerre : ils sont plus agissants que les Siamois. Il y a aussi beaucoup de Laos, qui étant à demi Chinois, sont adroits, et voleurs par finesse. Leurs femmes sont blanches, belles, et familières.

Les mandarins sont ordinairement assez accommodés : ils ne dépensent presque rien. Le roi leur donne des esclaves, qui les servent à leurs dépens. Les vivres sont à bon marché ; et pour s'habiller, ils se servent de pièces d'étoffes, qui ne s'usent pas si aisément que les habits.

Les Siamois sont presque tous maçons et charpentiers. Ils imitent parfaitement les plus beaux ouvrages d'Europe en dorure et sculpture. Ils n'ont point encore pu parvenir à la peinture. Ils font de très beaux ouvrages de sculpture en chaux, et ils les font avec une eau tirée de l'écorce d'un arbre, qui la rend si forte, qu'elle dure deux cents ans sans se gâter exposée aux injures du temps.

J'ai envie de vous parler des fruits de Siam. Il y en a quantité de bons. Les goûts sont différents : je vous dirai le mien. J'ai mangé à la rade de Bantam le durion : il sent assez mauvais, et ne me parut pas trop bon. Tous les gens qui ont demeuré quelque temps aux Indes disent que si j'en avais mangé quatre fois, je le trouverais le meilleur de tous les fruits du monde. Il est très chaud.

L'ananas l'emporte à mon goût sur tous les autres. Il est, dit-on, fiévreux, quand on en mange beaucoup.

La mangue est admirable, et ne fait point de mal.

Le mangoustan est excellent ; mais il donne le flux de ventre, quand on en mange beaucoup. Il est dans une manière de coque, qui cuite au feu resserre, et guérit le dévoisement.

Le jaque ne me semble pas trop bon.

La figue¹⁵ est un fruit doux, bienfaisant, qui dure toute l'année.

Il y a de grosses oranges vertes dont la chair est rouge : elles ont peu de pépins, et sont d'un goût infiniment au-dessus de toutes les oranges que vous avez jamais mangées.

15 « Figue » : probablement *sapodilla* ou thai *lamut* (note de Michael Smithies dans l'éd. de 1993).

Je ne vous dirai rien de la patate, et de la pamplemousse¹⁶, qui sont plus communes, et sont assez bonnes.

On commence à semer du blé dans les pays hauts auprès des montagnes, et il vient fort bien. On y a aussi planté des vignes qui viennent fort bien, mais qui ne durent pas : les fourmis blanches en mangent la racine. On y fait beaucoup de cannes de sucre. Mais par-dessus tous les fruits, les Siamois estiment l'arec, et le bétel avec la chaux, et ne peuvent pas s'en passer.

552 Le roi de Siam a assurément les plus beaux *balons* qui soient au monde, et en plus grande quantité. Ce sont de petits bâtiments faits d'un seul arbre d'une longueur prodigieuse, puisqu'il y a cent cinquante rameurs. Les deux pointes sont très relevées ; et celui qui gouverne en donnant du pied sur la poupe fait trembler tout le bâtiment. Ils sont dorés presque par tout, et ornés de très belle sculpture : au milieu est un siège en manière de trône fait en pyramide. Autrefois il n'y avait à Siam que des vaisseaux à la chinoise qu'on appelle *sommes*¹⁷ ; et il y en a encore pour aller à la Chine et au Japon. Mais le roi en fait bâtir tous les jours à l'euro péenne, et il en a acheté plusieurs des Anglais tous appareillés. Il ne se sert pour naviguer que des Mores, Chinois, et Malabars, les Siamois n'étant bons que dans leur rivière. Il me reste à vous parler de la religion des Siamois. Je m'en suis instruit à fond avec M. de Métellopolis¹⁸, qui la doit savoir depuis vingt-quatre ans ; et avec M. l'abbé de Lionne¹⁹, qui s'y est fort appliqué. Mais remettons cela à demain. Le vaisseau tourmente un peu, le vent est faible, la mer est grosse ; et quand on écrit longtemps la tête tourne.

20 janvier

La religion des Siamois est fondée sur le droit naturel ; et n'est proprement qu'un ramas d'histoires sans fin, qui ne tend qu'à faire rendre des honneurs divins aux talapoins, leur principale vertu consistant à les honorer. Ces talapoins ont des lois admirables qu'ils observent assez bien, au moins à l'extérieur. Leur fin dans toutes leurs bonnes œuvres est quelque bonne transmigration de leur âme dans le corps de quelque homme riche ou roi, ou dans le corps de quelque animal docile, comme d'une vache ou mouton, qu'ils n'osent tuer de peur de tuer leur père ou leur mère. Ils admettent un enfer et un paradis, où les crimes sont punis, et les bonnes actions récompensées ;

16 « Pamplemousse » : féminin, selon le *Dictionnaire de l'Académie* (1694), mais le masculin prévaudra en raison de l'usage des lieux où pousse ce fruit.

17 « Sommes » : jonques.

18 « M. de Métellopolis » : Louis Laneau, évêque de ce siège, réside au Siam depuis 1664 jusqu'à sa mort (1696). Il sera emprisonné deux ans suite aux événements de 1688.

19 Arthur de Lionne, fils du secrétaire d'État Hugues de Lionne, missionnaire au Siam depuis 1681, fera office d'interprète lors de l'ambassade siamoise à Versailles en 1686-1687.

mais seulement pour un temps, après quoi les âmes reviennent sur la terre. Ils croient qu'il y a eu dans les siècles passés un grand nombre de grands talapoins, qui par des mérites extraordinaires qu'ils avoient acquis dans des milliers de transmigrations, sont devenus dieux l'un après l'autre ; et que depuis qu'ils ont été dieux, ils ont encore acquis de si grands mérites qu'ils ont tout été anéantis : ce qui est le terme du plus grand mérite, et la dernière récompense de la vertu, pour n'être plus si fort fatigués en changeant si souvent de corps. Il est vrai que par le mot siamois *ni-rupa*²⁰, que nous traduisons *anéantissement*, ils entendent seulement un état permanent, où ils seront comme endormis sans rien souffrir ; et c'est en quoi ils mettent leur bonheur éternel. Leur dernier dieu s'appelle *Ckodom* : quelques-uns l'appellent *Sommono-Ckodo*, comme qui dirait *le Grand Ckodom*. Ils disent qu'il mourut il y a 2229 ans ; qu'il avait passé par les corps de cinq cent cinquante animaux de différente espèce ; qu'étant talapoin, il vint des pays orientaux un autre talapoin envieux de sa réputation pour le tuer ; qu'il le laissa approcher de fort près, et que tout d'un coup par son ordre la terre s'ouvrit, et le méchant talapoin fut précipité dans les enfers, lié de chaînes, et dans une posture assez semblable à un homme crucifié. Cette fable leur donne quelque éloignement de la Croix. Ils ajoutent que quoique *Ckodom* ait été anéanti, et que par conséquent ils n'aient point de dieu présentement, sa loi ne laisse pas de subsister dans les talapoins ; et que dans quelques siècles un ange viendra se faire talapoin, et puis dieu ; que par ses grands mérites il méritera d'être anéanti, et que sa loi durera cent millions d'années. Voilà leur religion, qui consiste proprement à ne reconnaître point de dieu, et à attribuer toute la récompense de la vertu à la vertu même, qui a le pouvoir de rendre une âme heureuse, en lui procurant une bonne transmigration ; au lieu que le vice porte avec soi son châtement, en faisant passer l'âme du méchant dans le corps de quelque pourceau, corbeau, tigre, etc.

Ils croient que le monde s'est fait par lui-même ; et que depuis son commencement il s'est écoulé un nombre presque infini d'années ; que les hommes naissent, et meurent plusieurs fois ; que ceux qui sont à présent sont les mêmes qui étaient autrefois, et qu'il n'y en aura point d'autres à l'avenir ; et qu'enfin le monde finira pour recommencer dans la suite, quand toutes les parties d'un autre monde seront disposées à se rassembler. Les Siamois, les Pégous, les Laos, et les Cambodgiens suivent la même religion ; et depuis la mort de *Ckodom* ils s'occupent particulièrement à trois choses : la première, à bien garder les commandements que cet homme leur a laissés par écrit, qui tous sont fondés sur le droit naturel ; la seconde, à faire faire des figures qui

20 « *Ni-rupan* » : *niraphan*, nirvana.

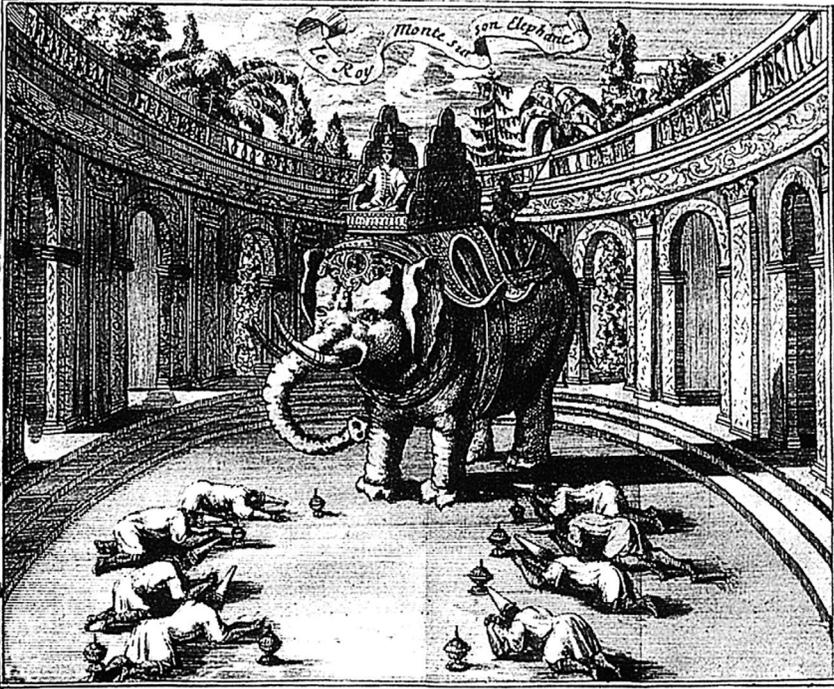
représentent cet homme, et cela n'est pas fort ancien parmi eux ; la troisième, à bien loger et nourrir leurs prêtres, qu'ils disent être les disciples de Ckodom : et en faisant cela ils espèrent devenir dieux, et dans la suite être anéantis²¹. Les talapoins, par un extérieur modeste, et une vie fort réglée, les entretiennent dans ces sentiments. Ils ne font aucun sacrifice, ni oraison, puisqu'ils ne reconnaissent point de dieu auquel ils puissent adresser leurs prières. Ils chantent seulement quelques histoires fabuleuses entremêlées de sentences. Ils chantent aux enterrements : *nous devons tous mourir, nous sommes tous mortels*. Ils ont une espèce de confession : car leurs novices vont au soleil levant se prosterner ou s'asseoir sur leurs talons, et marmotter quelques paroles ; après quoi le plus vieux talapoin lève la main à côté de la joue du novice, et lui donne une espèce de bénédiction. Quand ils prêchent, ils exhortent à la pratique de la vertu, et à donner l'aumône aux talapoins. Ils paraissent fort savants dans leurs sermons, quand ils citent quelque passage de leurs livres anciens, qui sont en langue bali. Ce bali est comme le latin parmi nous. Ils ne sont point fondés, n'ont point de rentes, et ne vivent que d'aumônes. Ils vont tous les matins se présenter devant la porte ou *balon* des gens qu'ils connaissent, et se tiennent là un moment avec une grande modestie, sans rien dire, un éventail à la main qui les empêche de voir les femmes. Ils attendent, s'ils voient qu'on se dispose à leur donner quelque chose ; sinon ils s'en vont autre part, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé suffisamment pour les nourrir avec leur famille pendant la journée. Ils peuvent manger tout ce qu'on leur donne, poules, canards, et autres viandes qu'ils n'oseraient tuer ; et ne boivent jamais de vin. Ils sont habillés de jaune, la tête et les sourcils rasés, le poil de la barbe arraché avec des pincettes ; et quand ils veulent, ils peuvent quitter l'habit de talapoin, et se marier.

Journal du voyage de Siam fait en 1685 et 1686, Paris, Mabre-Cramoisy, 1687, p. 522-547.

Abbé de Choisy : éléphants du Siam

« Les relations sont pleines d'histoires d'éléphants » : l'apparence physique de l'animal autant que sa complicité avec l'homme, fruit de son ancienne domestication en Asie, ont suscité comme il se doit la curiosité du voyageur européen. Le statut de l'éléphant dans le royaume de Siam explique assez que Choisy le mentionne à plusieurs reprises.

21 « *Given the European prejudices of the times, Choisy's account is reasonably objective* », estime M. Smithies (Kuala-Lumpur/Oxford, Oxford University Press, 1993, p. 240, n. 1).



Ill. 44. « L'éléphant royal », dans Abbé de Choisy, *Journal du Voyage de Siam [...]*, 1687

[18 octobre 1686] Il y avait sur notre chemin de temps en temps des éléphants armés en guerre. Tout s'est arrêté à la première porte du palais. M. l'Ambassadeur²² est descendu de sa chaise ; a pris la lettre du roi sur le char de triomphe ; est entré dans le palais, en la portant ; et ensuite me l'a remise entre les mains. Nous avons marché gravement, les gentilshommes devant, et les *Oyas*²³ à droite et à gauche. Nous avons passé trois ou quatre cours. Dans la première, il y avait un régiment de mille hommes avec le pot en tête et le bouclier doré. Ils étaient assis sur leurs talons, leurs mousquets devant eux fichés en terre. Cela est assez beau à la vue ; mais franchement je crois que cinquante mousquetaires les battraient bien. Dans la seconde cour, il y avait peut-être trois cents chevaux en escadron. Les chevaux sont assez beaux, et mal dressés. Mais ce qu'on ne voit en nul lieu du monde, il y avait des éléphants bien plus grands que ceux du dehors. Nous en avons bien vu quatre-vingts ; et entre autres le fameux éléphant blanc, qui dans les guerres de Pégou a coûté la vie à cinq ou six

²² Le chevalier de Chaumont, qui dirigeait la mission française ; de Vaudricourt commandait *L'Oiseau* et Joyeux *La Maligne*. De l'expédition faisait aussi partie le chevalier Du Fay, enseigne de vaisseau, parent de l'ambassadeur.

²³ « *Oyas* » : *ok-ia*. Titre le plus élevé dans la noblesse siamoise. 9 octobre 1686 : Choisy les compare aux maréchaux, ducs et pairs.

cents mille hommes²⁴. Il est assez grand, fort vieux, ridé, et a les yeux plissés. Il y a toujours auprès de lui quatre mandarins avec des éventails pour le rafraîchir, des feuillages pour chasser les mouches, et des parasols pour le garantir du soleil quand il se promène. On ne le sert qu'en vaisselle d'or ; et j'ai vu devant lui deux vases d'or, l'un pour boire, et l'autre pour manger. On lui donne de l'eau gardée depuis six mois, la plus vieille étant la plus saine. On dit, mais je ne l'ai pas vu, qu'il y a un petit éléphant blanc tout prêt à succéder au vieillard, quand il viendra à mourir. J'ai vu aussi l'éléphant prince, qui est le plus grand et le plus spirituel des éléphants : c'est celui que le roi monte. Il est fier et indomptable à tout autre ; et quand le roi paraît, il se met à genoux. On m'a dit qu'à Louvo²⁵ nous verrions ce manège.

556

[30 octobre] Il s'est trouvé par bonheur que ce matin justement quand nous sommes entrés dans le palais, le roi a eu envie de voir un combat d'éléphants²⁶. Il y a deux hommes sur chacun qui les excitent ; et ils ont de gros câbles aux jambes de derrière pour les retirer, quand ils se sont donné quelque coup de dent ou de trompe. Une vingtaine d'esclaves sont attachés à ces câbles, et les obligent de se séparer en reculant. Ils font des efforts effroyables, et quelquefois rompent leurs câbles. Quand cela arrive, on lâche une femelle, qui vient mettre sa trompe entre-deux ; et aussitôt, quelque acharnés qu'ils soient, ils se séparent par respect pour les dames. Après le combat il vient des esclaves, rampant tout du long de la cour, leur apporter des cannes de sucre, et de l'eau pour se rafraîchir. Le roi était à un balcon, et toute la cour était pleine de gardes armés, le ventre à terre dans un profond silence. Nos Français même, qui y étaient tous, se sont fort bien contenus et n'ont point fait de bruit.

[19 novembre] M. l'Ambassadeur me fait appeler pour monter un éléphant : ce n'est pas raillerie, il y a cinquante éléphants devant la porte, et nous allons au cours de Louvo. La promenade a été fort belle. M. l'Ambassadeur était monté sur un éléphant, et moi fièrement sur un autre. On est dans une chaise à bras sur des carreaux ; il y a un homme sur le cou, un autre sur la queue, qui gouvernent l'éléphant avec un bâton d'argent à pointe de fer. L'allure est un peu rude, mais sûre. Ce ne sont que des femelles, qui se mettent à genoux quand on veut, et qui ne demandent qu'à se promener gravement. Toute la suite de M. l'Ambassadeur était aussi sur des éléphants ; et cela était fort beau à voir.

²⁴ Pour la désinvolture du narrateur sur le propos, voir le texte précédent, p. 550, n. 13.

²⁵ « Louvo » : Lopburi, au nord d'Ayuttaya. Résidence secondaire du roi de Siam.

²⁶ P. Mundy avait déjà décrit, avec plus de réalisme, un combat de ces animaux (voir *supra*, p. 478).

[23 novembre] Le roi s'est arrêté hors la ville dans une petite plaine pour voir combattre des éléphants. M. l'Ambassadeur, M. l'Évêque et moi étions chacun sur un éléphant à dix pas du roi. Le reste des Français était aussi sur des éléphants un peu plus loin. Le combat a commencé. Deux éléphants se sont donné quelques coups de dent et de trompe : le roi les a fait bientôt séparer, et a repris le chemin de la ville. Il a passé devant nous avec un visage riant, et s'est arrêté auprès de la troupe des Français. M. Constance²⁷ a fait avancer M. de Vaudricourt sur son éléphant. Il a salué le roi, qui lui a souhaité un heureux retour, et lui a fait donner en sa présence une veste de toile d'or de Perse, avec des boutons d'or, une chaîne d'or, et un sabre de Japon, dont la poignée est d'or, et le fourreau garni d'or. Il faut remarquer qu'il y a des sabres de trois sortes ; et celui-ci est de ceux que le roi donne à ses généraux d'armées. Sa Majesté a dit à M. de Vaudricourt qu'il était persuadé que si on l'attaquait, il se défendrait bien ; et il a répondu qu'il se servirait de l'épée que le roi lui venait de donner. Voilà des manières honnêtes, qui ne sont guère d'un roi indien qui se croit une divinité ; mais aussi ne les a-t-il que pour les Français. Ce présent est beau, et vaut au moins deux mille écus. M. Joyeux a fait aussi la révérence au roi, et a eu pour présent un sabre d'or, une chaîne, et une veste ; le tout de moindre prix, ainsi qu'il convient au capitaine d'une frégate. Il faut avouer que M. Constance fait bien les choses ; et quand dans une affaire difficile il ne trouve pas les expédients, c'est qu'il n'y en a point.

Après que le roi a été passé, M. Constance nous a mené voir un éléphant sauvage, que des éléphants traîtreusement ont amené dans un parc où il est prisonnier. Il est encore un peu hagar. On en prend souvent de cette manière. Une femelle va crier dans les bois : quelque éléphant sauvage l'entend, vient au bruit, la trouve à son gré, et la suit jusqu'à ce qu'il soit pris dans une cage de bois. Elle y passe la première, il suit, on baisse la trappe, et il demeure enfermé ; et en trois jours il est apprivoisé. On le met entre deux éléphants de guerre, qui sont stylés à l'exercice. Deux hommes montent sur le sauvage, l'un sur le cou, l'autre sur la queue, et lui font sentir un bâton ferré, avec lequel ils veulent le gouverner. S'il regimbe, ils le battent bien ; et s'il se tourne à droite ou à gauche, les éléphants de guerre lui donnent de bons coups de dent. On le fait jeûner ; et quand il a bien obéi, ceux qui le montent lui donnent un peu d'herbe : il devient doux comme un mouton.

[24 novembre] Le roi a vu prendre ce soir l'éléphant sauvage, qui était dans la petite enceinte. Tous les éléphants privés qui l'accompagnaient, sont sortis par un passage fort étroit. Il a demeuré quelque temps sans les suivre, se promenant

27 Constance Faucon, favori du roi.

fièrement dans l'enceinte : des hommes faits à cela l'allaient agacer ; et il les poursuivait d'une manière terrible en criant et levant sa trompe. Cependant les éléphants qui étaient sortis, faisaient du bruit, et battaient la terre avec leur trompe pour l'attirer au passage. Il y est venu, en poursuivant un homme qui lui disait des injures ; il y est entré, et s'est trouvé pris au trébuchet. Aussitôt plus de trente hommes au travers des barreaux lui ont attaché des cordes aux jambes, au cou, à la queue, et lui ont fait une manière de selle avec des sangles avec une adresse admirable : il se débattait, et faisait de grands efforts. On lui a amené plusieurs vieux éléphants, qui passaient leur trompe au travers des barreaux, et l'allaient flatter : il était froid aux uns, et donnait sa trompe aux autres, les baisait, et leur rendait caresse pour caresse. On lui jetait beaucoup d'eau sur le corps pour le rafraîchir. Quand toutes les cordes ont été préparées, on l'a fait sortir de sa niche. Il croyait être en liberté, et a voulu faire le méchant : mais deux gros éléphants de guerre se sont approchés de lui, l'un à droite, et l'autre à gauche, et lui ont donné de bons coups de défense. Un autre éléphant le poussait par-derrière pour le faire avancer vers un poteau auquel on voulait l'attacher : il a bien fallu marcher ; quoique grand et terrible, il n'était pas le plus fort. On l'a attaché au poteau avec des cordes passées dans des poulies, en sorte que quand il fait effort, les cordes obéissent, il tourne autour du poteau, et ses efforts viennent à rien. Sans cette invention, il abattrait le poteau et la maison, et se tuerait. Il est aussi sanglé par-dessous le ventre, de peur qu'il ne se couche ; parce que s'il était couché, il ne voudrait plus se relever, le chagrin le prendrait, et il mourrait. Il sera quinze jours ainsi traité. Quand on le mènera à l'eau, les deux éléphants de guerre seront à ses côtés pour le régenter ; et après cela il régentera les autres. On lui donna hier vingt-quatre hommes pour le servir, huit par quatre mois. M. Constance nous a dit une chose bien difficile à croire, qu'il y avait dans le royaume de Siam vingt mille éléphants privés, dont chacun a plusieurs hommes à son service selon sa grandeur. Le roi en a toujours mille à sa suite.

Nous avons vu la chasse fort commodément. M. l'Ambassadeur y est allé sur un cheval de Perse fort beau, dont la selle était d'or massif. Toute sa suite avait de beaux chevaux ; mais comme ils ont presque tous la bouche forte, et que nos gentilshommes sont bons matelots et mauvais écuyers, quelques-uns ont pensé être démâtés, et ils allaient souvent à la bouline. M. l'Évêque a pris le parti d'aller sur un éléphant, et moi aussi. Quand l'éléphant sauvage a été pris, le roi a mandé à M. l'Ambassadeur qu'il s'était pressé de lui en donner le plaisir, quoiqu'il ne soit pas encore temps d'aller à la chasse, à cause que présentement les éléphants gâtent les riz, et que cela l'empêcherait d'en voir un grand nombre.

Tous les jours plaisirs nouveaux. Nous avons vu le combat de trois éléphants contre un tigre. La partie n'était pas égale. Les éléphants avoient sur le nez un masque de cuir, derrière lequel ils cachaient leur trompe en la recoquillant, et ils attaquaient le tigre avec leurs défenses. Le tigre se jetait quelquefois sur le masque : il a mordu à la jambe un éléphant qui a beaucoup crié. Enfin le tigre, ou fatigué ou poltron, s'est rendu, et a fait le mort. Les éléphants l'allaient tourner doucement, et quelquefois il se relevait. Ces pauvres éléphants obéissaient à la voix de leurs conducteurs, et poussaient fort quand on leur disait.

Les relations sont pleines d'histoires d'éléphants : je m'en vais pourtant vous en conter une, dont M. l'Évêque de Mételopolis est garant. Il y avait dans un couvent de franciscains à Ceylon un petit éléphant qui venait dîner et souper au réfectoire. Sa mère trop grande demeurait à la porte, et l'observait ; et quand il faisait quelque sottise, qu'il renversait quelque portion, elle l'appelait rudement, et lui donnait cinq ou six coups de trompe, plus ou moins selon sa faute. Mais entre Siam et Porcelonc²⁸ il y avait un éléphant voleur de grands chemins. Il se jetait sur les passants, les renversait, et les dépouillait fort adroitement ; quelquefois il les tuait : il portait tout ce qu'ils avoient sur eux dans une caverne, où tout était rangé en fort bon ordre. Un jour, un marchand cochinchinois fut surpris et renversé par l'éléphant, qui au lieu de lui faire mal, lui présentait un pied, et criait fort. Le Cochinchinois reprend courage, regarde ce pied, et en arrache une grosse épine. Aussitôt l'éléphant le flatte, le prend avec sa trompe, le met sur son dos, le mène à sa caverne ; et après lui avoir montré tout son trésor, le laisse là, et s'en va. Le marchand en fit son rapport aux magistrats de Porcelonc, qui lui adjugèrent une partie de ce qui était dans la caverne : le reste fut rendu à ceux qui reconnurent leur bien.

[11 décembre] Nous avons été ce matin à la chasse des éléphants : c'est un plaisir véritablement royal. La grande enceinte est de plus de vingt lieues de tour. Il y a deux rangs de feux allumés toute la nuit, et à chaque feu de dix pas en dix pas deux hommes avec des piques. On voit de temps en temps de gros éléphants de guerre et de petites pièces de canon. Des hommes armés entrent dans l'enceinte, et font le trictrac : peu à peu on gagne du terrain ; l'enceinte se rétrécit ; les feux, le canon, et les éléphants approchent, jusqu'à ce qu'on puisse approcher les éléphants sauvages assez près pour leur jeter des lacets où ils se prennent les jambes. Quand il y en a quelqu'un de pris, les éléphants de guerre qui sont stylés à cela, se mettent à leurs côtés, et leur donnent de bons coups de défense s'ils font les méchants, sans pourtant les blesser : d'autres

28 « Porcelonc » : Pitsanulok.

les poussent par-derrière. Des hommes leur mettent des cordes de tous côtés, montent dessus, et les conduisent à un poteau, où ils demeurent attachés jusqu'à ce qu'ils soient comme des moutons. Nous en avons vu prendre une vingtaine. Le roi était monté sur un éléphant de guerre, et donnait les ordres. C'est lui qui a renouvelé cette sorte de chasse, qui n'était plus en usage. M. Constance m'a dit qu'il y a présentement deux mille éléphants de guerre, et quarante-cinq mille hommes en faction.

560 Le roi au milieu de la chasse a fait approcher M. l'Ambassadeur, M. l'Évêque, et moi ; et nous a parlé avec une familiarité charmante. Nous étions chacun sur notre éléphant. Il a accablé M. l'Ambassadeur d'honnêtetés ; et m'a dit à moi indigne, que comme les ambassadeurs qu'il envoie en France sont étrangers, et ignorants des coutumes du pays, il me les recommande, et me prie de les assister de mes conseils. Ensuite M. l'Ambassadeur lui a présenté Lamare ingénieur²⁹, à qui il a fait donner une veste ; et à la fin de la chasse tous nos gentilshommes français chacun sur son éléphant, ont pris congé de sa majesté qui leur a souhaité un bon voyage, et en particulier au chevalier Du Fay, qu'il sait être parent de M. l'Ambassadeur.

[12 décembre] Après dîner, M. l'Ambassadeur a choisi deux petits éléphants de poche, qui pèsent bien chacun une demi-douzaine de bœufs : ils nous embarrasseront beaucoup. J'ai oublié à vous dire qu'à la dernière chasse le roi dit à M. l'Ambassadeur, qu'il voulait envoyer un petit éléphant à monseigneur le duc de Bourgogne³⁰ ; et une demi-heure après il se souvint de monseigneur le duc d'Anjou³¹, et dit qu'il ne voulait pas le faire pleurer, et qu'il fallait aussi lui en envoyer un. Ils sont fort jolis : pourvu qu'ils arrivent à Versailles ; j'en doute. Nous sommes sortis du palais avec la pompe ordinaire, et sommes montés dans les *balons* pour aller à Siam.

Journal du Voyage de Siam fait en 1685 et 1686, Paris, Mabre-Cramoisy, 1687, p. 329-485.

Engelbert Kaempfer : funérailles au Siam

Comparer à la relation de Choisy (janvier 1686), qui met l'accent sur les similitudes avec les cérémonies des Chinois (*Journal du voyage de Siam*, éd. Dirk Van der Cruysse, Paris, Fayard, 1995, p. 322-323).

²⁹ Attaché à l'ambassade, La Mare avait mission de renforcer les citadelles du royaume.

³⁰ « Duc de Bourgogne » : Petit-fils de Louis XIV. Alors dauphin, il meurt en 1712, laissant le titre à son fils, le futur Louis XV.

³¹ « Duc d'Anjou » : petit-fils de Louis XIV et futur roi d'Espagne sous le nom de Philippe V.

Le 12 juin [1690], à quatre heures de l'après-midi, on enterra avec grande pompe et cérémonie la mère du Berkham ou chancelier du Siam³², qui dirigeait aussi les affaires étrangères. Les Siamois appellent aussi leurs nourrices Maman, et frères et sœurs ceux qui sucèrent le même lait. C'était seulement la nourrice du chancelier, car sa mère était morte, et on l'avait enterrée quinze mois auparavant. Les funérailles des Siamois de qualité sont pompeuses et magnifiques au-delà de toute expression. Le corps est porté au lieu de la sépulture par eau dans une imposante *proa*, comme ils les appellent, qui est parfois dorée tout autour, les tambours battant et la musique jouant tout le temps. Le corps est soit couché sur le dos dans un cercueil, soit installé sur une chaise ouverte exposée à la vue des spectateurs, quoiqu'il dégage souvent une odeur intolérable, en raison du temps et du délai requis par les préparatifs de leurs obsèques. Et pourtant les personnes de qualité estiment pour un de leurs principaux soins, aussitôt qu'ils sont saisis atteints par une maladie violente ou durable, de prendre les dispositions nécessaires pour que leurs funérailles soient prêtes à temps. La bière est une sorte de coffre ou de boîte oblongue, assez semblable aux cercueils allemands, dorée ou recouverte de papier doré. Elle est placée sur un corbillard imposant pourvu d'un plafond, également doré et soigneusement orné de cinq belles colonnes ou corniches, supportant plusieurs toits cintrés et recourbés selon la qualité du défunt. À côté du bateau transportant le corps avance à rames un second, d'égale grandeur, avec une belle pyramide dorée en forme de clocher. Devant et derrière sont plusieurs autres *proas* qui ont en leur milieu de hauts mâts auxquels sont pendues huit ou dix couronnes de papier. La figure annexe³³ donnera au lecteur une meilleure idée que celle qu'on peut attendre de la description la plus précise. Toutes ces *proas* sont alignées le long des berges du fleuve jusqu'à la fin des funérailles. Le corps est conduit ainsi au lieu de la sépulture, accompagné par des talapoins, la musique ne cessant de jouer, et brûlés là avec le cercueil. Les os et les cendres sont recueillis et enterrés, et en guise de monument funéraire, on érige dessus eux une imposante pyramide dont la hauteur et la magnificence sont également accordées à la qualité du défunt. Le lieu où la mère du chancelier était enterrée se trouvait entre deux branches du fleuve et enclose dans une rangée en carré d'oriflammes, drapeaux et autres ornements disposés en palissade. Au milieu de la place, on avait érigé une tour imposante d'une étonnante hauteur, soigneusement décorée et supportée par des piliers, colonnes et corniches d'une grande beauté. Sous cette tour, qui avait deux portes se faisant face, se trouvait le corps dans un magnifique cercueil sur

32 Choisy l'appelle Barkalon, forme lusitanisée de Phra Ehlang (voir *Journal du voyage de Siam*, éd. D. Van der Cruysse, Paris, Fayard, 1995, p. 207, n. 52).

33 Non reproduite ici.

une pile de bois précieux, à laquelle le roi mit lui-même le feu, en l'honneur du chancelier qu'il tenait en singulière estime. Sur l'un des côtés de cette tour s'élevait un bâtiment confortable pour les talapoins, et la porte y conduisant était couverte de plusieurs toits dorés.

The History of Japan, together with a Description of the Kingdom of Siam,
1690-1692, trad. J.G. Scheuchzer, London, H. Sloane, 1727, p. 21-22.

BIBLIOGRAPHIE

On ne cherchera pas ici une bibliographie, même choisie, de « la littérature de voyage », mais seulement l'indication des ouvrages qui ont plus spécifiquement servi au projet de ce livre. Les titres relatifs aux voyages particuliers sont répertoriés dans les notices relatives aux voyageurs ; ceux qui intéressent une aire géographique figurent dans le préambule correspondant.

RÉPERTOIRES ET RECUEILS

- Atkinson, Geoffroy, *La Littérature géographique de la Renaissance*, Genève, Droz, 1927-1936.
- Boucher de la Richarderie, Gilles, *Bibliothèque universelle des voyages*, Paris, Treuttel et Würtz, 1808, 6 vol. ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Cox, Edmund Godfrey, *A Reference-guide to the Travel Literature of Travel*, Seattle, University of Washington Press, 1949, 3 vol.
- Eden, Richard (éd. et trad.), *The Decades of the Newe World or West Indies*, London, G. Powell, 1555.
- Hakluyt, Richard, *Divers Voyages*, éd. D. B. Quinn, Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1967, 2 vol.
- , *Principal Navigations*, London, G. Bishop, 1600, 3 vol. ; réimpr. Glasgow, Mac Lehosé, 1903-1905, 12 vol.
- Newby, Eric, *A Book of Travellers' Tales*, London, William Collins Sons, 1985 ; réimpr. London, Picador, 1986.
- Pennington, Loren (éd.), *The Purchas Handbook*, London, The Hakluyt Society, 1997, 2 vol.
- Purchas, Samuel, *His Pilgrimes*, London, Fetherston, 1625 ; réimpr. Glasgow, Mac Lehosé, 1905-1907, 20 vol.
- Quinn, David. B. (éd.), *The Hakluyt's Handbook*, London, The Hakluyt Society, 1974, 2 vol.
- Ramusio, Giovan-Battista, *Navigazioni et viaggi*, Venezia, Giunti, 1550-1559 ; éd. moderne Marica Milanesi et coll., Torino, Einaudi, 1978-1988, 6 vol.
- Viaggiatori del Seicento*, éd. Marziano Guglielminetti, Torino, UTET, 1967.

ÉCRITS SUR LE VOYAGE

- Adams, Percy G., *Travelers and Travel Liars, 1660-1680*, Berkeley, California University Press, 1962.
- , *Anthropology and the Colonial Encounter*, London, Ithaca Press, 1973.
- Ascham, Robert, *The Scholemaster*, London, J. Daye, 1570 ; réimpr. New York, Da Capo Press, 1968.
- Babeau, Albert, *Les Voyageurs en France, depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution*, Paris, Firmin-Didot, 1885 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Barket, Francis (éd.), *Europe and Its Others: Proceedings of the Essex Conference on the Sociology of Literature*, Colchester, Essex University Press, 1984.
- Bates, Ernest S., *Touring in 1600. A Study in the Development of Travel as a Means of Education*, New York, Constable, 1911.
- Batten, Charles L., *Pleasurable Instruction. Form and Convention in 18th Century Travel Literature*, Berkeley/London, University of California Press, 1978.
- 692 Baudelot de Dairval, Charles-César, *Mémoire de quelques observations générales qu'on peut faire pour ne pas voyager inutilement*, Bruxelles, Léonard, 1688.
- Berghoff, Hartmut et coll., *The Making of Modern Tourism. The Cultural History of the British Experience, 1560-2000*, Houndmills/New York, Palgrave, 2002.
- Bernard, Jean-Frédéric, « Essai d'instruction pour voyager utilement », dans *Recueil de voyages au Nord*, Amsterdam, J.-F. Bernard, 1715-1727, 3 vol., t. I, préface.
- Bishop, Elizabeth, *Questions of Travel*, New York, Straus and Giroux, 1965.
- Bonnaffé, Edmond, *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, Paris, E. Leroux, 1895 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Borde, Andrew, *The Breviary of Healthe*, London, 1547 ; réimpr. New York, Da Capo Press, 1971.
- , *Introduction to knowledge*, London, s. n., 1542 ; réimpr. Cambridge, 1994.
- Botero, Giovanni, *The Traveller's Breviat*, London, s. n., 1601 ; réimpr. London, Da Capo Press, 1969.
- Botton, Alain de, *The Art of Travel*, New York, Pantheon, 2002 ; *L'Art du voyage*, trad. J.-P. Aoustin, Paris, Mercure de France, 2003.
- Bourne, William, *A Regiment for the Sea*, London, T. Hackett, 1574 ; éd. E.G.R. Taylor, Cambridge, Cambridge University Press, 1963.
- , *A Book Called the Treasure for Travailers*, 1578 ; réimpr. Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1979.
- Boyle, Robert, *General Heads for a Natural History of a Countrey, Great or Small; Drawn out for the Use of Travellers and Navigators [...]*, London, John Taylor, 1692.
- Cardan, Girolamo, *Proxenetia, seu de prudentia civile*, Leyde, Elzevier, 1627 ; trad. fr. A. Choppin, *La Science du monde, ou la Sagesse civile*, 2^e éd., Paris, Antoine de Sommerville, 1661.

- Carey, Daniel, « Compiling Nature's History: Travellers and Travel Narratives in the Early Royal Society », *Annals of Science*, 54, 1997, p. 269-293.
- (dir.), « Asian Travels in the Renaissance », *Renaissance Studies*, sept. 2003, numéro spécial.
- Dodd, Philipp (éd.), *The Art of Travel: Essays on Travel Writing*, London, Frank Cass, 1982.
- Doiron, Normand, *L'Art du voyage*, Paris, Klincksieck, 1995.
- Domenichelli, Mario et Fasano, Pino (éd.), *Lo Straniero*, Roma, Bulzoni, 1997, 2 vol.
- Elsner, Jas and Joan-Pau Rubiés (éd.), *Voyages and Visions: A Cultural History of Travel*, London, Reaktion Books, 1999.
- Gannier, Odile, *La Littérature de voyage*, Paris, Ellipses, coll. « Thèmes et Études », 2001.
- Göllnitz, Abraham, *Ulysses belgico-gallicus [...]*, Leyde, Elzévir, 1631.
- Gomez-Géraud, Marie-Christine, *Écrire le voyage au XVII^e siècle en France*, Paris, PUF, coll. « Études littéraires », 2000.
- Goodall, Baptist, *The Trial of Travel*, London, John Norton, 1630.
- Grataroli, Guglielmo, *De regimine iter agentium*, Bâle, s.n., 1561.
- Greenblatt, Stephen, *Marvellous Possessions: the Wonders of the New World*, Oxford, Clarendon Press, 1991 ; trad. fr. F. Regnot, *Ces merveilleuses possessions*, Paris, Les Belles Lettres, 1996.
- Griffiths, Sir Percival, *A License to Trade: The History of English Chartered Companies*, London, Ernest Benn, 1974.
- Gruber, Daniel, *Discursus de peregrinatione studiosorum*, dans Hentzer, Paul, *Itinerarium Germaniae, Galliae, Angliae, Italiae*, Nuremberg, s.n., 1612.
- Hall, Joseph, *Quo Vadis?*, London, H. Fethustone, 1617 ; réimpr. Norwood (NJ), W.J. Johnson, 1975 ; trad. fr. Th. Jaquemot, *Quo Vadis? ou Censure des voyages ainsi qu'ordinairement ils sont entrepris par les seigneurs et gentilshommes*, Genève, P. Aubert, 1628.
- Howell, James, *Instructions for Forreine Travell*, London, s.n., 1642.
- Hulme, Peter et Young, Tim (dir.), *The Cambridge Companion to Travel Writing*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.
- Linon-Chipon, Sophie, Véronique Magri-Mourgues et Sarga Moussa (dir.), *Miroirs de textes. Récits de voyages et intertextualité*, Nice, Publications de l'université des Lettres de Nice, 1998.
- Maczack, Antoni, *Viaggi e viaggiatori nell'Europa moderna*, Roma, Editori Laterza, 1994 ; Poznań, Wydawnictwo poznańskie, 1976 ; trad. angl. *Travels in early modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.
- Maignan, Éloi, *Petit Discours de l'utilité des voyages ou pèlerinages*, Paris, Roger, 1582.
- Maria Alzira Seixo et Graça Abreu (éd.), *Les Récits de voyages. Typologie, historicité*, Lisbonne, Cosmos, 1998.
- Meierus, Albertus, *Methodus describendi regiones, urbes et arces [...]*, Helmstadt, 1587 ; trad. Philip Jones, *Certain briefe and speciall instructions for gentlemen, merchants, students, soldiers, mariners, etc.*, London, s.n., 1589.

- Mezciems, Jenny, « This is not to Divert the Reader: Moral and Literary Determination in some early Travel Narratives », *Prose Studies*, 5.1, 1982, *The Art of Travel*, p. 1-19 ; voir aussi *Art of Travel*, éd. Ph. Dodd (*infra*).
- Mills, Sara, *Discourses of Difference. An Analysis of Women's Travel Writing and Colonialism*, London/New York, Routledge, 1991.
- Monga, Luigi (éd.), « Hodoeporics Revisited/Ritorno all'odeporica », *Annali d'Italianistica*, 21, 2003.
- Moureau, François, *Le Théâtre des voyages. Une scénographie de l'Âge classique*, Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2005.
- Pagden, Anthony, *European Encounters with the New World. From Renaissance to Romanticism*, New Haven/London, Yale University Press, 1993.
- Palmer, Thomas, *An Essay on the Means how to Make your Travels Profitable*, London, H. Lownes, 1606 ; réimpr. New York/Amsterdam, Da Capo et Theatrum Orbis terrarum, 1972.
- Pasquali, Adriano, *Le Tour des horizons*, Paris, Klincksieck, 1994.
- Porter Dennis, *Haunted Journeys. Desire and Transgression*, Princeton (NJ), Princeton University Press, 1991.
- Pratt, Mary Louise, *Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation*, London/New York, Routledge, 1992.
- Profitable instructions describing what speciall observations are to be taken by travellers in all nations, states and countries*, London, B. Fisher, 1633.
- Rose, Gillian, *Feminism and Geography: the Limits of Geographical Knowledge*, Minneapolis, Minneapolis University Press, 1993.
- Shermann, William, « *Travel and Trade* », dans *A companion to Renaissance Drama*, dir. Arthur Kinney, Oxford, Blackwell, 2002, p. 109-120.
- Stagl, Justin, « *The Methodising of Travel in the 16th Century: A Tale of Three Cities* », *History and Anthropology*, 4, 1990, p. 303-308.
- , *A History of Curiosity. The Theory of Travel 1550-1800*, Chur (Suisse), Harwood Academic Publishers, 1995, p. 47-94.
- Stoye, John Walter, *English Travellers abroad, 1604-1667*, London, J. Cape, 1952.
- Turlerus, Hieronymus, *De peregrinatione [...]*, Argentorati, Bernhardum Jobinum, 1574 ; trad. William Howe, *The traveler of Jerome Turler*, London, Abraham Veale, 1575 ; réimpr. Gainesville (Fl.), Scholars' Facsimiles & Reprints 1951.
- Warnecke, Sara, *Images of the educational Traveller in early modern England*, New York, E. J. Brill, 1995.
- Wheeler, Valeire, « *Travelers tales: Observation on the Travel Book and Ethnography* », *Anthropological Quarterly*, 59, 2 avril 1986, p. 52-63.
- Youngs, Tim, voir Hulme, Peter.

NOTICES BIO-BIBLIOGRAPHIQUES

Alvares, Francisco (1490-après 1540)

Né à Coimbra, cet ecclésiastique part en 1515 pour les Indes orientales, et accompagne l'ambassadeur portugais Rodrigo de Lima dans une ambassade en Éthiopie, le mystérieux royaume de Prêtre Jean (1520-1526). En 1533, il présente à Clément VII l'acte d'allégeance de l'empereur d'Éthiopie et sa relation, traduite en latin par Paul Jove, imprimée à Lisbonne par L. Rodrigues en 1540 (*Verdadera Informaçam das terras do Preste Joam das Indias*). En 1550, Ramusio l'insère dans le premier volume de ses *Navigazioni*.

L'*Historiale Description de l'Éthiopie* [...], Anvers, chez Jehan Bellere, 1556-1558 (notre texte) procède (édition piratée) de l'*Historiale Description de l'Afrique* (Lyon, Jean Temporal, 1556), qui traduit le premier volume des *Navigazioni* (1550) de Ramusio (voir l'éd. de M. Milanese, I, XXXVII).

Mentionner, au XVIII^e siècle, l'ouvrage du P. Jérôme Lobo, portugais, traduit par Joachim Le Grand (*Relation d'Abyssinie*, 1728) et Samuel Johnson (*Father's Lobo's Voyage to Abyssinia*, 1735). Édition anglaise moderne par C. F. Beckingham et G. W. B. Huntingford, *Prester John of the Indies* [...], London, The Hakluyt Society, 1961.

Anonyme (Pratolino)

Relation d'un voyage accompli en Italie par un gentilhomme avec des compagnons au nombre et à l'identité variables (Paris, 21 septembre 1588-inachevé) ; Bibliothèque Méjanes, Aix-en-Provence, ms. 222 (424), f^o. 31v^o-35v^o. Édition par Luigi Monga, *Discours viatiques de Paris à Rome et de Rome à Naples et Sicile* (1588-1589), Genève, Slatkine reprints, 1983.

Anonyme (Japon, XVI^e siècle)

The Kingdom of Japania est une brève description ouvrant une série de relations réunies par Thomas Rundall dans le volume *Memorials of the Empire of Japan in the XVIth and XVIIth centuries*, éd. Th. Rundall, London, The Hakluyt Society, 1850 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963. Source ms. : *The First Booke of Relations of Moderne States*, BL, ms. Harleian 6249, s. d. (sous Elizabeth I^{re}) ; quelques extraits dans S. Purchas, *His Pilgrimes*, London, Fetherston, 1625, t. II, pages 1696-1702.

Bacon, Francis (Londres, 1561-1626)

On ne saurait résumer ici la carrière de l'homme d'État (il fut chancelier d'Angleterre) et l'auteur d'une œuvre philosophique qui joua un rôle décisif dans le développement de la science expérimentale. Son opuscule sur les voyages, paru en 1625, est traduit par Jean Baudoin, dans *Œuvres morales et politiques de messire Francis Bacon*, Paris, Bourdin et A. Périer, 1637, p. 275-280.

Badoero, Federico (1514-1575)

Issu d'une famille patricienne vénitienne (son père était sénateur), il occupa d'abord d'importantes charges politiques et administratives avant de se voir confier, auprès de Charles Quint, puis de Philippe II, une ambassade qui, de 1554 à 1557, le fit séjourner aux Pays-Bas et en Espagne.

696 La relation de Badoero est la première des sept *Relations des ambassadeurs vénitiens sur Charles Quint et Philippe II*, publiées par Louis-Prospér Gachard, Bruxelles, C. Mucquardt, 1856, sur des ms. de Madrid, Paris et Bruxelles et sur l'édition vénitienne de E. Albèri, 1839-1863, série I, t. III.

Baretti, Giuseppe (1719-1789)

Poète et traducteur, il quitte Turin en 1751, obtient un engagement à l'Italian Opera House de Londres. Par Samuel Johnson, il devient familier de la famille Thrall et sera tuteur de sa fille aînée. Il publie à Milan la relation de son voyage à Gênes de 1760 et entreprend un second voyage en 1768-1769, d'où procède la relation anglaise, plus développée, de 1770.

A Journey from London to Genoa through England, Portugal, Spain and France, London, T. Davies, 1770 ; réimpr. Fontwell (Sussex), Centaur Press, 1970, 2 vol. ; Lacy Collison-Morley, *Giuseppe Baretti. With an Account of his Literary Friendships and Feuds in Italy and in England in the Days of Dr. Johnson*, London, J. Murray, 1909 ; G. C. Rossi, « Gentes y paisajes de la España de 1760 en las cartas de Giuseppe Baretti », *Actas del Primer Congreso Internacional de Hispanistas*, Oxford, The Dolphin Book, 1964, p. 437-446.

Bartram, William (1739-1823)

Après avoir été négociant et dirigé des plantations d'indigo, Bartram accompagne son père, le botaniste américain John Bartram, lors de son exploration de la St John's River en Floride (1765-1766) et se dédie ensuite à l'étude de l'histoire naturelle (ornithologie notamment).

Travels Through North and South Carolina, Georgia, East and West Florida [...], Philadelphia, James & Johnson, 1791 ; *Travels and other writings*, éd. Thomas P. Slaughter, New York, Library of America, 1996. *Le Voyage de*

William Bertram. *Découverte du paysage et invention de l'exotisme américain*, trad. et prés. Yvon Chatelin, Paris, Khartala/Édition de l'ORSTOM, 1991.

Beatis, Antonio de

En mai 1517, le cardinal Louis d'Aragon quitte Ferrare pour une mission diplomatique qui doit lui faire rencontrer l'empereur Maximilien, le jeune roi Charles I^{er} d'Espagne (futur Charles Quint), qui réside alors dans les Flandres. Il passe au retour à Paris, pour y rencontrer François I^{er}, rend visite à Léonard de Vinci à Amboise. L'itinéraire français est assez insolite : Normandie, Bretagne, Massif central, puis Provence et retour à Ferrare en mars 1518. Relation due au chanoine Antonio de Beatis, chapelain et secrétaire du cardinal ; comparer à celle d'un anonyme marchand milanais qui, entre 1517 et 1519, voyage en France, dans les Pays-Bas, en Angleterre et en Espagne (*Un mercante di Milano in Europa. Diario di viaggio del primo Cinquecento*, éd. Luigi Monga, Milano, Edizioni universitarie Jaca, 1985).

Die Reise des Kardinals Luigi d'Aragona durch Deutschland, die Niederlande, Frankreich and Oberitalien, 1517-1518 [...], éd. Ludwig Pastor, Freiburg in Brisgau, Herder, 1905, établie sur un manuscrit aujourd'hui disparu. Nous n'avons pas retenu la traduction française, médiocre et lacunaire, de Madeleine Havard de la Montagne, *Voyage du cardinal d'Aragon [...]*, Paris, Perrin. Édition anglaise : *The Travel Journal of Antonio de Beatis [...]*, éd. J. R. Hale, London, The Hakluyt Society, 1979.

Bell, John (1691-1780)

Fils d'un pasteur écossais d'Antermony ; après des études à Glasgow, il arrive en Russie en 1714 et devient pendant trois ans médecin de l'ambassadeur russe en Perse. À son retour, il obtient d'exercer la même fonction auprès de l'ambassadeur Izmailov, envoyé par Pierre le Grand à l'empereur de Chine K'ang Hsi. Ils quittent Moscou en juillet 1719, arrivent à Pékin le 29 novembre 1720, sont de retour à Saint-Pétersbourg en décembre 1722. Après un retour probable en Écosse en 1724, on retrouve Bell (au service de l'Angleterre cette fois) en Russie et en Turquie, où il sera quelque temps marchand avant de se marier, regagner son domaine d'Antermony (1746) et publier à Glasgow (1763) sa relation, *A Journey from St Petersburg to Peking (1719-1722)*.

Édition moderne par J. L. Stevenson, Edinburg, Edinburg University Press, 1965.

Belon, Pierre (vers 1517-1565)

Né près du Mans ; un intérêt précoce pour la flore et la faune lui vaut d'importantes protections ecclésiastiques : Guillaume du Prat, René du Bellay,

le cardinal de Tournon, dont il devient l'apothicaire en 1542. Il voyage pour le compte de ce dernier en Allemagne et en Suisse, avant de faire partie (décembre 1546) de l'ambassade d'Aramon auprès du Sultan, puis de la suite de François de Fumel, ambassadeur extraordinaire, ce qui lui permet de visiter l'Égypte et la Palestine (arrivée à Jérusalem le 29 octobre 1547). Le retour à Paris est suivi d'un voyage à Rome en 1549, puis en Angleterre. Il se consacre ensuite à la rédaction de ses trois grands ouvrages : *L'Histoire naturelle des estranges poissons marins [...]*, Paris, Regnaud Chaudière, 1551 ; *Les Observations de plusieurs singularitez et choses memorables, trouvées en Grece, Turquie, Judée, Égypte [...]*, Paris, Cavellat, 1553 ; *L'Histoire de la nature des oyseaux [...]*, Paris, Cavellat, 1555. Il meurt mystérieusement assassiné en avril 1565.

Édition moderne par Alexandra Merle, *Voyage au Levant. Les Observations de Pierre Belon du Mans de plusieurs singularités et choses mémorables, trouvées en Grèce, Turquie, Judée, Égypte, Arabie et autres pays étrangers* (1553), Paris, Chandeigne, 2001.

698

Bergeron, Pierre (vers 1570- vers 1637)

Avocat et homme de lettres, comme son père Nicolas Bergeron. On lui doit un important *Traicté de la navigation et des voyages de découverte et conquête moderne, et principalement des François* (Paris, Heuqueville et Soly, 1629), l'édition des *Relations des Voyages en Tartarie* (1634) et des *Voyages fameux du sieur Vincent Le Blanc, Marseillais* (1648). Sur les voyages de Bergeron lui-même, deux séjours en Italie (1601-1603 et 1611-1612) ; à son *Voyage ès Ardennes, Liège et Pays-Bas en 1619* (éd. H. Michelant, Liège, impr. de L. Grandmont-Donder 1875) ajouter un *Voyage d'Italie et d'Espagne* (deux ms. à la BnF, éd. Ch. Claverie, *Revue hispanique*, 1923, p. 359 sqq.), passablement tributaire, pour l'Espagne, d'informations livresques. Luigi Monga, disparu en 2004, n'a pu achever l'édition critique à laquelle il travaillait.

Venanzio Amoroso, « Les voyages de Bergeron » dans *La Découverte de la France au XVII^e siècle*, actes du colloque CMR, Marseille, 1979, Paris, CNRS Éditions, 1980, p. 173-179 ; Lindsay, Robert O., « Pierre Bergeron: A Forgotten Editor of French Travel Literature », *Terrae incognitae*, 7, 1975, p. 31-38 ; Grégoire Holtz, *L'Ombre de l'auteur Pierre Bergeron et l'Écriture du voyage au soir de la Renaissance*, Genève, Droz, 2010.

Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814)

Rédigé sous forme de lettres, son *Voyage à l'île de France* (1773) est le fruit d'un séjour (juillet 1768-novembre 1770) à l'île Maurice. La lettre XII, « Des noirs » est un témoignage ému sur le traitement réservé aux esclaves noirs importés de Madagascar pour travailler dans les plantations de sucre de l'île. Elle est suivie

d'un post-scriptum, « Réflexions sur l'esclavage ». La lettre XXVIII et dernière, « Sur les voyageurs et les voyages », datée de Paris, 1^{er} janvier 1773, est tout entière une petite dissertation sur la pratique du voyage.

Voir *Œuvres complètes*, éd. L. Aimé-Martin, Paris, Méquignon-Marvis, 1820.

Boswell, James (1740-1795)

Fils aîné de Lord Auchinleck, avocat et juge écossais, il se destine au barreau où il est admis en 1766. Il ne cessera de pratiquer, avec plus ou moins de succès. Mais la rencontre de Samuel Johnson en 1763 ouvre sa carrière littéraire et le début d'un Grand Tour, accompli entre 1763 et 1766, que suivra en 1773 un voyage en Écosse, en compagnie de son illustre aîné, dont le récit paraîtra en 1775. Boswell attendra la mort de S. Johnson pour publier le sien (*Journal of a Tour to the Hebrides with Samuel Johnson*, London, Ch. Dilly, 1785 ; édition moderne de F. A. Pottle) ; mais ce dernier pouvait prendre connaissance du texte de son compagnon de voyage dès le soir, à l'étape. On doit à J. Boswell une monumentale *Life of Johnson* (1791 ; édition moderne G. B. Hill et L. F. Powell, Oxford, Clarendon Press, 1964, 6 vol.). L'édition a bien servi son voyage en Corse : deux éditions anglaises (février et avril 1768) s'étaient vendues à 7 000 exemplaires et la troisième paraît dès mars 1769, la même année que deux traductions françaises :

An Account of Corsica. The Journal of a Tour to that Island, and Memoirs of Pascal Paoli (1768).

– *État de la Corse*, trad. Gabriel Seigneux de Correvon (sur l'édition de 1769) ; reprise dans *L'Île de Corse. Journal d'un voyage*, Paris, Hermann, 1991.

– *État de la Corse*, éd. Jean Viviès, Paris, CNRS Éditions, 1992 (traduit sur la première édition).

Relation de l'isle de Corse [...] et mémoires de Pascal Paoli, trad. de l'anglais sur la seconde éd. par J.-P.-I. Du Bois, La Haye, Staatman, 1769 ; réimpr. Neuilly, Altaïr, 1992.

En défense des valeureux Corses, trad. Béatrice Vienne, précédé de « La campagne de Corse de J. Boswell », éd. F. A. Pottle, Monaco/Paris, Éditions du Rocher, 2002.

Sur le voyage en Écosse : Pat Rogers, *Johnson and Boswell. The Transit of Caledonia*, Oxford, Clarendon Press, 1995 ; *Voyage dans les Hébrides*, trad. Marcel Le Pape, introd. Maurice Denuzière, Paris, Éditions de la Différence, 1991.

Bouchard, Jean-Jacques (Paris, 1606 – Rome, 1641)

Appartenant à une famille aisée de magistrats, il est un collégien précoce épris de curiosités et d'expériences (rapportées dans ses *Confessions*) qui l'amènent à fréquenter les milieux libertins. Tout en l'aidant à se détacher de la passion conçue pour une femme de chambre, son départ pour l'Italie (1631) lui

permet de compléter une culture et une connaissance des hommes acquises, notamment grâce à la médiation de son ami Peiresc auprès des milieux cultivés d'Italie. *Confessions et Journal de Paris à Rome* ne seront édités (partiellement) qu'au XIX^e siècle, par Alcide Bonneau, Paris, Liseux, 1881. Riche édition du *Journal*, mais restée incomplète des notes, par Emanuele Kanceff, dans *Œuvres de Jean-Jacques Bouchard*, Torino, G. Giappichelli, 2 vol., 1976-1977, t. I, *Les Confessions. Voyage de Paris à Rome. Le Carnaval de Rome*, t. II, *Voyage dans le royaume de Naples. Voyage dans la campagne de Rome*.

Bougainville, Louis-Antoine de (Paris, 1729-1811)

Après avoir combattu les Anglais au Canada, Bougainville tente d'implanter une colonie française aux Malouines ; mais il doit les rendre à l'allié espagnol. La mission se prolonge par un tour du monde (1766-1769) que rendra célèbre son évocation de Tahiti (*Voyage autour du monde*, Paris, Saillant, 1771), même si Wallis l'y avait devancé. Mais les résultats du voyage sont scientifiquement décevants (il n'a pas trouvé le continent austral que la lecture du livre du président de Brosses – ci-dessous – lui faisait espérer) et le contexte politique ne permettra pas au navigateur d'entreprendre une nouvelle expédition dans le Pacifique.

Journaux de navigation de Bougainville et de ses compagnons, éd. Étienne Taillemite, Paris, Imprimerie nationale, 1977, 2 vol. ; *Voyage autour du monde*, éd. Jacques Proust, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1982 (réimpr. 1996) ; éd. critique par Michel Bideaux et Sonia Faessel, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, coll. « Imago Mundi », 2001.

Bougrenet, Jacques-Louis de, chevalier de la Tochnaye

Officier de cavalerie français, émigre en 1792. *Promenade dans la Grande-Bretagne* (1795), puis *Promenade d'un Français dans l'Irlande* (1797, rééd. Brunswick, chez l'auteur, 1801), traduit en 1798 par John Stevenson, *A Frenchman's Walk through Ireland*, éd. John A. Gamble, Belfast, Blackstaff ; réimpr. de l'édition Dublin, Hodges, Figgins/Belfast, McCaw, Stevenson & Orr, 1917.

Brosses, Charles de (Dijon, 1709-1777)

Premier président du parlement de Dijon, né d'une famille de parlementaires, il mène de front activité de juriste et intérêts de lettré. Voyage en Italie (1739-1740) avec Sainte-Palaye et Le Gouz de Gerland pour des recherches sur Salluste, qui ne verront le jour qu'en 1777. Lue attentivement par les navigateurs français et traduite en 1766 par l'Anglais Callander pour ceux de sa nation, son *Histoire des navigations aux terres australes* (Paris, Durand, 1756,

2 vol.) marque une date dans la conquête du Pacifique. Ses *Lettres familières sur l'Italie*, (rédigées, en fait, pour l'essentiel, entre 1745 et 1755), après deux éditions incomplètes en 1799 et 1836 (celle-ci due à Romain Colomb) ne seront publiées qu'en 1928 (Dijon) sous le titre de *Lettres d'Italie*, et d'après l'exemplaire personnel de l'auteur, par Yvonne Bézard.

Éditions modernes par Romain Colomb et préface de M.-Th. de Brosse, Grenoble, Roissard, 1971, 2 vol. ; Frédéric d'Agay, Paris, Mercure de France, 2005, 2 vol. Sur de Brosse, voir Hermann Harder, *Le Président de Brosse et le Voyage en Italie au XVIII^e siècle*, Genève, Slatkine, 1981 ; éd. Sylviane Leoni et Réal Ouellet, *Mythes et géographies des mers du Sud. Études suivies de l'Histoire des navigations aux terres australes de Charles de Brosse*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2006.

Busbecq, Ogier Christian de (1522, Flandres-1591, Rouen)

Ambassadeur impérial auprès de Soliman II (1554-1562), puis gouverneur des fils de Maximilien II et intendant de l'archiduchesse Élisabeth (épouse de Charles IX). Adressées à Nicolas Michault, qui fut son condisciple en Italie avant de devenir ambassadeur impérial au Portugal, ses *Lettres sur la Turquie*, écrites en latin, publiées en 1589, seront souvent rééditées et traduites, en français (*Ambassades et voyages en Turquie et Amasi [...]*, Paris, P. David, 1646), anglais (*Turkish Letters*, éd. F. E. Seymour, Oxford, Clarendon Press, 1927), allemand et hollandais.

Caminha, Pêro Vaz de (Porto-Calicut, 1500)

Né à Porto, Pêro Vaz de Caminha y était contrôleur des monnaies, ayant repris la charge de son père. Quand Pedro Alvares Cabral prend en mars 1500 la route de l'Inde avec treize vaisseaux, il emmène Caminha qui doit, avec Aires Correia, fonder une factorerie à Calicut. La flotte découvre le 22 avril le Brésil et y reste dix jours avant de repartir pour la destination prévue. Mais à Calicut, Caminha, qui exerçait sans doute la fonction d'« *écrivain* », sur le navire amiral, est massacré au cours d'un conflit avec les autochtones, comme Correia et une soixantaine de Portugais. Par sa « Lettre au roi Don Manuel », datée du 1^{er} mai 1500 (et découverte seulement en 1807 dans les archives de Torre do Tombo), Caminha signe la plus ancienne relation de la découverte du Brésil, que les Portugais avaient d'abord appelé « île de la vraie Croix ». La flotte de Cabral retrouvera Lisbonne en juin 1501.

Éd. Jaime Cortesao, *A Carta de Pêro Vaz de Caminha*, 2^e éd., Lisboa, Portugalia Editore, 1967.

Traduction française de Ternaux-Compans (voir *infra*, à Gandavo), de Jacqueline Penjon et Anne-Marie Quint, dans *Lisbonne hors les murs*, Paris,

Éditions Autrement, série « Mémoires », 1, sept. 1990, p. 167-192, repris dans Leila Peyronne-Moisés, *Le Voyage de Gonneville (1503-1505) et la découverte de la Normandie par des Indiens du Brésil*, Paris, Chandeigne, 1995, p. 159-181 ; Silvio Castro, *La Lettera di Pero Vaz de Caminha sulla scoperta del Brasile*, Padova, Università di Padova, 1984 ; Isabel Moutinho, « Portuguese Perceptions of the New World: Caminha's *Carta* (1500), Gandavo's *Historia* (1576) and Manuel Alegre's *Nova do Achamento* (1979) », *Antipodas (Place, Memory, Identities. Australia, Spain and the New World)*, 15, 2003/2004, p. 145-155.

Cardan, Girolamo (Pavie, 1501-1576)

Mathématicien, médecin et philosophe, docteur de Padoue, il enseigne la médecine à Milan, Pavie et Bologne, et en Écosse, après avoir décliné une invitation du roi du Danemark.

702

Proxeneta, seu De prudentia civili Liber, Leyde, Elzévir, 1627 ; trad. fr. *La Science du monde, ou la Sagesse civile*, 4^e éd., Paris, Antoine de Sommaville, 1661.

Cartier, Jacques (1491-1557)

Après avoir exploré l'entrée du golfe du Saint-Laurent en 1534, le navigateur malouin repart l'année suivante, pour remonter le fleuve à la recherche de métaux précieux et du passage du Nord-Ouest conduisant à la Chine. Il découvre les sites actuels de Québec (Stadaconé) et Montréal (Hochelaga) et connaît un hivernage difficile avant le retour en France (août 1536). Une troisième expédition, sous le commandement de Roberval, échouera piteusement (1542-1544). François I^{er}, qui avait financé les trois voyages, n'avait pas trouvé ses Indes et, pendant un demi-siècle, ses successeurs se désintéresseront de la Nouvelle-France (voir Marcel Trudel, *Histoire de la Nouvelle-France*, Montréal, Fides, 1964, t. I). La relation du deuxième voyage avait connu une édition parisienne, médiocre, en 1545, mais le récit des deux premiers se trouve dans le tome III des *Navigazioni et viaggi* de Ramusio (1556).

Édition critique de l'ensemble – on ne possède qu'un fragment pour le troisième voyage – par Michel Bideaux, dans Jacques Cartier, *Relations*, Montréal, Presses de l'université de Montréal, 1986.

Castañeda, Pedro de

En 1540, le vice-roi Antonio de Mendoza envoie une expédition au nord du Mexique ; le manuscrit original de la relation qu'en a laissée Pedro de Castañeda (dont la vie est très mal connue) est perdu. G. P. Windship a traduit en 1899 (texte reproduit par Hodge) une copie manuscrite faite à Séville en 1596 (aujourd'hui à la New York Public Library, direction générale Lennox). La copie

de 1596 avait précédemment été traduite par H. Ternaux-Compans, *Voyages*, t. IX, 1838.

The Journey of Coronado de Pedro de Castañeda et coll., éd. George Parker Winship, introd. Frederick Webb Hodge, San Francisco, Graborn Press, 1933 et New York, Dover Publications, 1990 ; F. W. Hodge, *Spanish Explorers in the Southern United States, 1528-1543. The Narrative of Alvar Nuñez Cabeça de Vaca*, New York, Barnes and Nobles, 1965.

Challe, Robert (Paris, 1659- Chartres, 1721)

Avant d'être l'auteur des *Illustres Françaises* (1713), il avait servi Colbert et son fils, marquis de Seignelay, comme *écrivain du navire* et accompli avec une escadre française (1690-1691) le voyage dont il publia en 1721 la relation à Rouen, chez J. B. Machuel, en 3 vol. : *Journal d'un voyage fait aux Indes orientales* (éditions modernes par Frédéric Deloffre et Melhâhat Menememcioglu, Paris, Mercure de France, 1979 (réimpr. 1983) ; *Journal du voyage des Indes orientales*, éd. Jacques Popin et F. Deloffre sur ms. olographe, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 1998 ; J. Popin, « Challe contre Choisy », dans *Miroirs de textes*, dir. Sophie Linon-Chipon, Véronique Magri-Mourgues et Moussa Sarga, Nice, Publications de l'université des Lettres de Nice, 1998, p. 59-72.

Champlain, Samuel de (Brouage, 1567 ?- Québec, 1635)

Champlain joint à une expérience précoce de la navigation celle de la guerre, apprise dans les combats contre la Ligue, qui lui valent la confiance d'Henri IV. Après avoir publié (1601 ?) un *Brief Discours*, récit d'un voyage en Amérique d'authenticité très douteuse, il est envoyé au Canada (Tadoussac) pour une exploration préluant à une entreprise coloniale (*Des sauvages*, Paris, Claude de Monstr'œil, 1603). Le prochain voyage sera en Acadie (1604-1606). En 1608, Champlain repart, fonde Québec, combat les Iroquois. De nombreux voyages suivront, pour développer la colonie installée, s'engager à l'intérieur du continent et affronter les entreprises concurrentes des Anglais. Ses *Voyages* connaissent plusieurs éditions, toujours augmentées (1613, 1619, 1632). On lui doit aussi un *Traité de la Marine* (1632).

Édition critique bilingue par H. P. Biggar et coll., Toronto, The Champlain Society, 1922-1936, 6 vol. ; *Les Voyages de Samuel de Champlain*, éd. Hubert Deschamps, Paris, PUF, 1951.

Chapelain, Jean (1595- 1674)

Fils d'un notaire de Paris, il se tourna vite vers les lettres : ouvert aux littératures étrangères (traduction du *Guzman d'Alfarache* de Mateo Aleman, préface à l'*Adone* de Batista Marini), curieux également des anciens textes français, il fut

remarqué de Richelieu, qui en fit son homme de confiance lors de la création de l'Académie française. Il fut aussi celui de Colbert. Tant d'honneurs devaient lui attirer des inimitiés. La médiocrité de sa *Pucelle*, restée inachevée en 1656, fit le reste. Il n'en est pas moins un acteur important des débats littéraires de son temps.

Chappe d'Auteroche, Jean (1722-1769)

Envoyé en Russie pour y observer à Tobolsk le passage de Vénus sur le soleil, l'abbé Chappe d'Auteroche a rapporté sur le pays une brassée d'informations (sur la Russie plus que la Sibérie) qui font de son livre une source très documentée sur le pays, mais très critique sur ses institutions et ses mœurs. Diversemment reçu en France et éreinté par la *Correspondance littéraire* de Grimm (mars 1769), l'ouvrage provoqua la colère de Catherine II qui, estimant que son auteur avait écrit un livre anti-russe, suscita contre lui un *Antidote* (anonyme, 1770). S'étant embarqué pour la Californie afin d'y observer le nouveau passage de Vénus, prévu pour le 3 juin 1769 (celui que Cook choisira d'étudier à Tahiti), Chappe y meurt quelques jours plus tard d'une fièvre contagieuse.

704

Publié en 1768 en édition de luxe (planches de Le Prince), le *Voyage en Sibérie fait par ordre du roi en 1761 ; contenant les mœurs, les usages des Russes, et l'état actuel de cette puissance [...]*, réimpr. Amsterdam, Marc-Michel Rey, 1769, 2 vol. (allégé de l'édition de Paris de quelques observations scientifiques) ; éd. Michel Mervaud, Oxford, The Voltaire Foundation, 2003-2004, 2 vol. ; Catherine Claudon-Adhémar et Francis Claudon, « *Le Voyage en Sibérie de Chappe d'Auteroche* », *XVIII^e Siècle*, 22, 1990, p. 61-71.

Chardin, Jean (Paris, 1643-Londres, 1713)

Fils d'un riche joaillier parisien, il s'embarque en 1664 pour les Indes orientales, par Constantinople et la mer Noire. Arrivé en Perse en 1666, il devient bijoutier du chah Soliman III, voyage en Inde en 1667, retourne en Perse en 1669 et à Paris, en 1670. Il repart l'année suivante, arrive à Ispahan en 1673 après un voyage mouvementé, y demeure quatre ans, suivant le souverain dans ses déplacements. Le retour s'effectue par Le Cap en 1681. Mais Chardin, protestant, décide, devant la montée des persécutions, de s'installer en Grande-Bretagne, où il devient joaillier de Charles II (qui le fait chevalier) et se marie. En 1684, il part en Hollande pour plusieurs années et finit sa vie en se consacrant à la rédaction de ses mémoires : nombreuses éditions, dont la plus complète est *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, éd. Louis Langlès, Paris, Le Normant, 1811, 10 vol. Extraits dans éd. S. Yerasimos, Paris, Maspero/La Découverte, 1983, 2 vol. ; Dirk van der Cruyse, *Chardin le Persan*, Paris, Fayard, 1998.

Choisy, François-Timoléon, abbé de (1644-1724)

Abbé de Sainte-Seine (Bourgogne) à dix-huit ans, mais fantaisiste, joueur et travesti, Choisy mène une existence dissipée jusqu'à ce qu'une grave maladie décide de sa conversion : pieuse retraite et publication, avec son ami l'abbé de Dangeau, de *Quatre dialogues sur l'immortalité de l'âme, l'existence de Dieu, la Providence, la religion* (1684). Désireux de participer en bonne place à la christianisation du Siam, Choisy est de la suite du chevalier de Chaumont, qui conduit la première ambassade française en ce pays (1685-1686). Mais la suffisance des Occidentaux et les manigances du favori Constance Faucon qui, pour sa cause personnelle, soutient les projets français d'implantation religieuse et militaire, dressent la population contre le pouvoir du roi thaï Phraï Naraï. En 1688 éclate une révolution qui débouche sur sa destitution, la mise à mort de Faucon et, pour un siècle et demi, la fermeture du pays à l'influence française.

Sur ces événements voir abbé de Choisy, *Journal du Voyage de Siam fait en 1685 et 1686*, Paris, Mabre-Cramoisy, 1687 ; La Loubère, *Du royaume de Siam*, (1691) ; *Mémoires* du comte de Forbin (1729) ; récit du jésuite Guy Tachard, *Voyage au Siam des Pères Jésuites envoyés par le Roi au Royaume de Siam* (Paris, Seneuze et Horthemels, 1686) ; Dick van der Cruysse, *Louis XIV et le Siam*, Paris, Fayard, 1991.

Éditions modernes par Maurice Garçon, *Journal de Choisy*, Duchartre et Van Buggenhondt, 1928 ; réimpr. Bangkok, Orchid Press, coll. « Itineraria Asiatica », 1999 ; Michael Smithies, trad. anglaise, Kuala-Lumpur, Oxford, Oxford University Press, 1993 ; Dirk van der Cruysse, Paris, Fayard, 1995.

Clarke, Edward Daniel (1769, Willingdon, Sussex-1822)

Antiquaire et minéralogiste, il entreprend de 1790 à 1800 de longs voyages, comme tuteur de deux jeunes *gentlemen*, en Grande-Bretagne (1790) et en Italie (1792). De 1799 à 1802, il voyage en Europe du Nord et au Proche-Orient en compagnie de T. R. Malthus.

Travels in various Countries of Europe, Asia and Africa, London, T. Cadell & W. Davies, 1810-1823, 6 vol. ; *Voyages en Russie, en Tartarie et en Turquie*, trad. de l'anglais, Paris, Buisson, 1813.

Colomb, Christophe (Gênes, vers 1451- Valladolid, 1506)

Très jeune, il prend la mer, sert des corsaires catalans. Au terme d'un engagement contre ses compatriotes génois, il se retrouve au Portugal, s'y marie, navigue de l'Islande aux postes portugais sur la côte de Guinée. Surtout, il lit (voyages de Marco Polo, *Ymago mundi* de Pierre d'Ailly), connaît les travaux de l'astronome florentin Toscanelli, propose vainement au roi Jean II de chercher par l'Ouest une route vers la Chine. Mais son projet obtient en Espagne le

soutien d'Isabelle de Castille et, avec trois caravelles, il débarque le 12 octobre aux Lucayes, puis découvre Cuba et Haïti. Son retour triomphal (mars 1493) est suivi d'un deuxième voyage (1493-1496), où il découvre notamment la Guadeloupe, Porto Rico, la Jamaïque, mais les conflits entre Espagnols et Indiens minent son autorité. Au cours d'un troisième voyage (1498-1500), il découvre la côte du continent sud-américain et les sources de l'Orénoque, mais il est arrêté par Bobadilla, qu'Isabelle avait envoyé enquêter sur son administration, et rentre à Cadix enchaîné. Il entreprend un quatrième voyage de 1502 à 1504 et longe la côte de l'Amérique centrale, mais fait naufrage à la Jamaïque. Il rentre trois semaines avant la mort de la reine, discrédité, malade, abandonné. Les journaux de bord de Colomb nous ont été conservés par la version résumée due à Bartolomé de Las Casas. L'édition de Martin Fernandez Navarrete, *Coleccion de los viajes y descubrimientos* (Madrid, Imprimerie nationale, 1825-1837, 5 vol.) a été aussitôt traduite à Paris sous le titre de *Relations des quatre voyages entrepris par Christophe Colomb*.

Éditions françaises par Alexandre Cioranescu, *Œuvres de Christophe Colomb*, Paris, Gallimard, 1961 et Michel Lequenne, *La Découverte de l'Amérique*, Paris, Maspero/La Découverte, 1979, 3 vol.

Cook, James (1728-1779)

Combattant les Français au Canada, le lieutenant James Cook exécute aussi des travaux de cartographie et rédige un mémoire sur une éclipse de soleil, ce qui le qualifie pour une importante mission scientifique : observer le passage de Vénus en 1769 et statuer sur l'existence de ce continent austral que recherchent alors les deux nations rivales. Le retour de Wallis lui permet de situer son observatoire à Tahiti. Il explore ensuite la Nouvelle-Zélande, découvre la côte orientale de l'Australie et rapporte de son premier tour du monde (1768-1771) une incomparable moisson scientifique. Le suivant (1772-1775) a pour objet l'exploration systématique du Pacifique : le continent austral n'existe pas. Cook repart en 1776 pour un troisième voyage, à la recherche de ce fameux passage du Nord-Ouest qui, au nord de l'Amérique, ferait communiquer les deux océans. Mais il trouve la mort aux îles Hawaï, lors d'un affrontement avec les autochtones.

Récit du premier voyage dans l'édition (peu fidèle) faite par John Hawkesworth, des voyages de Byron, Wallis, Cook et Carteret, *An Account of the Voyages [...]*, London, Strahan, 1773, t. II et t. III ; trad. fr. par J.-B. Suard, *Relation des voyages entrepris par Sa Majesté britannique [...]*, Paris, Saillant et Nyon, 1774 ; *Histoire des nouvelles découvertes faites dans la mer du Sud en 1767, 1768, 1769 et 1770 [...]*, 1774, t. II à IV. Récit du deuxième voyage : *A Voyage to the South pole, and Round the World. Performed in His Majesty's Ships the Resolution and*

Adventure, in the years 1772, 1773, 1774 and 1775. In which is included Captain Furneaux's Narrative [...], éd. John Douglas, London, Strahan and Cadell, 1777, 2 vol. ; trad. J.-B. Suard, *Voyages dans l'hémisphère austral et autour du monde, fait sur les vaisseaux d[u] Roi, L'Aventure et la Résolution, en 1772, 1773, 1774 et 1775 [...]*, Paris, Hôtel de Thou, 1778, 5 vol.

Édition critique des journaux des trois navigations par J. C. Beaglehole, London, The Hakluyt Society, 1955-1967, à qui on doit aussi une *Life of Captain Cook*, Stanford, Stanford University Press, 1974. Extraits dans *Relations de voyages autour du monde*, éd. Christopher Lloyd, Paris, Maspero/La Découverte, 1980, 2 vol. L'édition anglaise du troisième voyage (1776-1780) au cours duquel le navigateur trouvera la mort (février 1779) paraît en 1785, également par les soins de J. Douglas.

Coronado : voir Castañeda

Cortés, Hernán (Medellin, 1484 ou 1485-1547)

La première des cinq lettres (*Cartas de relación*) qu'il écrivit à Charles Quint entre 1519 et 1526 pour relater sa conquête du Mexique est perdue ; les trois suivantes furent aussitôt imprimées (Séville, puis Tolède) et vite connues de toute l'Europe : traductions parfois condensées en français (1522), latin, italien. La dernière ne sera publiée qu'en 1844 par Navarrete. Les quatre lettres connues sont réunies pour la première fois par l'édition de Pascual de Gayangos, *Cartas y Relaciones de Hernán Cortés*, Paris, A. Chaix, 1866.

Édition moderne par Manuel Alcalà, Mexico, s. n., 1943. Riches notes dans l'édition anglaise, *Letters from Mexico*, éd. J. H. Elliott et A. R. Pagden, Oxford, Oxford University Press, 1972. Éditions françaises, *Lettres de Fernand Cortés à Charles-Quint sur la découverte et la conquête du Mexique*, trad. Désiré Charnay, Paris, Hachette, 1896 ; Bernard Grunberg, *La Conquête du Mexique*, Paris, Maspero/La Découverte, 1982.

Coryat, Thomas (1577 ?-1617)

Fils du recteur d'Odcombe, Somersetshire, études à Gloucester Hall (Oxford), puis familier d'Henry, prince de Galles et bouffon (« *comic attendant* ») à la cour de Jacques I^{er}. 14 mai–3 octobre 1608 : voyage en Europe. *Coryat Crudities. Hastly gobled up in Five Moneths Travells in France, Savoy, Italy, Rhetia commonly called the Grisons Country, Helvetia alias Switzerland, some parts of high Germany, and the Netherlands [...]*, London, William Stansby, 1611 (réimpr. London, Scholar Press, 1978) ; *Coryat's Crudities*, Glasgow, James Mac Lehosé, 1905, 2 vol. ; Michael Strachan, *The Life and Adventures of Thomas Coryate*, Oxford, Oxford University Press, 1962.

William M. Schutte (préface de l'édition de 1978) tient le livre pour le premier guide de voyage imprimé en Angleterre et suggère que le titre a pu être inspiré par la préface de Dallington : « *Our memories are so surcharged with the multiplicity of [...] books, and our understanding so weakened with their unseasoned crudities (like stomachs with rawe fruities), that we are not able to digest them into any good blood either of knowledge or vertue* ». À son retour, Coryat pendit ses chaussures utilisées depuis Venise dans l'église d'Odcombe, où elles restèrent jusqu'au début du XVIII^e siècle. Dans ses *Crudities*, il insère « *An Oration made by Hermannus Kirchnerus, in Praise of Travel* » (*op. cit.*, t. I, p. 122-148) et une autre, du même auteur « *that the travell of Germany is to be preferred before all other travels* » (*ibid.*, t. II, p. 71-86). Un deuxième voyage, commencé en 1612, le conduit à Constantinople, Smyrne, Égypte, Jérusalem, Alep, Perse, puis en Inde : il y passe quatorze mois, rencontre l'ambassadeur Thomas Roe (voir *infra*, p. 734) en décembre 1615 et meurt à Surate en décembre 1617. Pas de relation, mais des lettres publiées par S. Purchas, *His Pilgrimes*, *op. cit.*, t. II, livre X, chap. XII et William Foster, *Early travellers in India [...]*, Oxford, Oxford University Press, 1921, p. 234-287.

Dallam, Thomas (vers 1570-après 1626)

Né dans le Lancashire, souche d'une dynastie de facteurs d'orgues qui construira celles de la cathédrale de Worcester (1613) et de King's College à Cambridge (1615), il est dès 1599 assez réputé pour qu'Elizabeth le charge d'en construire un qu'elle offrira au sultan Mahomet III afin de se ménager son amitié, dans le combat qu'elle mène contre les puissances catholiques comme pour faciliter les activités marchandes de la jeune Compagnie du Levant (1582). Dallam se rend ainsi à Constantinople (voyage de février 1599-mars 1600) ; au palais de Topkapi, il peut, par ruse, voir le harem. À Athènes, il sera victime d'une agression.

Relation dans *Voyages and Travels in the Levant*, t. I, *The Diary of Master Thomas Dallam, 1599-1600*, t. II, *Extracts from the diaries of Dr John Covel, 1670-1679*, éd. J. Theodore Bent, London, The Hakluyt Society, 1893. Sur Th. Dallam, voir Stanley Mayes, *An Organ for the Sultan*, London, Putnam, 1956, qui reproduit p. 96 une gravure « *The Organ Made by Thomas Dallam for the Grand Signior* » parue dans *The Illustrated London News*, 20 octobre 1860, « *said to be taken from the original specification* ».

Dallington, Robert (Geddington [Norfolk], 1561- Londres, 1637)

À la sortie de l'université de Cambridge, il devient *schoolmaster* à Norfolk, ce qui lui procure les ressources pour entreprendre un long voyage d'agrément en France. De retour en Angleterre, il est secrétaire de Francis Manners, futur 6^e Earl of Rutland, puis gentilhomme de la chambre privée des princes Henry et

Charles, et enfin *Master of the Charterhouse* et chevalier en 1624. Son livre associe heureusement compilation, information historique, expérience personnelle et réflexion critique. Il apparaît, dans sa deuxième édition, comme la mise en pratique d'un art de voyager, tout comme l'ouvrage qu'il consacra peu après à la Toscane (*A Survey of the Great Dukes state of Tuscany, in the yeare of our Lord 1596*, London, Edward Blount, 1605).

The View of Fraunce, London, Symon Stafford, 1604 ; réimpr. et introd. W. P. Barrett, Oxford, Oxford University Press, 1936. Édition piratée d'un ouvrage presque achevé en 1598, qui avait circulé en manuscrit. Dallington protesta dans l'introduction de l'ouvrage qu'il fit imprimer presque aussitôt sous un nouveau titre : *A Method for Travel. Shewed by Taking the View of France. As It Stood in the Yeare of our Lord 1598*, London, Thomas Creede ; trad. fr. par É. Emérique, « The view of Fraunce ». *Un aperçu de la France telle qu'elle était vers l'an 1598*, Versailles, Impr. de Cerf, 1892.

Dampier, William (1652-1715)

Tour à tour boucanier et chef d'expéditions régulières, il accomplit quatre tours du monde ; au cours du deuxième, il rencontre les Aborigènes d'Australie (*A New Voyage Round the World*, London, James Knapton, 1697 ; trad. fr., *Nouveau Voyage autour du monde*, Amsterdam, P. Marret, 1698).

Édition moderne par Mark Beken, « *A New Voyage Round the World* ». *The Journal of an English Boucaneer*, London, Hummongbird Press, 1998 ; extraits dans *Le Grand Voyage*, trad. J.-Y. Prate et préface de Michel, Le Bris, Phébus, 1993.

Davis, John (Sandrige, 1550 ?-Bornéo, 1605)

Très jeune, il navigue avec Adrian Gilbert. Toujours à la recherche du passage du Nord-Ouest, malgré les échecs précédents, l'Angleterre lui confie en 1585 une expédition au cours de laquelle il double le cap Farewell, arrive à la côte qu'il nomme *Desolation*, découvre le détroit qui porte son nom. Deux autres voyages ont lieu (1586 et 1587) ; il atteint la latitude de 73°, mais les bancs de glace lui imposent le retour. Il participe à la bataille contre l'*Armada* espagnole et continuera à naviguer, notamment sur les côtes sud-américaines avec Cavendish, à Cadix et aux Açores avec Raleigh, et aux Indes orientales, où il sera massacré par des pirates japonais.

R. Hakluyt avait inséré la relation de ses voyages dans l'Arctique (la seconde par lui-même, les deux autres par le marchand John Janes) dans ses *Principal Navigations* (London, G. Bishop, 1600), réimpr. Glasgow, Mac Lehosé, 1904, t. VII, p. 381-445 ; édition moderne par A. H. Markham, *The Voyages and Works of John Davis*, London, The Hakluyt Society, 1880 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1970.

Defoe, Daniel (1660-1731)

S'engage en 1685 dans l'armée protestante de Monmouth. Après le succès de la révolution orangiste, Robert Harley lui confie des missions d'espionnage en Angleterre et Écosse (1705). Elles lui donnent une connaissance précise du pays, dont il célèbre la prospérité présente et les espérances. La publication de *Robinson Crusoe* (1719) et de *Moll Flanders* (1722) l'avait déjà rendu célèbre quand il fait paraître en 1724-1726 *A Tour through Great Britain*, 3 vol. : un livre très documenté, tant par les informations de première main (on en a parfois contesté l'importance) que par les lectures qui l'alimentent. Jeune homme, il avait rêvé, au cours d'un voyage en Angleterre accompli avec un ami, d'une circumnavigation de l'ensemble des îles Britanniques, comme le fit le général romain Julius Agricola.

710

Daniel Defoe, *A Tour through the Whole Island of Great Britain*, éd. G. D. H. Cole et D. C. Browning, London, Dent, 1962 ; extraits illustrés, par P. N. Furbank et W. R. Owens, London, Yale University Press, 1991. Sur D. Defoe et C. Fiennes, voir E. Moir, *The Discovery of Britain. The English Tourists, 1540 to 1840*, London, Routledge et K. Paul, 1964, p. 42-45.

Della Valle, Pietro (Rome, 1586-1652)

En 1614, il s'embarque pour Constantinople. De là, il se rend en Égypte, Terre sainte, Alep (juin 1616), puis en Perse et à Bagdad (octobre 1616), où il épouse une jeune chrétienne. Il rencontre Abbas I^{er}, reste deux ans à Ispahan. En septembre 1621, il part pour Ormuz, mais sa femme meurt en chemin, le 30 décembre 1621. Inconsolable, il fait embaumer le corps, qu'il porte avec lui, en Inde, à Goa, pour l'ensevelir dans le caveau familial lors de son retour à Rome en mars 1626. Relations sous forme de lettres (effectivement envoyées à son ami Mario Schipano) publiées à Rome : Turquie (1650), Perse (1658), Inde (1663). Nombreuses traductions : françaises (*Les Fameux Voyages de Pietro della Valle*, Paris, s. n., 1661-1665 ; Paris, G. Clouzier, 1670 ; Rouen, chez Robert Machuel, 1745), anglaise (1664), néerlandaise (1664-1665), allemande (1674). Pour les années 1615-1629, voir le journal inédit à la Bibliothèque vaticane (Ottoboniano Latino 3382).

I Viaggi di Pietro della Valle. Lettere dalla Persia, éd. F. Gaeta et L. Lockart, Roma, Istituto poligrafico dello Stato, coll. « Il Nuovo Ramusio », 1972, t. I ; *In viaggio per l'Oriente. Le mummie, Babilonia, Persepoli*, éd. Antonio Invernizzi, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2001.

De Marees, Pieter

Neveu d'un marchand d'Amsterdam à qui il dédia la relation de son voyage en Guinée, entrepris en novembre 1600. Peu intéressante pour la flore et la faune (elle

recopie souvent des textes relatifs à l'Asie), elle l'est davantage pour l'ethnologie : sans indulgence pour certaines coutumes ou superstitions des Africains, Pieter de Marees est toutefois plus ouvert à leur égard que la plupart de ses contemporains.

Description et recit historial du riche royaume d'or de Guinea [...], Amsterdam, C. Claesson, 1605, traduction française (peut-être par lui-même). Épître au lecteur du 16 avril 1602 ; traduction anglaise, *Description and Historical Account of the Gold Kingdom of Guinea* (1602), trad. de l'allemand et éd. Albert von Dantzig et Adam Jones, Oxford, Oxford University Press, 1987.

Des Hayes, Louis, baron de Courmenin (?-1632).

Conseiller de Louis XIII qui lui confie une mission au Levant (avril 1621-mai 1622), dont il s'acquittera avec succès : obtenir la restitution aux cordeliers des Lieux saints, que leur disputent les Arméniens (*Voyage du Levant, fait par le commandement du roi en 1621*, Paris, Adrian Taupinart, 1624 et 1632 ; la rédaction est l'œuvre d'un secrétaire ; exempl. BnF Richelieu, Ge. FF. 8531). Des Hayes livre des informations précieuses sur les Balkans, Constantinople et Jérusalem. Ses *Voyages au Danemarck*, publiés en 1664 seulement, rapportent des missions effectuées en 1629. Il se joint ensuite aux ennemis de Richelieu, ce qui lui vaut d'être arrêté en Allemagne, puis décapité à Béziers.

Diaz del Castillo, Bernal (vers 1492-1581)

Né à Medina del Campo, où son père était *regidor*, il s'embarque à la mort de ce dernier, en 1514, pour le Nouveau Monde. Gouverneur de Tierra Firme, il suit Diego Velazquez à Cuba, puis s'engage dans l'expédition de Cortés en 1519 et sera récompensé de sa fidélité par une *encomienda* au Guatemala. Il continue sa carrière militaire puis, en 1568, met la dernière main à sa *Verdadera historia de la conquista de la Nueva Espana* (publiée seulement en 1632), destinée à répondre à la *Cronica de la conquista de Nueva España* (1552), version « officielle » rédigée par Gomara, qui fut chapelain de Cortés. *Verdadera historia [...]*, éd. critique Carmelo Saenz de Santa Maria et Ramon Iglesia, Madrid, Instituto Gonzalo Fernandez de Oviedo, CSIC, 1982.

Diderot, Denis (Langres, 1713-Paris, 1784)

Le maître d'œuvre de l'*Encyclopédie* n'a guère voyagé avant sa visite à Catherine II, et ses deux séjours à La Haye (juin-août 1773 et avril-octobre 1774) encadrent son voyage en Russie.

Drake, Francis (1540 ?-1596)

Il a déjà effectué des raids contre Panama quand Elizabeth I^{re} lui confie en 1577 une flotte de cinq navires pour harceler les colonies espagnoles sur la

côte du Pacifique. Mais conflits internes et désertions dans la zone du détroit de Magellan la réduisent bientôt à un seul bâtiment avec lequel il achèvera en novembre 1579 le premier tour du monde après celui de Magellan. Il participe à la victoire contre l'Invincible Armada en 1588 mais ses entreprises océaniques connaissent des succès divers et il meurt de la dysenterie dans les Antilles espagnoles. Compilant deux relations manuscrites (voir *Hakluyt's Handbook*, t. I), R. Hakluyt publie en 1600 le récit de sa circumnavigation dans le tome III de ses *Principal Navigations* (réimpr. de 1904, *op. cit.*, t. XI, p. 48 sq.).

Études modernes par David B. Quinn, *Sir Francis Drake as seen by his Contemporaries*, Providence, John Carter Library, 1996 ; Harry Kelsey, *Sir Francis Drake. The Queen's Pirate*, London, Yale University Press, 1998.

Ducket, Geoffrey

712 Agent anglais de la Muscovy Company, il accompagne avec Bannister l'ambassade de Thomas Randolph en Russie (1568 : voir Turberville, p. 347 et 741) ; ils y passent l'hiver avant de repartir pour la Perse en juillet 1569 pour le compte de la Moscovy Company, sous le commandement de Thomas Bannister, auquel il succède après sa mort (29 juillet 1571). Blessé par des pirates cosaques sur la Caspienne, il revient à Moscou, puis à Londres (octobre 1574). R. Hakluyt publie dès 1589 la relation du voyage qui, selon le *Hakluyt's Handbook*, t. II, p. 356, a été tirée par Philip Jones d'une narration faite par Lionel Plumtree (BL Add. Ms. 481 51, f. 161-174). Elle figure également dans ses *Principal Navigations* (t. III, p. 162-166) et dans *Early Voyages and Travels to Russia and Persia by Anthony Jenkinson and other Englishmen*, éd. E. Delmar Morgan et C. H. Coote, London, The Hakluyt Society, 1886, 2 vol. (t. II, p. 436-440).

Du Halde, Jean-Baptiste (Paris, 1674-1743)

Homme de lettres et géographe, il poursuit pour ses supérieurs jésuites la publication des *Lettres édifiantes*. Il en tira également un ouvrage remarquablement informé : sa *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de Chine et de la Tartarie chinoise*, Paris, P. G. Lemercier, 1735, 4 vol.

Dunton, John (1659-1733)

Libraire. Il venait de se remarier en 1697 quand des querelles avec sa belle-mère l'amènent à quitter le foyer pour voyager en Irlande. Son existence mouvementée donnera lieu à une autobiographie, *Life and Errors of John Dunton*, London, s. n., 1705. Lié à Defoe et aux membres du parti politique britannique Whig, il attendra vainement la gratitude de George I^{er} et sa mort passera inaperçue. Il

laisse de l'Irlande une image dépourvue de complaisance, mais n'est pas hostile à son peuple : « *I take the Irish to be a people well humor'd and open hearted, and verie capable of good impressions if a prudent care be taken to manage them* » (p. 27) ; mais font obstacle à cette promotion des Irlandais leur religion et leur pauvreté. Dunton pensait publier le manuscrit (Bodleian, Rawl. D.71) de son *Teague Land or a Merry Ramble to the Wild Irish. Lettres from Ireland* (1698), éd. Edward Mac Lysagh, Dublin, Irish Academic Press, 1982 (paru d'abord en appendice à son *Irish Life in the 17th Century*, Cork/London, Longmans, 1939).

Evelyn, John (Wotton, 1620-1706)

Issu d'une puissante famille du Middlesex. Il abandonne des études en dilettante pour s'engager dans l'armée hollandaise (1641) après la mort de son père, rentre en octobre à Londres, « *studying a little, but dancing and fooling more* », embrasse la cause royaliste, reçoit du roi le congé de voyager et part pour un Grand Tour en France, Italie et Suisse (1643-1647). Il arrive en France le 11 novembre 1643, en Italie en octobre 1644, séjourne à Rome, Naples, Venise, Padoue (études de médecine). En avril 1646, il quitte Venise avec le poète Edmund Waller, visite Vérone et Milan, franchit le Simplon. Il épouse en 1647 Mary Browne, douze ans, fille unique de l'ambassadeur anglais à Paris (elle ne le rejoindra qu'en 1652). De retour à Londres en septembre, il publie en 1649 une traduction de François de La Mothe Le Vayer. Les vicissitudes des guerres civiles lui font traverser plusieurs fois la Manche. La cause royaliste perdue, il s'installe à Deptford. Après la Restauration, Evelyn participe à la fondation de la Royal Society, dont il devient secrétaire en 1672. Toujours royaliste convaincu, il n'occupe cependant que des emplois mineurs. Il est curieux de jardins et d'architecture, laisse une œuvre variée et abondante, mais sans autre pièce majeure que son *Diary*, imprimé en 1818-1819 par William Bray.

Édition moderne de E. S. de Beer, *The Diary*, Oxford, Clarendon Press, 1955 (réimpr. 1966), 6 vol.

Fanshawe, Lady Ann (Londres, 1625-1680)

Ann Harrison épouse en 1644 sir Richard Fanshawe, très fidèle aux Stuarts pendant la guerre civile et qui, après la Restauration, devient ambassadeur en Espagne (1664) ; rappelé en 1666, il meurt la même année. Poétesse lettrée, elle le suit dans ses voyages, accompagnée de ceux de leurs nombreux enfants en âge de les suivre. Tout en étant soucieuse de ne pas gêner les affaires de son mari, et curieuse des réalités quotidiennes, elle jette sur l'Espagne un regard personnel, qui échappe aux stéréotypes. Ses *Mémoires*, écrits en 1676 à l'intention de son seul fils encore en vie et restés manuscrits jusqu'en 1829, sont consacrés pour l'essentiel à ses années espagnoles.

Édition moderne par John Loftis, *Memoirs*, Oxford, Clarendon Press, 1979 (avec les mémoires de Lady Anne Halkett).

Fiennes, Celia (1662-1741)

Fille d'un colonel de Cromwell, hardie et non-conformiste, elle parcourt à cheval l'Angleterre entre 1685 et 1710. *The Illustrated Journeys of Celia Fiennes 1685-1712*, éd. Christopher Morris, London, Macdonald, 1982.

Fletcher, Giles (vers 1549 -1611)

714 Poète et diplomate, fils d'un vicaire du Hertfordshire, étudie à Cambridge ; il conduit en 1588-1589 une mission commerciale qui, en dépit de certaines avanies, est un succès pour les marchands anglais. En 1610, il est engagé dans des négociations commerciales avec le Danemark. Sa relation, *Of the Rus Common Wealth; or Manner of Government by the Russe Emperour [...], with the Manners and Fashions of the People of that Countrey* (London, Thomas Charde, 1591), fut vite retirée de la vente à la requête de marchands anglais alarmés par des passages qui pouvaient offenser le tsar, et réimprimée, abrégée et épurée, par R. Hakluyt (*Voyages*, t. I, p. 542 *sqq.*), qui semble avoir eu accès à la relation manuscrite (BL Sloane Ms. 61) : voir *Hakluyt's Handbook*, éd. D. B. Quinn, London, The Hakluyt Society, 1974, t. I, p. 228 et S. Purchas, *His Pilgrimes*, *op. cit.*, t. III, p. 413 *sq.*

Fonvazine, Denis (1744 ou 1745-1792)

En 1777-1778, ce noble russe d'ancienne famille, qui venait par son mariage de se soustraire à une existence besogneuse, quitte Saint-Pétersbourg pour un voyage avec son épouse en Pologne, Allemagne et France. À son retour, il continue son activité d'auteur dramatique et entreprend un nouveau voyage en Allemagne et Italie (1784-1785). Les lettres qu'il adressa lors de son premier séjour à sa sœur, au comte Piotr Ivanovitch Panine et au diplomate écrivain Iakov Boulgakov ont été traduites de l'édition en russe de Moscou-Léningrad (1959, t. II) et commentées par Henri Grosse, Jacques Proust et Piotr Zaborov (*Lettres de France, 1777-1778*, Paris, CNRS Éditions/Oxford, The Voltaire Foundation, 1995 ; l'édition ajoute, pour Panine et Boulgakov, des manuscrits autographes).

Nous remercions les éditions du CNRS d'avoir autorisé gracieusement la reproduction d'un extrait de ce livre.

Forrest, Thomas (1729 ?-1802 ?)

Ce marin entre après 1748 au service de l'East India Company. Une longue expérience de la navigation dans l'océan Indien lui vaut de se voir confier une mission d'exploration en Nouvelle-Guinée (1774-1776), que suivront

d'autres voyages dans le Pacifique jusqu'à sa mort (sans doute en Inde, vers 1802). *A Voyage to New Guinea and the Moluccas, from Balambangan, 1774-1776*, London, G. Scott, 1779 ; 2^e édition, *id.*, avec index, 1780 (fac-similé, Oxford University Press, 1969) ; traduction française *Voyage aux Moluques et à la Nouvelle-Guinée (1774-1776)*, Paris, Hôtel de Thou, 1780.

Frobisher, Martin (vers 1535-1594)

1544 : premier voyage en Guinée. 1577 : capitaine général et amiral de la flotte de la Company of Cathay. 1576-1578 : voyages infructueux en quête du passage du Nord-Ouest. Accompagne Drake dans son expédition de 1585. Il commande un vaisseau contre l'*Armada* en 1588. Blessé en 1594, dans un nouveau combat contre l'Espagne, près de Crozon, il meurt à son retour à Plymouth. R. Hakluyt insère dans ses *Principal Navigations* une relation des trois voyages, par Christopher Hall, Dionise Settle et Thomas Ellis, et une autre, de l'ensemble, par George Best (celle-ci dans *The Three Voyages of Martin Frobisher [...] 1576-78*, éd. Richard Collison, London, The Hakluyt Society, première série ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963 ; Sur les expéditions dans l'Arctique, voir les *Recueils des voyages au Nord*, Amsterdam, Bernard, 1724-1731.

Gage, Thomas (Angleterre, vers 1603-Jamaïque, 1656)

Envoyé par son père en 1612 étudier chez les jésuites en Espagne, il les quitte pour les dominicains de Valladolid. Il veut être missionnaire aux Philippines en 1625, mais demeure au Mexique et au Guatemala (1626-1637). Assailli de doutes religieux, il rentre en Espagne. Le spectacle des dévotions de Lorette le fait retourner en Angleterre (1641), où il abjure et se marie (1642), choisit le camp des parlementaires, devient un virulent prédicateur anti-catholique et publie *A New Survey of the West-Indias* (London, 1648) ; *Travels in the New World*, éd. J. Eric S. Thompson, Norman, Oklahoma University Press, 1958. Bien informé des faiblesses des défenses de l'Amérique espagnole, il s'engage comme chapelain dans l'expédition du général Venable, mais meurt lors de la prise de la Jamaïque.

Dans le t. IV de sa *Relation de divers voyages curieux* (1674), M. Thévenot insère des extraits du livre, qui est traduit (expurgé) sur ordre de Colbert (*Voyages dans la Nouvelle-Espagne*, Paris, Clouzier, 1676, 2 vol.). Également traductions allemande et hollandaise.

Gama, Vasco de (1469-1524)

En 1487, Jean II de Portugal confie à ce navigateur la direction d'une flotte destinée à contourner l'Afrique pour atteindre l'Inde, mais le départ n'aura lieu

qu'en 1497. Il atteint le cap des Tempêtes, déjà doublé par Bartolomeu Dias en 1487 et l'appelle cap de Bonne-Espérance, longe la côte orientale de l'Afrique puis, aidé d'un pilote du Gujerat, fait voile vers Calicut, où il aborde le 19 mai 1498 et signe un avantageux traité de commerce. Nommé à son retour amiral des Indes, il entreprend un deuxième voyage (1502-1503) et consolide en Inde et à Cochin les résultats du précédent, établissant une puissance militaire et jetant les fondements de l'empire portugais dans l'océan Indien. Jean II le nomme vice-roi des Indes en 1524, avant que Camoens ne fasse de lui le héros de ses *Lusiades* (1572). Relation de ses voyages par Castanheda en 1551, *Historia do descobrimento e conquista da India pelos Portugueses*, selon un ms. anonyme attribué à Alvaro Velho. Une copie contemporaine de l'original perdu du récit d'Alvaro Velho a été découverte en 1834 (aujourd'hui à la Biblioteca Pública Municipal de Porto, 804). Première édition par Diogo Köpke et Antonio da Costa, *Roteiro da Viagem que em Descobrimto da India pelo Cabo da Boa Esperança fez Dom Vasco da Gama em 1497*, Porto, Typogr. commercial portuense, 1838 ; Édouard Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, trad. Ferdinand Denis, Paris, s. n., 1855, t. III, reprise par J. Cassou, *La Découverte du Nouveau Monde*, Paris, Albin Michel, 1966. Édouard Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, Paris, bureaux du « Magasin pittoresque », 1863, t. III, édite le *Roteiro* (qu'il attribue à Alvaro Velho) trouvé dans le monastère de Santa Cruz de Coimbra et déjà passé à la Bibliothèque publique de Porto : une copie du début du xv^e siècle, qu'il juge fidèle ; mais il déclare *in fine* qu'il a fait sa traduction « d'après » l'édition de Diogo Kopke, Porto, 1838 ; édition française moderne par Paul Teyssier et Paul Valentin, Chandeigne, 1995. Sur la rencontre avec les Hottentots, lire A. Margarido, « La vision de l'autre (africain et indien d'Amérique) dans la Renaissance portugaise », dans *L'Humanisme portugais et l'Europe*, actes du XXI^e colloque international d'études humanistes (Tours, juillet 1978), Paris, Fondation Gulbenkian, 1984, p. 507-555 ; Malvern Van Wyk Smith, « "The most wretched of the human Race": The iconography of the Khoikhoïn (Hottentots), 1500-1800 », *History and Anthropology*, 5, 3-4, 1992, p. 285-330 ; François-Xavier Fauvelle-Aymar, *L'Invention du Hottentot. Histoire du regard occidental sur les Khoisan (xv^e-xix^e siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2001 ; *Fureur et Barbarie. Récits de voyage chez les Cafres et les Hottentots (1665-1721)*, éd. Dominique Lanni, Paris, Cosmopole, 2003.

Gandavo, Pero de Magalhães de

Né à Braga et fils d'un Flamand de Gand, il passe quelques années au Brésil, ouvre à son retour une école publique et livre aux presses de Antonio Gonçalves son *Historia da Provincia de Santa Cruz* (Lisboa, 1576), précédée de tercets et d'un sonnet de Camoens. Édition rarissime, réimprimée en 1922 à Sao Paulo

par Assis Cintra, *Nossa primeira historia*. Traduction par H. Ternaux-Compans, *Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique*, Paris, Arthur Bertrand, 1837-1840, t. II ; republiée sous le titre *Histoire de la province de Santa Cruz que nous nommons le Brésil*, Nantes, Éditions Le Passeur, 1995.

Gmelin, Jean George (Tübingen, 1709-1755)

Au terme de ses études de médecine en 1727, il part pour Saint-Petersbourg où il est admis à l'Académie des sciences. Il fait partie d'une expédition scientifique envoyée par l'impératrice Anna pour explorer la Sibérie et le Kamtchatka ; ils atteignent Irkoutsk et le lac Baïkal et ne retrouvent la capitale russe qu'en janvier 1743. À son retour en Allemagne, Gmelin devient professeur de botanique et de chimie à Tübingen en 1749. On lui doit une *Flora sibirica [...]*, Sankt-Peterburg, 1747-1750, 4 vol. et, en allemand, un *Voyage en Sibérie de 1733 à 1743*, Göttingen, 1751-1752. Ce dernier, relation minutieuse surchargée de détails, n'existe en français que dans les extraits donnés par l'abbé Prévost, *Histoire des voyages* (t. XVIII) et la traduction abrégée de Kéralio, *Voyage en Sibérie, contenant la description des mœurs et usages des peuples de ce pays, le cours des rivières considérables [...]*, Paris, Dessaint, 1767, 2 vol.

Goethe, Wolfgang (1749-1832)

Quand il quitte Weimar pour l'Italie en septembre 1786, Goethe a depuis une dizaine d'années congédié l'époque de *Werther* et du *Sturm und Drang* pour se convertir à une esthétique résolument classique. L'Italie n'est pas pour lui, comme elle l'est pour les voyageurs du Grand Tour, une étape de la formation, mais le terme d'une quête : celle de l'antiquité classique. Retour : mars 1788. On peut lire *Italienische Reise* dans la traduction de Jacques Porchat, *Voyages en Suisse et en Italie*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Hachette, 1862, t. IX.

Göllnitz, Abraham

Ce géographe allemand né à Dantzig quitte l'Allemagne en 1628 pour voyager en Europe (Pays-Bas espagnols, France, royaume de Piémont) : relation dans son *Ulysses belgico-gallicum*, Leyde, Elzévir, 1631, in-12 (traduction libre en 1643 par Louis Coulon, *L'Ulyse français*). On le retrouve en 1642 à Copenhague (secrétaire du roi), avant de perdre sa trace.

Graaf, Nicolas de

Ayant achevé son apprentissage de chirurgien à Alkmaar, l'auteur s'embarque pour les Indes Orientales sur un vaisseau de la V.O.C. et naviguera de 1639 à 1687. Édition originale néerlandaise, *Reisen [...]*, Horn, 1701 ; traduction

française, *Voyages aux Indes orientales et en d'autres lieux de l'Asie [...]*, Amsterdam, Bernard, 1719.

Grataroli, Guglielmo (Bergame, 1516-1568)

Médecin de Padoue, qu'il quitte pour des raisons religieuses, il devient le collègue de Turler à Marbourg et celui de Zwinger à Bâle. Voyages en Italie, Suisse, Savoie, Bourgogne. Son *De regimine iter agentium [...]*, Basileae, s.n., 1561 est exploité par de nombreux traités postérieurs (dont le *Brevarium* de S. Zwicker en 1638 ; extraits dans *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, éd. E. Bonnaffé, Paris, E. Leroux, 1895 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970).

Gallizioli, Giovanbattista Conte, *Della vita, degli studii e degli scritti di Guillelmo Grataroli Filosofo e medico*, Bergame, 1788 ; Bietenholz, Peter, *Der italienische Humanismus und die Blütezeit des Buchdrucks in Basel*, Bâle/Stuttgart, Helbing & Lichtenhahn, 1959, p. 131 sq.

718

Gray, Thomas (1716-1771)

La tutelle de son oncle le soustrait à un père violent et l'envoie comme pensionnaire à Eton. Il quitte Cambridge en 1738, sans un diplôme. Ami de Richard West et d'Horace Walpole, il part avec ce dernier pour un Grand Tour (mars 1739-septembre 1741) : deux mois à Paris, puis Reims, Lyon, la Grande Chartreuse, Turin, Florence (onze mois, où s'arrêtent les lettres conservées de ce voyage, dans *Correspondence*, éd. Peter Toynbee et Leonard Whibley, Oxford, Clarendon Press, 1935 [t. I, p. 99-182] : Venise, Padoue, Vérone, Milan, Turin, Lyon, etc.).

Hall, Joseph (1574-1656)

Évêque d'Exeter et de Norwich, théologien puritain profondément engagé dans les conflits religieux de son temps, il laisse une œuvre abondante : traités doctrinaux, méditations, sermons, satire, poésie (première édition complète par Josiah Pratt, London, 1808, 10 vol.). Il publie à Londres en 1605 (à l'adresse de Francfort et sous le nom de Mercurius Britannicus) un voyage imaginaire, *Mundus alter et idem Sive Terra Australis hac semper incognita [...]*, éd. et trad. John Millar Wands, New Haven, Yale University Press, 1981. Dans *Quo vadis? A Just Censure of Travell as it is commonly undertaken by the Gentlemen of our Nations*, London, 1617 ; réimpr. Norwood (NJ), W. Johnson, 1975 ; traduction par Théodore Jaquemot, *Quo Vadis ? ou Censure des voyages [...]*, Genève, Pierre Aubert, 1628, des arguments empruntés aux stoïciens et aux Pères de l'Église servent au « Sénèque anglais » à dénoncer le voyage de formation pratiqué par l'élite sociale d'Angleterre comme un « *private and publike meschiefe* ». Nul besoin, selon lui, de chercher à l'étranger ce qu'offre l'Angleterre : le meilleur

régime politique, les meilleures universités. Les mêmes arguments serviront aux critiques anglaises du Grand Tour. Voir J. Locke, *Some thoughts concerning education*, London, 1693, p. 189-201, et Richard Hurd, *Dialogues on the uses of foreign Travell...*, 1764. Sans contester l'intérêt des voyages pour le commerce ou le service de l'État, Hall s'en prend seulement au voyage de curiosité : trop de parents, selon lui, envoient à l'étranger des enfants immatures, qui s'y corrompent sans profit, surtout en pays papiste. Mais il s'élève au-dessus de cette polémique pour déplorer la curiosité futile qui aboutit au mépris de la patrie. Le voyage est désormais inutile : le monde est connu, et tant de bons auteurs nous instruisent sur lui.

Hentzner, Paul (mort en 1623)

Juriste de Brandebourg, il voyage comme tuteur de Christoph Rehdiger, jeune noble silésien en Allemagne, France, Suisse, Italie et Angleterre de 1596 à 1600. Édition latine de son *Itinerarium* à Nuremberg, 1612. Les pages anglaises du livre sont les plus personnelles, les autres relevant souvent d'une érudition de seconde main (voir E. S. Bates, *Touring in 1600*, p. 43-44) ; édition anglaise par William Rye, *England as seen by foreigners in the days of Elizabeth and James the First*, London, R. J. Smith, 1865 ; réimpr. New York, B. Blunt, 1967.

Herbert, Thomas (York, 1606-1682)

De 1627 à 1629, il fait partie de l'ambassade de Sir Dodmore Cotton auprès d'Abbas I^{er}, roi de Perse. Il resta loyal à Charles I^{er} qui l'avait fait gentilhomme de la chambre. *A Relation of some Years Travaile into Afrique, Asia, Indies*, London, 1634, réédité en 1638 sous le titre *Some Yeares Travels into divers parts of Asia and Afrique* ; ainsi qu'une édition de 1677, sous le titre *Some Yeares Travels into divers parts of Africa and Asia the Great*, London, R. Scot, T. Basset, J. Wright and R. Chiswell, laquelle nous a servi à illustrer notre ouvrage. Traduction hollandaise de son livre en 1658, sur laquelle est établie une version française peu fidèle, que nous n'avons pas retenue (*Relation du voyage de Perse et des Indes orientales*, Paris, Jean Du Puis, 1663). Réimpr. de l'édition de 1634, Amsterdam/New York, Theatrum orbis Terrarum/ Da Capo Press, 1971.

Ides, Evert Ysbrand (1657, Schleswig-Holstein-1708)

Né d'une famille de marchands hollandais, il est dès 1677 à Arkhangelsk et, dix ans plus tard, exerce le commerce entre Hambourg et la Russie, avec assez de succès pour devenir familier de Pierre le Grand, qui lui confie une mission diplomatique à Pékin. Parti en mars 1691, il voit Kama, Tobolsk, Irtysh et traverse les grands fleuves sibériens avant d'arriver à Pékin en novembre 1693. La méfiance des Chinois et sa propre inexpérience ne lui permettent pas

d'atteindre ses objectifs politiques ; mais il obtient des avantages commerciaux et s'enrichit dans ce voyage, dont la relation parut à Londres en 1706 : *The Three Years Travels from Moscow over-land to China* [...].

Édition moderne par David N. Collins, dans *Siberian Discovery*, Richmond, Curzon Press, 2000, t. I ; éd. allemande par Michael Hundt, *Beschreibung der dreijährigen Chinesischen Reise*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1999.

Johnson, Samuel (1709-1784)

Une des figures majeures des lettres britanniques du XVIII^e siècle : œuvres poétiques, littérature narrative (*Rasselas*), travaux de critique, journalisme, et surtout son grand *Dictionary of English Language* (1755) et son édition de Shakespeare (1765). Il a déjà soixante-quatre ans et sa santé est déclinante quand il se rend à l'invitation de son cadet admiratif, James Boswell : entreprendre la découverte de l'Écosse et des Hébrides (voyage d'août à novembre 1773). Le récit de S. Johnson, publié en 1775, connaît un vif succès.

720

A Journey to the Western Island of Scotland, éd. Mary Lascelles, New Haven/London, Yale University Press, 1971. Thomas M. Curley, *Samuel Johnson and the Age of Travel*, Athens, Georgia University Press, 1976.

Joly, abbé Barthélemy

De l'auteur, nous ne savons que ce qu'il nous livre de lui dans la relation de son voyage en Espagne, conservée dans le ms. fr. 24917 de la BnF. (« Voyage fait par M. Barthélemy Joly, conseiller et ausmonier du Roy, en Espagne, avec M. Boucherat, abbé et général de l'ordre de Citeaux », f^o 1r^o-67r^o), publié dans la *Revue hispanique* (20, 1909, p. 460-618) par L. Barrau-Dihigo (R. Foulché-Delbosc) sous le titre de *Voyage de Barthélemy Joly en Espagne (1603-1604)*. B. Joly manifeste à l'égard des Espagnols des préventions exaspérées par l'intervention de leur pays dans les affaires françaises lors de la Ligue.

Kaempfer, Engelbert (1651-1716)

Médecin allemand de Westphalie, il voyage en Pologne, Suède, Perse, s'installe à Batavia en 1689 pour y poursuivre ses recherches d'histoire naturelle. En 1690, il s'embarque sur la flotte de la V.O.C. qui, une fois l'an, rend visite à la cour impériale du Japon. Il ne quitte le pays qu'en novembre 1692, pour un bref séjour à Batavia, et le retour en Europe. En avril 1694, il est reçu docteur à l'université de Leyde et, à l'occasion de sa thèse inaugurale, ruine la légende de l'*Agnus scythicus*.

To History of Japan, together with a Description of the Kingdom of Siam, 1690-1692, est la traduction du manuscrit original allemand faite par John Gaspard Scheuchzer et publiée par Hans Sloane (London, 1727 ; trad. fr. François Nannet, *Histoire véritable [...] du Japon*, La Haye, 1729, 2 vol.) ;

édition moderne, Glasgow, MacLehose, 1906, réimpr. New York, AMS Press, 1971. Réimpr. *A Description of the Kingdom of Siam*, Bangkok, Orchid Press, coll. « Itineraria Asiatica », 1987 puis 1998.

Kalm, Pehr (1716-1779)

Botaniste suédois, élève de Linné à Uppsala, à l'initiative duquel il s'embarque pour un séjour en Angleterre dans les colonies françaises et anglaises d'Amérique du Nord (1748-1751) ; nommé à son retour professeur à Abo (1752). De la relation de son voyage, *En resa till Norra America*, seuls les trois premiers volumes furent publiés ; les quatre autres disparurent dans l'incendie de l'université d'Abo. Kalm fonda le jardin botanique de cette ville.

Édition anglaise : London, s. n., 1770-1771, 3 vol. Traduction partielle en français (textes relatifs au Canada) par L. W. Marchand, *Voyage de Kalm en Amérique*, Montréal, T. Berthiaume, 1880.

Kelly, Michaël (1764 ?-1826)

Acteur, ténor et compositeur, fils d'un marchand de vin et maître de cérémonie au château de Dublin. S'embarque en 1799 pour Naples. Chante à Florence et Venise (1780), puis à Vienne (quatre saisons, dont le rôle de Don Basilio à la création des *Nozze di Figaro*, en 1786). Il fut bien reçu de Mozart et Salieri et confia à Theodore Hook la rédaction de ses *Reminiscences* (London, s. n., 1826, 2 vol. ; réimpr. New York, B. Blom, 1969).

La Barbinais Le Gentil

Né près de Saint-Malo, il quitte Cherbourg pour le Chili en août 1714. Dans les années suivantes, il est au Pérou, à Guam, en Chine, à l'île Bourbon, au Brésil, en Galice, puis à Gênes (1718) et au Chili. Il achève son voyage (un tour du monde) en 1724 et en édite la relation sous forme de lettres adressées au comte de Morville, ministre et secrétaire d'État.

Nouveau Voyage autour du monde, avec une description de la Chine, Paris, François Flahault, 1725-1727, 3 vol. ; Amsterdam, P. Mortier, 1728 ; l'édition faite à Paris, chez Briasson, en 1728 est la plus complète.

Labat, Jean-Baptiste (1663-1738)

Ce dominicain s'embarque à la fin de 1693 pour les Antilles (Martinique et Guadeloupe) et devient bientôt procureur général de la mission de son ordre dans l'archipel. En 1705, on l'appelle en Espagne (Andalousie), à La Rochelle, puis en Italie. Il ne revient à Paris qu'en 1716, et travaille à la rédaction de ses voyages ainsi qu'à d'autres textes de littérature viatique dont on lui confie l'édition (*Nouvelle relation de l'Afrique occidentale [...]*, Paris, G. Cavalier,

1728, d'après les mémoires d'André Brue). Labat est un conteur enjoué, proluxe, très tenté par l'anecdote, avec une nette propension à s'installer au centre de la toile.

Voyages du chevalier Desmarchais en Guinée, îles voisines, et à Caienne [...], 4 vol. ; *Relation historique de l'Éthiopie occidentale [...]*, 1732, 5 vol.

Ses voyages : *Voyage en Espagne et en Italie*, 1730, 8 vol. et surtout *Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique, contenant l'histoire naturelle de ces pays [...]*, Paris, G. Cavelier, 1722, 6 vol.

Lafitau, Joseph-François (Bordeaux, 1681-1746)

722

Entré très jeune dans la Compagnie de Jésus, il fit deux séjours missionnaires au Canada, qui lui inspirèrent un ambitieux essai d'ethnologie comparée, *Mœurs des Sauvages Américains, comparées aux mœurs des premiers temps*, Paris, Saugrain, 1724, 2 vol. (extraits dans éd. Edna Hindie Lemay, Paris, Maspero/La Découverte, 1983, 2 vol). On lui doit aussi une *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde*, Paris, J.-B. Coignard, 1733, 2 vol.

Andreas Motsch, *Lafitau et l'Émergence du discours ethnographique*, Sillery (Québec), Septentrion, coll. « Les nouveaux cahiers de CELAT »/Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, coll. « Imago mundi », 2001.

Laudonnière, René Goulaine de (?- 1574)

Coligny, qui veut fonder en Amérique un refuge pour les huguenots, envoie le capitaine dieppois Jean Ribault et son adjoint Laudonnière, gentilhomme réformé breton, en Floride (1562), dont les indigènes avaient chassé les Espagnols. La richesse du pays et l'accueil favorable des Indiens firent naître une entreprise coloniale qui se termina tragiquement en septembre 1565, quand l'Espagnol Menendez de Aviles fit massacrer à Matanzas Inlet les Français (dont Ribault) qui s'étaient rendus à lui. En 1566, Laudonnière rentre, fraîchement accueilli à la Cour, et meurt dans l'obscurité, sans avoir publié *L'Histoire notable de la Floride située es Indes occidentales [...]* qui rapportait ces événements. En 1586, le manuscrit, devenu la propriété du cosmographe A. Thevet, lui est subtilisé par R. Hakluyt, qui en confie l'édition à Martin Basanier : *Histoire notable de la Floride située es Indes occidentales [...]* mise en lumière par M. Basanier, Paris, Guillaume Auvray, 1586.

Laujardière, Guillaume Chenu de (1672, Bordeaux- 1731, Magdebourg)

Fils cadet d'une famille huguenote de Bordeaux ; les persécutions contraignent son père, procureur, à renoncer à sa charge en 1682 et à s'exiler en Brandebourg, sous la protection de la famille d'Anhalt-Dessau. Le jeune Guillaume, qu'on

avait envoyé à Madère pour attendre l'occasion de l'y rejoindre, doit au contraire, pour échapper aux jésuites, s'embarquer sur un vaisseau anglais en partance pour les Indes orientales. Sa destinée aventureuse se confirme quand, à la suite d'un naufrage qui le jette sur la côte des Cafres, il échappe au massacre que ceux-ci font de ses compagnons. Employé comme bouvier et bien considéré du roi, il vivra une année (février 1686-février 1687) avec ce peuple dont il découvre l'humanité. Il sert ensuite trois ans la Compagnie hollandaise des Indes orientales, rejoint sa famille en Allemagne (1689) pour y poursuivre une paisible carrière militaire.

Écrite entre 1689 et 1696, sa relation a été conservée par trois manuscrits – Magdebourg, édité en 1748 et 1900 en traduction allemande, mais disparu entre 1940-1945, Berlin et Halle – et une publication par N. Weiss dans le *Bulletin de la Société d'histoire du Protestantisme français*, 1921, t. 70 (ms. Halle). Édition moderne d'Emmanuelle Duguay, *Relation d'un voyage à la côte des Cafres (1686-1689)*, présentée par F. Lestringant, P. Carile et F. Moureau, Paris, Les Éditions de Paris, 1995.

Léon l'Africain (Grenade, 1476 ? - après 1554)

Hasan-al-Wazzan, né à Grenade, d'où le chasse la prise de la ville par les Rois catholiques (1492), réside à Fez où il est docteur de la loi coranique et diplomate. Il accomplit pour le sultan des voyages, notamment à Tombouctou et en Tunisie. En 1517, des pirates siciliens le capturent près de Djerba. Baptisé à Rome en 1520, il devient Giovanni Leone Africano. Écrit en italien, le manuscrit de sa *Description de l'Afrique* est achevé en 1526. On perd ensuite la trace de son auteur : il a pu profiter de la période troublée qui a suivi le sac de Rome (1527) pour retourner en terre d'islam ; on signale sa présence à Tunis en 1554. G. B. Ramusio insère l'ouvrage dans le premier livre de ses *Navigazioni et Viaggi* (Venise, 1550 ; réédition moderne par Marica Milanese, Torino, Einaudi, 1978, vol. I, p. 19-460). Il est traduit en français par Jean Temporal (*Historiale description de l'Afrique* [...], Lyon, 1556 (réédition Ch. Schefer, Paris, Leroux, 1896-1898) et en anglais par John Pory, à l'initiative de R. Hakluyt. Traduction moderne par Alexis Épaulard, Paris, Maisonneuve, 1956, rééd. 1980.

Études critiques : Zhiri, Oumelbanine, *L'Afrique au miroir de l'Europe. Fortunes de Jean Léon à la Renaissance*, Genève, Droz, THR, 1991 ; Nathalie Zemon Davis, *Léon l'Africain. Un voyageur entre deux mondes*, Paris, Payot, 2007 ; éd. Pouillon, F., Zhiri, O. et Rauchenberger, D., *Léon l'Africain*, Paris, Karthala, 2009 (actes du colloque, Paris, EHESS, mai 2003).

Léry, Jean de (Bourgogne, 1534-Genève, 1613)

Cordonnier de son métier, il étudie la théologie à Genève et fait partie de la mission des calvinistes envoyés au Brésil (novembre 1556) par l'amiral de

Coligny pour soutenir l'implantation française de Villegaignon. Il séjourne dans la baie de Rio de Janeiro de mars 1557 à janvier 1558. À son retour, il termine sa formation théologique à Genève, s'y marie et devient pasteur à Nevers en 1564. Fuyant les massacres qui prolongent en province la Saint-Barthélemy, Léry se réfugie à Sancerre qui, assiégée et affamée, capitule (*Histoire mémorable de la ville de Sancerre*, 1574).

Son *Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil* paraît à Genève en 1578. Édition moderne par Frank Lestringant, *Histoire d'un voyage en la terre de Brésil* (1578), Paris, Hachette, coll. « Bibliothèque classique », 1994 ; éd. Gisèle Mathieu-Castellani, actes de la journée d'études de l'université Paris VII sur *L'Histoire d'un voyage [...]*, *Cahiers Textuel*, 21, décembre 1999.

Lescarbot, Marc (Vervins, vers 1570 – Presles-la Commune, 1642)

724

Après des études de droit à Paris, il retourne à Vervins pour y exercer la profession d'avocat. Il prononce en 1598 des harangues remarquées lors des négociations franco-espagnoles et, en 1606, s'embarque pour le Canada avec l'expédition de Jean de Poutrincourt. Il passera un an à Port-Royal (Acadie) et, à son retour, publiera plusieurs pièces réunies sous le titre *Les Muses de La Nouvelle-France* en 1609, année où paraît également son *Histoire de La Nouvelle-France*, rééditions augmentées en 1612 et 1617 ; *The History of New France*, texte français et traduction par W. L. Grant et H. P. Biggar, Toronto, The Champlain Society, 1913-1914, 3 vol. De plusieurs séjours dans les cantons suisses naîtra en 1620 son *Tableau de la Suisse*.

Paolo Carile, *Le regard entravé. Littérature et anthropologie dans les premiers textes sur La Nouvelle-France*, Sillery, Les Éditions du Septentrion/Rome, Arcane Editrice, 2000. *Un homme de plume au service de La Nouvelle-France*, Paris, Champion, 2001. Marie-Christine Pioffet, « Marc Lescarbot et la littérature géographique de la Renaissance », *Nouvelle Revue du XVII^e siècle*, 1, 2004, p. 91-93. *Id.*, *Marc Lescarbot. Voyages en Acadie*, Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2007.

Lewis, Meriwether et Clark, William

Secrétaire du président Jefferson, Lewis se voit confier (avec Clark comme second) une mission d'exploration qui veut atteindre la côte du Pacifique. L'expédition part de Saint-Louis en mai 1804, franchit le Missouri, puis les montagnes Rocheuses et passe l'hiver 1805 sur la côte du Pacifique avant de repartir vers l'Est et de retrouver Saint-Louis le 23 septembre 1806. Clark deviendra gouverneur du Missouri et Lewis de la Louisiane, mais ce dernier trouvera une mort tragique trois ans plus tard dans des circonstances obscures.

Instructions par Jefferson, 20 juin 1803, dans *Original Journals of the Lewis and Clark Expedition*, éd. Frank Bergon, New York, Penguin Books, 1989 ; autre sélection par Bernard de Voto, Boston, Houghton Mifflin, 1953, sur éd. de R. G. Thwaites, 1904-1905 : voir p. 483-487 et surtout l'introduction. Denis Vaugeois, *America, 1803-1853. L'Expédition de Lewis et Clark et la naissance d'une nouvelle puissance*, Sillery, Éditions du Septentrion, 2002.

Lippomanno, Jérôme

J. Lippomanno fut ambassadeur de Venise à Paris de 1577 à 1580. La relation est l'œuvre de son secrétaire.

Lithgow, William (1582-1645)

Écossais né à Lanark, où il était « *Cut-lugged Willie* », quatre frères lui ayant coupé les oreilles après l'avoir trouvé avec leur sœur. Assure avoir couvert 36 000 milles de 1610 à 1629 en Europe, Asie et Afrique. Dévalisé en Moldavie (1616), agressé en Lybie, soumis au supplice du chevalet par l'Inquisition à Malaga.

The Totall Discourse of rare Adventures, and painful of Long Nineteene Years Travayles, London, Nicolas Okes, 1632 ; éd. Glasgow, MacLehose 1905. Voir aussi *Voyages en Égypte des années 1611 et 1612* (Sandys et Lithgow), éd. Oleg V. Volkoff, Le Caire, IFAO, 1973.

Locke, John (Somerset, 1632-London, 1704)

Le philosophe effectua un long séjour en France de 1675 à 1679, à la suite de Lord John Berkeley, ambassadeur extraordinaire à la Cour, puis en compagnie d'un ami d'Oxford, George Walls. Il passa quinze mois à Montpellier, dont l'air était réputé guérir la consommation dont il souffrait, et séjourna également à Paris et Bordeaux. L'ampleur de son *Journal* n'a pas permis jusqu'ici qu'il soit édité complètement : on peut en lire l'essentiel dans l'édition de John Lough, *Locke's Travels in France, 1675-1679*, Cambridge, Cambridge University Press, 1953, à laquelle on ajoutera les pages « philosophiques » publiées en 1936 par R. I. Aaron et Jocelyn Gibb, *An Early Draft of Locke's Essay on the Human Understanding together with Excerpts from his Journal*, Oxford, Clarendon Press, 1936. La richesse des observations politiques, économiques et scientifiques font de ce texte un document essentiel pour la connaissance de la France de Louis XIV.

Magellan, Ferdinand de, vers 1480-1521

L'Espagne, qui cherche par l'Ouest une route plus rapide pour atteindre les épices que viennent de se procurer les Portugais aux Moluques, envoie avec cinq navires Magellan, navigateur portugais confirmé, mais que son roi a congédié. Il maîtrise habilement une rébellion, puis contourne l'Amérique du Sud par

le détroit qui porte son nom, entre dans un océan dont on connaît tout juste l'existence (Balboa, 1513) et auquel il donne le nom de « Pacifique ». Après trois mois d'une traversée épuisante, il parvient à Guam, puis aux Philippines où il trouve la mort en s'immiscant dans une guerre entre autochtones (avril 1521). Un seul navire reviendra en Espagne, *La Victoria*, conduite par El Caño, riche d'une cargaison d'épices.

Deux relations ont été conservées : *De Moluccis Insulis* (1523), œuvre de Massimiliano Transilvano, secrétaire impérial, et surtout le journal de Pigafetta, *Primo viaggio attorno al mondo*, traduction française conservée par trois ms. et *Le Voyage et navigation fait par les Espagnolz es Isles de Mollucques [...]*, Paris, Simon de Colines, 1536 ; éd. moderne par Léonce Peillard, *Premier Voyage autour du monde*, Paris, Taillandier, 1983. Éditions italiennes des deux relations à Venise (1536), insérées dans Ramusio, *Navigazioni et viaggi*, Venise, 1550 (éd. M. Milanese, Torino, Einaudi, 1978, t. II). Éditions modernes du *Journal* de Pigafetta : Mario Pozzi, *Il primo viaggio intorno al mondo*, Vicence, N. Pozza, 1994 ; Xavier de Castro, Jocelyne Hamon et Luis Filipe Thomaz, *Le Voyage de Magellan (1519-1522)*. *La Relation d'Antonio Pigafetta & autres témoignages*, Paris, Chandeigne, 2007, 2 vol.

726

La vie d'Antonio Pigafetta, patricien de Venise (né entre 1480 et 1491) est très mal connue ; on perd sa trace en 1525. Il participe à l'expédition de Magellan comme domestique et parle toujours de lui avec affection. Au retour à Séville avec El Caño (septembre 1522), il présente sa relation à Philippe de Villiers, grand maître de l'ordre de Rhodes, dont Pigafetta était chevalier.

Maupertuis, Pierre-Louis Moreau de (Saint-Malo, 1698- Bâle, 1759)

Mathématicien, l'Académie des Sciences lui confie une expédition en Laponie, destinée à mesurer la longueur d'un arc de méridien terrestre d'un degré : son rapport (1737) conclut à l'aplatissement de la Terre auprès du pôle. En 1746, il se rend à l'invitation de Frédéric II qui le fera directeur de la Bibliothèque royale de Prusse. Voltaire l'avait favorisé, avant de se brouiller avec lui et de le brocarder dans *Micromégas* et la *Diatrise du docteur Akakia*. Malade, Maupertuis rentre en France et 1756 et meurt à Bâle chez son ami Bernouilli.

Œuvres de Maupertuis, Lyon, J.-M. Bruyset, 1768, 4 vol., réimpr. Hildesheim, Georg Olms, 1965 ; t. III, p. 177-206, *Relation d'un voyage au fond de la Laponie pour trouver un ancien monument*.

Mendes Pinto, Fernão (vers 1510 -1583)

Une existence tumultueuse et la carrière atypique de son livre, *Peregrinação*, n'ont pas encore livré tous leurs mystères. Au cours de ses vingt-et-une années de voyages en Asie (1537-1558), il est tour à tour soldat, pirate, marchand,

esclave (vendu seize ou dix-sept fois), docteur, ambassadeur et missionnaire, tour à tour riche et ruiné. Il fut un des premiers Occidentaux à fouler le sol du Japon, où il aida François-Xavier à bâtir sa première église. En 1554, alors qu'il se dispose à rentrer au Portugal pour y fonder une famille, une crise mystique le jette dans la Compagnie de Jésus, qu'il quitte en 1556. À son retour, il se marie, attend vainement des subsides royaux qui ne lui parviendront qu'à la veille de sa mort. Dans l'intervalle, le Portugal a été absorbé par l'Espagne. Son livre paraît à Lisbonne en 1614 : grand succès, mais on en dénonce les mensonges, la chronologie incertaine. Cette lenteur à paraître peut s'expliquer : la *Peregrinação* contient d'incisives critiques contre les institutions du Portugal et les pratiques de ses sujets. Dès la fin du XVII^e siècle, on accorde davantage de crédit à l'ouvrage, très vite traduit en espagnol (1620), français (1628), néerlandais (1652), anglais (1653), allemand (1671).

Peregrinacão de Fernam Mendez Pinto, Lisboa, Pedro Crasbeeck, 1614 (édition moderne de 1961-1962 en 2 vol.) ; trad. fr. Bernard Figuiet, *Les Voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto*, Paris, Mathurin Hénault, 1628. Éditions modernes et traductions par Rebecca D. Catz, *The Travels of Mendes Pinto*, Chicago, The University of Chicago Press, 1989, et Robert Viale, *Pérégrination*, Paris, Éditions de la Différence, 1991.

Mendoza, Juan Gonzalez de (Logrono, 1545- Popayan, 1614)

À dix-sept ans, il s'embarque pour le Mexique, puis entre dans l'ordre des Augustins et y poursuit pendant neuf ans ses études de théologie. Cet ordre est engagé dans l'évangélisation des Philippines, afin de pourvoir aussi Philippe II d'informations fiables sur la Chine. Divers contretemps (exposés à la fin de son livre III) empêcheront Mendoza d'accomplir le voyage et c'est sans avoir mis le pied sur le sol chinois qu'il publiera en 1585 à Rome son *Historia de las cosas mas notables, ritos y costumbres del gran reino de la China*. Mais il s'inspire très fidèlement des relations laissées par les missionnaires augustins qui s'y rendirent en 1577, 1579 et 1581.

Édition moderne : *Historia del gran reino de la China*, Madrid, Miraguano Ediciones, 1990 ; traduction française (1588) par Luc de la Porte, *Histoire du grand royaume de la Chine [...] Plus trois voyages faits vers iceluy en l'an 1577, 1579 et 1581*. Nouvelle édition : Lyon, François Arnoullet, 1608.

Mésenge, Pierre

Prêtre-chanoine de Rouen, il quitte la ville le 8 avril 1507, en compagnie de prêtres et de marchands, pour se rendre en Terre sainte. En Dauphiné, ils redoutent les gens de guerre et aventuriers qui suivent l'armée du roi Charles VIII (expédition de Gênes). Inachevée et restée inédite, la relation de P. Mésenge est

conservée par deux manuscrits de la Bibliothèque municipale d'Amiens : voir M.-Ch. Gomez-Géraud, *Le Crépuscule du Grand Voyage. Les récits des pèlerins à Jérusalem (1458-1612)*, Paris, Champion, 1999, p. 928. Notre texte : *Livre et exhortation pour esmouvoir les crestiens de aller visiter le saint sepulchre de nostre seigneur en Jherusalem et les autres saints lieux en la terre sainte* (Bibliothèque municipale d'Amiens, ms. Les 98c).

Methwold, William (?-1653)

Neveu du Chancelier de l'Échiquier, il fait son apprentissage de marchand à Middleborough, s'embarque en 1615 pour Surate, au service de l'East Indian Company, visite en 1622 les mines de diamant de Golconde. Nouvelle mission à Surate et en Perse (1633-1636). En 1650, il est fait gouverneur de l'East Indian Company.

728 *Relations of the Kingdome of Golchonda and other neighbouring Nations within the Gulfe of Bengala*, 1626, dans *Purchas Pilgrims*, t. V ; *Relations of Golconda in the early Seventeenth century*, éd. W. H. Moreland, The Hakluyt Society, 2^e sér., 66 (réimpr. Kraus, 1967).

Middleton, Henry (?- 1613) : voir Scott, Edmund.

Misson, Maximilien (vers 1650-1722)

Protestant français que la révocation de l'Édit de Nantes, en lui faisant perdre sa charge de conseiller au Parlement de Paris, condamne à l'exil en Angleterre. Au terme d'un Grand Tour accompli en 1687-1688 (Hollande, Allemagne et Italie) comme tuteur de Charles Butler, futur comte d'Arran, il publie son *Nouveau Voyage d'Italie, avec un Mémoire contenant des avis utiles à ceux qui voudront faire le même voyage*, La Haye, H. Van Bulderen, 1691, 2 vol. ; de nombreuses rééditions (avec des *remarques* par Addison, Utrecht, 1722) en feront pour le siècle suivant un guide très apprécié du public, en dépit de sa sévérité pour l'Église de Rome ; il y montre plus d'esprit critique que dans son *Théâtre sacré des Cévennes* (1707). On lui doit aussi des *Observations faites par un voyageur en Angleterre*, La Haye, Van Bulderen, 1698, et l'édition des *Voyages et aventures de François Leguat* (1708).

Mocquet, Jean (1575 - après 1617)

Né en Île-de-France, « apothicaire ordinaire du roi », familier d'Henri IV qui s'intéressait à ses expéditions et à ses récits, il entreprit six grands voyages et devint garde du « Cabinet des Singularités du Roi » constitué à partir des collections d'objets (artefacts, animaux, minéraux) qu'il en avait rapportés. Très discret sur ses sympathies religieuses.

Voyages en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales faits par Jean Mocquet, Garde du Cabinet des singularitez du Roy, aux Tuilleries, divisez en six livres et enrichiz de Figures [...], Paris, Jean de Heuqueville, 1617, dédicace à Louis XIII (livre IV dans l'éd. Xavier de Castro et D. Couto), *Voyage à Mozambique et Goa*, Paris, Chandaigne, 1996. Rééditions Rouen (1645 et 1665), traductions hollandaise (1656), allemande (1668), anglaise (1696).

Montagu, Lady Mary Wortley (1689-1762)

Fille du premier duc de Kingston, elle accompagne fin juillet 1716 son mari Edward Wortley Montagu, nommé ambassadeur en Turquie. Après leur retour en octobre 1718, elle mène une vie de femme de lettres et accomplit de longs séjours en Italie. Ses *Lettres* ne paraîtront qu'en 1763. Ainsi que le souligne la préface de Mary Astell (écrite en 1724 pour une édition de *Letters from the East* qui ne vit pas le jour), elles ont le mérite de présenter sur la Turquie musulmane un point de vue féminin qui renouvelle le sujet. Lady Montagu s'employa avec succès à diffuser en Angleterre la vaccination anti-variolique, qu'elle avait observée en Turquie.

Letters [...] during her travels in Europe, Asia and Africa, London, 1763, 3 vol. Éditions modernes : Robert Halsband, Oxford, 1966-1967, 3 vol ; Jack Malcolm, London, W. Pickering, 1993. Trad. fr. *Lettres de M. de Wortley Montagu, écrites pendant ses voyages en Europe, en Asie et en Afrique, etc. Traduites de l'anglais sur la seconde édition* (qui est un choix de lettres), Amsterdam, J. F. Boite, 1763.

Montaigne, Michel de (1533-1592)

Montaigne venait de publier les deux premiers livres de ses *Essais* quand il entreprit un voyage en Suisse, Allemagne et Italie (juin 1580-novembre 1581). Non destiné, semble-t-il, à la publication, le journal qu'il rédigea (avec le concours d'un secrétaire) ne paraîtra qu'en 1774 (éd. Meunier de Querlon). L'original est perdu, mais une copie (copie Leydet), découverte par François Moureau, a permis de lui apporter quelques compléments. Riches annotations dans l'éd. Alessandro d'Ancona, 1889. Éditions modernes : Fausta Garavini (Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1983) ; François Rigolot (Paris, PUF, 1992).

Montesquieu, Charles Secondat, baron de (1689-1755)

Rendu célèbre par ses *Lettres persanes* (1721), élu à l'Académie française (1728), il voyage en Allemagne, Autriche, Italie, Suisse, Hollande et Angleterre de 1728 à 1732. L'ensemble des notes qu'il laissa ne sera publié qu'en 1894, à Bordeaux dans *Voyages de Montesquieu*, chez G. Gounouilhou en 2 volumes.

Édition moderne par Roger Caillois et Marion Lièvre, dans Montesquieu, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1949, t. I.

Morrison, James (1760-1807)

Il entre dans la marine royale en 1779, participe à l'expédition de Bligh à Tahiti ; entraîné dans la révolte de la *Bounty*, il est condamné à mort par la cour martiale (1792), mais obtient le pardon du roi. Le journal qu'il tenait échappa au naufrage de la *Pandora* qui ramenait les mutins en Angleterre. Morrison servira de nouveau dans la Navy et trouvera la mort en 1807, dans une tempête, au large de Madagascar. *Journal of James Morrison [...]*, éd. Owen Rutter, London, Golden Cockerell Press, 1935. Les Éditions Ouest-France ont publié en 2002 la partie proprement narrative du *Journal*.

Moryson, Fynes (Lincolnshire, 1566-1630)

730

Bachelier de Cambridge en 1584, maître ès arts en 1587, il interrompt ses études en 1589 pour séjourner à Londres et voyager en Europe de mai 1591 à mai 1595. À la fin de 1591 il est à Prague ; en janvier 1593, il s'inscrit à l'Université de Leyde, se rend ensuite à Vienne par le Danemark et la Pologne. Il est en Italie en octobre 1593, visite Naples, puis Rome et l'Italie du nord (avril 1594-début 1595) ; il rencontre Th. de Bèze à Genève au début du printemps. En France, il est dépouillé par des soudards, entre Metz et Châlons, et entrevoit Henri IV à Fontainebleau. Il repart (décembre 1595) avec son frère cadet Henry, traverse l'Allemagne et s'embarque à Venise (avril 1596) pour Jaffa, Tripoli, Antioche, où meurt Henry en juillet 1596. Il est à Constantinople l'hôte de l'ambassadeur Edward Barton (1600) et retrouve Londres en juillet 1597. Novembre 1600 : il part pour l'Irlande afin d'y exercer des fonctions administratives et devient secrétaire du lord-deputy Charles Blount qui s'emploie à mater la rébellion de Tyrone ; il le suit lors de son retour en Angleterre (mai 1603) et le servira jusqu'à sa mort (1606). Il entreprend alors la rédaction de son *Itinerary* ; l'ouvrage paraît, inachevé, en 1617 (notes manuscrites jusqu'en 1619-1620, partiellement publiées en 1903 par Ch. Hugues) En 1626, Moryson avait obtenu une permission pour faire imprimer son manuscrit. Le gros in-folio de 1617 constitue un témoignage capital sur l'Europe de la fin du xvi^e siècle, en dépit de certaines redites et des limites de l'observation (à quatre jours de visite des monuments de Rome correspondent cinquante pages de texte, mais rien sur l'édification de la nouvelle basilique de Saint-Pierre).

An Itinerary, London, John Beale, 1617. Réédition 1907, Glasgow et réimpr. anast. de 1617, New York/Amsterdam, Da Capo Press et Theatrum Orbis Terrarum, 1971. Après le récit détaillé de ses voyages vient une deuxième partie presque indépendante, consacrée à la rébellion irlandaise, suivie d'une

troisième (« *Of Travelling in general* ») riche d'observations concrètes sur la pratique quotidienne du voyage, l'économie et les mœurs des principales nations européennes.

Shakespeare's Europe. A Survey of the Condition of Europe at the end of the 16th Century. Being unpublished chapters of F. M.'s Itinerary, éd. Charles Hugues, London, s. n., 1903 ; réimpr. New York, Benjamin Blom, 1967 avec les extraits du ms. de Moryson, Oxford, Corpus Christi College.

Mundy, Peter (vers 1596-1667 ?)

Sa vie est très mal connue. En 1611, il quitte sa Cornouaille natale et s'embarque pour apprendre le commerce. Des voyages en France, Espagne et Portugal précèdent de plus lointaines expéditions : Turquie, Inde, Japon, Chine, Russie, etc. Son retour en Angleterre en 1656 lui permet de consigner l'expérience d'une quarantaine d'années de pérégrinations dans un manuscrit achevé en 1667, mais qui ne sera publié qu'au xx^e siècle : *The Travels [...] in Europ and Asia*, éd. Richard Carnac Temple, London, The Hakluyt Society, 2^e série, 1907-1919, t. II, XVII, XXXV, XLV - XLVI, LV, LXXVIII ; réimpr. New York, Kraus reprints, 1967-1972.

Nicolay, Nicolas de (Dauphiné, 1517-Paris, 1581)

Diverses missions secrètes l'amènent à voyager dans les Îles britanniques et en Méditerranée. Au retour d'un voyage accompli sur la côte africaine et à Constantinople, il est nommé géographe du roi (1552), puis premier cosmographe royal en 1570. Ses *Quatre Premiers Livres des navigations et pérégrinations orientales* (Lyon, G. Rouillé, 1568) sont des études de mœurs qui ne dévoilent rien de ce qu'ont été les activités diplomatico-militaires de leur auteur. Réédition G. Sylvius, Anvers, 1576. Édition moderne : *Dans l'empire de Soliman le Magnifique*, éd. Marie-Christine Gomez-Géraud et Stéphane Yerasimos, Paris, CNRS Éditions, 1989.

Oviedo (Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdes), 1478-1557

Né de vieille famille asturienne, il est en 1491 page du prince héritier don Juan. Il va en Italie (1497) comme page et soldat *di ventura*, voyage, se dote d'une culture humaniste et traduit (*El laberinto de amor*) une œuvre de Boccace restée manuscrite, *Il Corbaccio*. De retour en Espagne en 1502, il se met l'année suivante au service de Ferdinand d'Aragon, duc de Calabre. En 1514, il suit en Amérique Pedrarias Davila gouverneur de Tierra Firme, rentre en Espagne en 1515, y publie *Claribalte*, roman de chevalerie (Valence, 1519). 1520 : nouveau départ pour les Indes (receveur fiscal à Antigua). Dès 1515, il entre en conflit avec Davila, coupable d'exactions contre les Indiens ; il regagne l'Espagne pour

protester devant le Conseil des Indes (1523) et publier un *Sumario de la natural y general historia de las Indias* (Tolède, 1526). Il occupera désormais des fonctions civiles et militaires (Panama, Saint-Domingue) coupées de séjours en Espagne.

1535 : il publie à Séville sa *Primera Parte de la Historia natural y general* (trad. française *Histoire naturelle*, 1556), 19 livres suivis d'un « *libro de los naufragios* », destiné à conclure l'ensemble de l'œuvre, envoie des notices sur le progrès des découvertes à Bembo, Fracastoro et surtout Ramusio, qui traduit le texte de 1535 dans le livre III de ses *Navigazioni* (1556, traduction fidèle, qui élague quelque peu le texte espagnol). 1546-1549 : il est en Espagne et réédite (1547) l'ouvrage précédent, y ajoutant une *Historia del Peru*. 1556 voit son retour définitif en Espagne où il publie, l'année de sa mort, une édition revue de l'ouvrage de 1535. L'édition complète (49 livres), établie par José Amador de Los Rios ne paraîtra qu'en 1851-1855 à Madrid. Édition J. Natalicio Gonzales, Ascension, Editorial Guarania, 1944-45, 14 vol. ; éd. Juan Perez de Tudela Bueso, *Historia natural y general de las Indias*, Madrid, Atlas, 1959, BAE, 117-121.

732

Paré, Ambroise (début du XVI^e siècle- 1590)

Créateur de la chirurgie française, il eut à affronter les médecins jaloux de ses succès et les persécutions que lui valurent ses convictions réformées. La protection de Charles IX, qui appréciait ses compétences, lui permit d'échapper à la Saint-Barthélemy. Le voyage en Bretagne ne représente qu'un mince épisode au début de sa longue carrière. On en trouve le récit au vingt-neuvième livre de ses œuvres : « Une Apologie, avec les voyages faicts par l'Autheur », dans *Œuvres complètes*, Paris, Buon, 1598, p. 1200 sq.

Pigafetta, Antonio : voir Magellan

Pigafetta, Filippo (1533-1604)

De la famille du précédent, né et mort à Vicenze, il choisit d'abord le métier des armes, combat avec Condé au siège de Paris, participe à la bataille de Lépante. En 1586, il voyage : Alep, Jérusalem, Tripoli et recueille à Rome (mai 1589), auprès d'un religieux portugais, Duarte Lopes, les informations qui deviendront *la Relazione del Reame del Congo e delle circonvicini contrade tratta dalli scritti et ragionamenti di Odoardo Lopes Portoghese* (Rome, 1591).

Première traduction française par Léon Cahun, *Le Congo* (sur l'éd. latine des frères de Bry, 1598), Bruxelles, J.-J. Gay, 1883. Édition moderne : *Le Royaume de Congo et les contrées environnantes. La description de Filippo Pigafetta et Duarte Lopes présentée, traduite et annotée par Willy Bal*, Paris, Chandeigne/Éditions Unesco, 2002.

Platter, Thomas le jeune (1574-1628)

Demi-frère de Félix Platter, il quitte Bâle (1595) comme l'avait fait celui-ci une trentaine d'années plus tôt, pour étudier la médecine à Montpellier. Il séjourne ensuite en Catalogne, à Paris, Rouen, en Angleterre, aux Pays-Bas ; il est de retour en Suisse en 1600.

Beschreibung der Reisen durch Frankreich, Spanien, England und die Niederlande, 1595-1600, éd. Rut Keiser, 2 vol., Basel/Stuttgart, Schwabe Verlag, 1968. *The Journal of two Travellers in Elizabethan and Early Stuart England. Thomas Platter and Horatio Busino*, éd. P. Razzell, Caliban Books, 1995. Sur la famille des Platter, Emmanuel Leroy-Ladurie et Francine Lichtenhan, *Le Siècle des Platter*, Paris, Fayard, 1995-2006, 3 vol.

Racine, Jean (1639-1699)

Sur le conseil de son oncle Vitart, le jeune Racine, qui envisage une carrière ecclésiastique, quitte Paris en octobre 1661 pour Uzès, en quête d'un bénéfice : il regagne la capitale au printemps 1663 sans l'avoir obtenu. Les lettres qui subsistent de ce séjour en Languedoc révèlent un intérêt très mitigé pour cette province où il se sent étranger, bien loin surtout de ce Paris où il rêve de faire une carrière littéraire. Voir Alain Viala, « Racine, les Lettres d'Uzès : Topique d'un Parisien ? », dans *Découverte de la France au XVII^e siècle*, Marseille, CNRS Éditions, 1980, p. 87-93.

Regnard, Jean-François (1655- 1709)

Fils d'un marchand de salines des Halles de Paris ; après un premier voyage à Constantinople (1671-1673), il séjourne en Italie (1678-1679), mais au retour, le navire est attaqué par des corsaires algérois entre Gênes et Marseille et il faut l'intervention du consul de France pour le libérer de l'esclavage, avec son ami Fercourt. Deux ans plus tard, tous deux, accompagnés du juriste Corberon, sont en Suède pour un voyage en Laponie (Stockholm, 23 juillet 1681 et retour le 27 septembre 1681). Si la rédaction du récit suit immédiatement le voyage, sa publication a pu se trouver retardée par la traduction française que le père Augustin Lubin venait de publier (*Histoire de Laponie* [...], 1678) de l'ouvrage latin de Johann G. Scheffer (*Lapponia, id est religionis Lapponum et gentis nova et verissima descriptio*, Francfort, 1673), un ouvrage auquel la relation de Regnard doit beaucoup.

Œuvres, éd. Édouard Fournier, Paris, Garnier, 1874. t. II : voyages de Flandre et de Hollande (p. 175), de Danemark (p. 193), de Suède (p. 199), de Laponie (p. 220), de Pologne (p. 320), d'Allemagne (p. 358), de Normandie (p. 416), de Chaumont (p. 424). *Voyage en Laponie*, précédé de *La Provençale*, éd. Jean-

Clarence Lambert, Paris, 10/18, 1997 ; *Voyage en Laponie*. 1681, préface de Philippe Geslin, Boulogne, Éditions du Griot, 1992.

Roe, sir Thomas (1580 ou 1581-1644)

Il quitte une carrière de courtisan pour explorer la Guyane (1610), puis se met au service de l'East Indian Company qui lui confie une ambassade auprès du Grand Mogol, s'embarque en février 1615, arrive en Inde en décembre et le 10 janvier suivant, peut se présenter à Jahangir, le fils du grand Akbar. Il rentre sans avoir pu obtenir la signature du traité espéré, mais en ayant bien servi son pays, qui lui confiera d'autres missions diplomatiques. Ses *Mémoires* sont connus de Melchisédech Thevenot, qui les traduit et insère dans sa *Relation de divers voyages curieux* (1663). *The Embassy of[...] to the court of the Great Mogul, 1615-1619*, London, The Hakluyt Society, 1899 ; réimpr. Kraus, 1967.

Michael Strachan, *Sir Thomas Roe, 1581-1644. A life*, Salisbury, Wiltshire, M. Russel, 1989.

734

Rozmital, Leo de (1426-1480)

Leo de Rozmital, beau-frère du roi de Bohême, entreprend un long voyage en Occident pour suggérer aux princes chrétiens d'intercéder auprès de Rome afin de réconcilier son prince, un ardent hussite, avec la Papauté (la mission ne semble guère avoir été fructueuse). Il quitte Prague le 26 novembre 1465 ; dans la suite princière, deux scribes, le chevalier Schaseck, qu'intéressent les reliques et les plantes, et Gabriel Tetzl, marchand de Nuremberg, plus ouvert aux contacts humains. La relation en tchèque du premier nous est conservée par une traduction latine (Olmütz, 1577 ; nouvelle édition, Prague, 1951), celle de Tetzl, en allemand, étant restée inédite (ms. à la Staatsbibliothek de Munich, Cod. Germ. 1279) jusqu'à l'édition allemande et latine des deux relations (Stuttgart, 1843). Ils visitent la péninsule ibérique au cours de l'été 1466 : celle-ci intéresse peu les voyageurs des xv^e-xvi^e siècles, et c'est pourquoi nous avons retenu ces textes qui débordent notre cadre chronologique.

The Travels of Leo of Rozmital through Germany, Flanders, England, France, Spain, Portugal and Italy, 1465-1467 (éd. Malcolm Letts, Cambridge, Cambridge University Press, coll. « Hakluyt Society », 1957. Extraits des deux relations du voyage de Rozmital dans E. Bonnaffé, *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, 1895, p. 21-60 et 144-146. Françoise Michaud-Fréjaville, « Le voyage du seigneur Léon de Rozmital en Occident, un apprentissage ? », dans *Voyages et voyageurs au Moyen Âge*, éd. Noël Coulet, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, p. 31-52.

Sandys, George (1577, York-1644)

7^e fils de l'archevêque d'York, il devient avocat après des études à Oxford, se marie en 1598, se sépare en 1606, entre au Foreign Office en 1608, et voyage. Mai 1610 : Paris, puis Constantinople, qu'il quitte fin janvier 1611 pour l'Égypte. Il visite ensuite la Palestine, la Sicile et l'Italie, est de retour à Londres en mars 1612. La relation de son voyage (Londres, 1615) est une de celles qui montrent le mieux la mutation du pèlerinage aux Lieux saints en Grand Tour d'Orient. Sandys effectue ensuite un séjour en Virginie (1621) puis exerce des fonctions administratives avant de consacrer ses dernières années à la paraphrase des *Psaumes* et la traduction des *Métamorphoses* d'Ovide.

A Relation of a Journey begun An. Dom. 1610. Four bookes containing a description of the Turkish Empire, Aegypt and the Holy Land. 2^e éd., London, 1615 ; éd. moderne Jonathan Haynes *George Sandys's Relation of a Journey begun An. Dom. 1610* (London, Associated University Press, 1986) ; *id.*, *The Humanist as Traveler: Georges Sandys's Relation of a Journey begun An. Dom. 1610*, Rutherford, New Jersey, Fairleigh University Press, 1986 ; *Voyages en Égypte des années 1611 et 1612* (Sandys et Lithgow), éd. Oleg V. Volkoff, Le Caire, IFAO, 1973.

Scott, Edmund

Agent de l'East Indian Company aux Moluques depuis le 31 mai 1603, il y accueille l'année suivante Henry Middleton, marchand et capitaine qui, après un premier voyage dans les Indes orientales comme facteur de la compagnie, commande une flotte de quatre vaisseaux, avec une riche cargaison d'épices. Middleton trouve la mort à Bantam, lors de l'incendie de son bâtiment par les Javanais. Scott repart avec les autres navires, rejoint les Dunes le 6 mai 1606 et sera le narrateur de cette expédition.

The Voyages of Sir Henry Middleton to Bantam and the Maluco Islands, 1606 ; rééd. Bolton Corney, The Hakluyt Society, 1855. *The Voyage of Sir Henry Middleton to the Moluccas, 1604-6*, The Hakluyt Society, 2^e s., 88, Kraus reprints. 1967 (inclut E. Scott, *An exact Discourse [...] of the subtilities [...]*, London, Walter Burre, 1606 ; réimpr. Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1973.

Seignelay, Jean-Baptiste Colbert, marquis de (1651-1690)

Le ministre obtint de Louis XIV que son fils lui succédât en sa charge de secrétaire d'État à la marine, qu'il dirigea à partir de 1676. Il conduisit la flotte française qui humilia Gênes en bombardant la ville avant d'emmener le doge à Paris (1684) et consacra le reste de sa carrière à la marine de guerre plutôt qu'à l'expansion coloniale.

Relation d'un voyage du Marquis de Seignelay, éd. Pierre Clément, Paris, s. n., 1867 (sur ms. BnF Mélanges Colbert, vol. 84).

Silhouette, Étienne de (1709-1767)

Carrière administrative, couronnée par un emploi de contrôleur général (1757) qu'il ne sut pas garder longtemps. Son *Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie* (1770, 4 vol.) exploite des observations faites en 1729-1730.

Simond, Louis (1767-Genève, 1831)

Entre 1792 et 1814, il visite les États-Unis et la Grande-Bretagne. À son retour en France, il publie son *Voyage d'un Français en Angleterre, pendant les années 1810 et 1811, avec des observations sur l'état politique et moral, les arts et la littérature de ce pays, et sur les mœurs et les usages des habitants*, Paris, Treuttel et Würtz, 1816, 2 vol. Il en avait auparavant donné une édition anglaise (*Journal of a Tour [...]*, Édimbourg, 1815). De voyages ultérieurs naîtront *Voyage en Suisse fait dans les années 1817, 1818, 1819, suivi d'un Essai historique sur les mœurs et les coutumes de l'Helvétie ancienne et moderne*, Paris, 1822-1823, 2 vol, et *Voyage en Italie et en Sicile*, Paris, 1827, 2 vol.

736

Sorbière, Samuel (Uzès, 1710- Paris, 1670)

Protestant, il abandonne des études de théologie pour celles de médecine, exerce cet art en Hollande. Il rentre en France, se convertit en 1653 sans obtenir d'un voyage à Rome les avantages qu'il en escomptait. Il séjourne quelque peu à Paris avant d'entreprendre un voyage en Angleterre dont il publie à son retour une relation qui, contenant quelques traits qui provoquèrent la protestation du Danemark, lui valut un exil à Nantes. Historiographe du roi (1660), bien introduit dans les milieux littéraires, il s'y fit toutefois de nombreux ennemis, irrités par son arrivisme et la superficialité de ses ouvrages. Ses *Lettres et discours sur diverses matières curieuses* (1660) contiennent, sur le voyage, des réflexions passablement banales. Quoique reçu à la Royal Society lors de son séjour de trois mois en Angleterre, Sorbière s'était, dans sa *Relation d'un voyage en Angleterre* (1664), autorisé une liberté de plume qui lui avait valu une violente réplique de Thomas Sprat (1665) et les auteurs anglais (ainsi Defoe) ne lui pardonnèrent pas les fréquents traits satiriques de cette relation. La vivacité de la polémique a desservi un ouvrage, critique à l'occasion, mais bien informé. Sorbière fut aussi l'ami et traducteur de Hobbes.

Relation d'un voyage en Angleterre, où sont touchées plusieurs choses, qui regardent l'état des sciences et de la religion, et autres matières curieuses, Paris, 1664 ; réédition Louis Roux (1666), Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Etienne, 1980.

Tasman, Abel Janszoon (1603 ?- 1659)

Marin au service de la V.O.C., il quitte Batavia le 18 février 1634 pour les postes de commerce d'Amboine, Céram, Banda et rentre en Hollande en août 1637. Un an plus tard, il est à nouveau à Batavia. Son expérience de navigateur lui vaut de se voir confier en 1642 un voyage d'exploration vers une terre inconnue que les Hollandais (Cartenszoon, van Diemen, etc.) ont déjà approchée : la Nouvelle-Hollande, qui deviendra au XIX^e siècle l'Australie. Il découvre aussi le 25 novembre, jetant l'ancre dans une baie du Sud-Ouest (aujourd'hui Storm Bay), la « terre de van Diemen » – elle s'appellera en 1853 la Tasmanie – et la côte ouest des deux grandes îles de la Nouvelle-Zélande. Il est de retour le 15 juin 1643, effectue un deuxième voyage en 1644 et réside jusqu'à sa mort à Batavia, au service de la Compagnie.

The Voyages of Abel Janszoon Tasman, éd. Andrew Sharp, Oxford, Clarendon Press, 1968. On lit, parmi les *Relations de divers voyages curieux [...] de Melchisédech Thévenot*, 4^e partie, 1672, un « Voyage d'Abel Tasman L'an MDCXLII » qui est un résumé de son expédition. Une relation anglaise se lit dans *An Account of Several Late Voyages to the South and North* (J. Narborough, A. Tasman, J. Wood, F. Marten), London, 1694.

Tasse, Le (Sorrente, 1544-Rome, 1595)

Torquato Tasso, fils du poète Bernardo Tasso, accompagne à Paris le cardinal Luigi d'Este (novembre 1570-mars 1571) ; à son retour à Ferrare, il se met au service du duc Alphonse II. Sa pastorale *L'Aminta* triomphe en 1573 ; il achève sa *Gerusalemme liberata* (1580), mais ses inquiétudes religieuses et le climat de la Contre-Réforme l'amènent à un remaniement malheureux (*Gerusalemme conquistata*, 1593). Sa crise de conscience débouche sur une existence visitée par la folie et le duc le fait enfermer à l'asile Sainte-Anne (Montaigne l'y rencontre lors de son voyage en Italie, rencontre mentionnée dans les *Essais*). Ses *Dialoghi* de 1586 montrent un auteur acquis aux principes de l'esthétique aristotélicienne. Lettres éditées dans *Prose*, t. I, Milan, Ricciardi, 1959.

Taylor, John (Gloucester, 1580-1653)

Marinier sur la Tamise, il est enrôlé de force dans la Navy (seize voyages), participe en 1596 au siège de Cadix. Frappé par le déclin de la batellerie, Convivial et indépendant, mais excessif dans la flatterie et les préjugés, Taylor trousse des vers de mirilton pour des célébrations imprimées de naissances, mariages et décès, entreprend des voyages sur prospectus (« *Taylor's bills* ») invitant à parier sur leur succès et en publie ensuite le récit sous un titre accrocheur : ainsi de ce *Pennyles Pilgrimage, or the Money-lesse Perambulation, of John Taylor, alias the Kings Maiesties Water-Poet. How he travailed on foot, from*

London to Tedenborough in Scotland, not carrying any Money to or fro, neither Begging, Borrowing, or Asking Meate, Drinke or Lodging. Par l'usage qu'il fait d'une prose entremêlée de vers, il peut être considéré comme un des premiers représentants du « voyage littéraire ».

All the Workes of John Taylor the Water Poet being 63 in number collected into one volum by the Author with sundry new Additions Corrected Revised and newly Imprinted. London, James Boler, 1630 ; réimpr. Menston (Yorkshire) et London, The Scolar Press, 1973.

Thévenot, Jean (1632-1667)

Neveu de Melchisédech Thévenot, auteur de nombreux recueils de voyages, il visite, à partir de 1652, l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne et l'Italie, avant que la rencontre de l'orientaliste d'Herbelot ne dirige sa curiosité vers l'Empire ottoman (1656). En 1663, il est de retour en France, mais repart l'année suivante pour l'Égypte et la Perse ; malade, il meurt à Tauris en 1667.

738

Il ne fit imprimer lui-même que la première relation de ses voyages (*Relation d'un voyage fait au Levant*, 1664) ; les autres, entreprises à l'initiative de ses amis, jusqu'au recueil des *Voyages de M. Thévenot, tant en Europe qu'en Asie et Afrique*, Paris, 1689, connurent un succès attesté par de nombreuses traductions. Anthologie moderne : *Voyage du Levant*, éd. Stéphane Yerasimos, Paris, Maspero/La Découverte, 1980.

Thevet, André (Angoulême, 1512- Paris, 1590)

Cordelier plus attiré par les larges horizons que par la vie monastique, il s'embarque pour l'Orient : il en naîtra sa *Cosmographie de Levant* (1554). Il participe ensuite (1555-1556) à l'expédition de Villegaignon dans la baie de Rio de Janeiro et en rapporte ses *Singularitez de la France antarctique* (1557 et 1558), relation écrite avec le concours de l'helléniste Mathurin Héret, qui leste son texte de références au monde antique. L'ouvrage connaît un grand succès. Mais trop soucieux d'asseoir son autorité scientifique, le « cosmographe du roi » s'attire de nombreuses inimitiés (Belleforest et Léry notamment) et fragilise le savoir qu'il déverse dans sa *Cosmographie universelle* (1575) et ses ouvrages demeurés manuscrits. Voir de Frank Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage* (Paris, Klincksieck, 1988), *André Thevet, cosmographe des rois de France* (Genève, Droz, 1991), *Sous la leçon des vents. Le monde d'André Thevet, cosmographe de la Renaissance* (Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2004) et éditions critiques de la *Cosmographie de Levant* (Genève, Droz, 1986), des *Singularitez [Le Brésil d'André Thevet]* (Paris, Chandeigne, 1996) et (en collaboration avec J.-Cl. Laborie), *Histoire [...] de deux voyages*, Genève, Droz, 2006.

Thicknesse, Philip (Farthinghoe, 1719- Boulogne, 1792)

Voyageur et soldat, excentrique et querelleur, occupa des postes de l'administration coloniale (Amérique du Nord, Antilles, Méditerranée). Gainsborough fut son ami et protecteur une vingtaine d'années (1754-1774), avant de se brouiller avec lui. D'un voyage d'agrément en France et en Espagne, il rapporte *A year's journey through France and part of Spain*, London, 1777.

Thou, Jacques-Auguste de (1553-1617)

Membre d'une illustre famille de magistrats, il fut président à mortier au Parlement de Paris, grand maître de la librairie du roi, ministre des finances de Catherine de Médicis et travailla au rapprochement d'Henri III et Henri IV. De très nombreux voyages sur le continent européen lui donneront une connaissance profonde des pays et des hommes. Au cours de l'un d'eux, il rencontre Montaigne à Bordeaux (1581) et Candolle lui raconte son ascension du pic du Midi d'Ossau. En 1589, une mission diplomatique le conduit en Italie ; le retour s'effectue par la Suisse et le canton des Grisons. La relation de ces voyages se lit dans les *Mémoires de la vie de Jacques-Auguste de Thou*, Amsterdam, F. L'Honoré, 1713.

Turberville, George (1540 ?-1610, selon le *Dictionary of National Biography*, mais 1544 ?-1597 selon l'éditeur moderne).

Appartenant à l'ancienne famille du Dorset, les d'Uberville, il quitte l'université d'Oxford sans diplôme et se partage entre la vie de cour et l'activité poétique. Il part pour Moscou en 1568, secrétaire de l'ambassadeur anglais lord Thomas Randolph (mission de 1568-1569, négociation de privilèges commerciaux). Sur la Russie, trois lettres en vers à ses amis (p. 424-444 de l'éd. R. Panofsky), reproduites par R. Hakluyt dès 1589, éd. 1600, t. III, p. 124-126, qui élimine toutefois dans la première l'évocation de l'homosexualité pratiquée par les Russes (p. 425). À son retour, il se marie et occupe de petits emplois. Sa fin est mal connue.

Epitaphes, epigrams, songs and sonets (1567) and Epitaphes and sonnettes (1576), fac-similé et introd. Richard J. Panovsky, Delmar/ New York, Scholar's Facsimiles and Reprints, 1977.

Twiss, Richard (1747-1821)

Fils d'un commerçant anglais, il peut consacrer sa vie au voyage. Au retour de son Grand Tour (1770), il est curieux de l'Espagne et du Portugal, sur lesquels les bonnes relations sont rares. De là ses *Travels through Portugal and Spain in 1772 and 1773*, Dublin, 1775, qui lui valent un commentaire élogieux de S. Johnson et deux traductions (allemande et française) en 1776. On lui doit aussi un *Tour in Ireland in 1775* et *A trip to Paris in July and August 1792*, London, 1793. Bougrenet de La Tocnaye lui reprochera d'être « un Anglais

comme on en voit beaucoup, remplis de préjugés en faveur de leur pays et qui regardent tous les autres peuples de la terre comme des espèces très inférieures » (*Promenades d'un Français dans l'Irlande* », éd. 1801, p. 22).

Van Linschoten, Jan Huygen (Harlem, 1563-Enkuysen, 1633)

Il quitte la Hollande en 1579 pour Séville et Lisbonne, d'où il s'embarque pour Goa où il réside plusieurs années. Au retour, il participe aux expéditions de Barentz pour chercher au nord du continent eurasiatique un passage à la Chine (1594 et 1595). On lui doit, en hollandais, un *Itinéraire, voyage ou navigation aux Indes orientales du Portugal [...]*, avec une *Description de la côte de Guinée, Congo, Angola et autres pays maritimes d'Afrique*, une *Description des Indes orientales* et un *Grand Routier de mer*, Amsterdam, 1596, en latin une *Navigatio [...]*, quatre parties, 1599-1601 (traduction française en 1610, *Histoire de la navigation de Jean Hugues de Linscot hollandois et de son voyage aux Indes orientales*, Amsterdam, s.n.) et le journal de sa navigation arctique (1601), réimprimé par J.-F. Bernard dans le premier volume de son *Recueil des voyages au Nord*.

740

Van Meteren, Emmanuel (mort en 1612)

Marchand d'Anvers, il voyage en Angleterre et Irlande (1575) avec son cousin, le géographe Abraham Ortelius. De 1583 à sa mort, il est consul de Hollande pour l'Angleterre. Auteur d'une *Historien der Nederlanden en haar naburen oorlogen tot het jaar 1612*, 1599 et éd. suivantes ; extraits dans *England as seen by foreigners in the days of Elizabeth and James the First*, éd. W. Rye, London, R. J. Smith, 1865 ; éd. New York, Benjamin Blom, 1967. Éd. George Percy Badger, The Hakluyt Society, 1863 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963.

Van Neck, Jacob (1564-1638)

Il conduisit la deuxième flotte envoyée par les Hollandais aux îles des épices, en 1598. *Second livre, journal ou comptoir, contenant le vray discours et narration historique du voyage fait par les huit navires d'Amsterdam, au mois de Mars l'an 1598, Sous la conduite de l'Admiral Jacques Corneille Necq, et du Vice-Admiral Wibrant de Warwick [...]*, Amsterdam, Corneille Nicolas, 1601.

Varthema, Lodovico

On ignore tout de sa vie. Son *Itinerario* (qu'il publie à Rome, en 1510) nous apprend qu'il a quitté l'Italie, jeune encore, en 1500. Quand il la retrouve en 1508, Manuel de Portugal, qu'il a servi aux Indes, a fait de lui un chevalier. Il a voyagé en des lieux interdits jusque là aux Européens (il est, après Pedro

de Covilhao, 1492 sans doute) le premier à se rendre à La Mecque. L'ouvrage connaît un vif succès : plus de cinquante éditions (dont de nombreuses traductions) au XVI^e siècle. Il le doit au parfum d'aventures qui ne sauraient être en tout point véridiques ; mais l'évocation des lieux et des hommes est fidèle.

Itinerario di Lodovico Varthema, dans Ramusio, *Navigazioni e viaggi*, éd. M. Milanese, Torino, Einaudi, 1978-1988, t. I, p. 753-892. Traduction française par Balarin de Raconis *Les Voyages de Lodovico di Varthema ou le Viateur en la plus grande partie d'Orient*, dans *Recueil de voyages et de documents [...]*, éd. Ch. Schefer, Paris, Leroux, 1888, t. IX. Édition anglaise, *The Travels of Ludovico di Varthema [...]*, John Winther Jones, sur éd. italienne, Venise, 1510 (London, The Hakluyt Society, 1863 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963).

Veer, Gerrit de

De juin 1594 à novembre 1597, le Hollandais Willem Barents entreprend trois navigations à la recherche du passage du Nord-Est, sans pouvoir dépasser la Nouvelle-Zemble. La relation est l'œuvre de Gerrit de Veer, qui participa aux deux dernières. Cornelis Claesz la publie la même année (1598, Amsterdam) en hollandais (*Waerachtighe Beschryvinghe Van drie Seylagien*), en latin (*Diarium nauticum seu vera descriptio trium Navigationum [...]*), en allemand (Nuremberg) et en français (*Vraye description de trois voyages de mer très admirables [...]*). Deux éditions italiennes suivent (Venise, 1599), puis une traduction française (1604) et anglaise (que R. Hakluyt insère alors dans ses *Principal Navigations*), rééditée par Ch. T. Beke, *The Three Voyages of William Barents to the Arctic region [...]*, London, The Hakluyt Society, 1853 ; réimpr. 1876 et New York, 1972. Édition récente par Xavier de Castro, *Prisonniers des glaces. Les expéditions de Willem Barentsz (1594-1597)*, Paris, Chandeigne, 1995, qui retient la version hollandaise d'Isak Commelin, 1646, traduite dans *Recueil des voyages [...]*, Amsterdam, 1702, t. I.

Vital, Laurent

On sait très peu de choses sur l'auteur de la relation du voyage de Charles Quint en Espagne. Il remplissait à la cour l'office d'aide de chambre (« serviteur domestique ») ; auparavant, il avait sans doute servi Jean de Luxembourg. Son père avait été attaché à la maison de Charles le Téméraire. Certains traits de langue font penser qu'il était originaire de la Flandre française, avant d'entrer au service du roi.

Collection des voyages des souverains des Pays-Bas, publiés par Louis-Prospér Gachard et Piot, Bruxelles, F. Hayez, 1881, t. III.

Wallis, Samuel (1728-1795)

L'Amirauté britannique l'envoie (août 1766) à la recherche du continent austral et d'îles dont Byron, qui vient d'achever son tour du monde (1764-mai 1766), a suggéré qu'elles feraient de précieuses escales. Il découvre ainsi Tahiti (juin 1767) et regagne les Dunes en mai 1768.

Relation éditée par J. Hawkesworth, *An Account of the Voyages [...]*, London, Strahan, 1773, t. I ; trad. fr. 1774, t. I (voir J. Cook). Édition moderne (récit de George Robertson) : Hugh Carrington, *The Discovery of Tahiti. Journal of the Second Voyage of HMS Dolphin Round the World [...]*, London, The Hakluyt Society, 1948.

Withers, Robert

Texte dans S. Purchas, *His Pilgrimes*, éd. 1905, vol. IX, p. 327-329.

742

Secrétaire de sir Paul Pindar, ambassadeur anglais à Constantinople, R. Withers traduit d'un ms. italien une description du sérail faite par Ottaviano Bon, agent diplomatique vénitien à Constantinople ; elle fut publiée à Londres, 1650, *A description of the Grand Signor seraglio, or Turkish emperours court*. Voir *The Purchas Handbook*, éd. Loren Pennington, London, The Hakluyt Society, 1997, t. II, p. 416.

Young, Arthur (1741-1820)

Il abandonne très jeune la carrière de marchand à laquelle le destinait son père, un écuyer du Suffolk, pour se tourner vers la littérature, puis l'agriculture. Des expérimentations malheureuses lui causent des déboires financiers, mais son *Farmer's Tour through the East of England* (1771) lui vaut une réputation d'agronome. D'autres écrits lui permettent de rétablir sa fortune et l'amitié de la famille La Rochefoucault le conduit à visiter la France : trois voyages (le dernier abrégé par les événements de la Révolution), dont la relation (*Travels in France during the years 1787, 1788 and 1789*, Bury St Edmunds, 1792) connaît un vif succès. Elle est l'œuvre d'un observateur précis et pénétrant.

Traductions françaises : *Voyages en France pendant les années 1787-1788-1789 et 1790. Traduit de l'anglais par F. S. (Soulès)*, 2^e éd., Paris, Buisson, 1794-an II ; introd. Léonce de Lavergne, *Voyages en France*, Paris, Guillaumin, 1860.

Zinzerling, Justus (Thuringe, 1590-1618)

Après des études de droit à Bâle (1610), il visite la France, l'Angleterre et les Pays-Bas, avant de s'établir à Lyon comme correcteur d'imprimerie. Il voyage en France de 1612 à 1616 (n'omettant guère que la Bretagne) : description publiée en 1616 (Jodoci Sinceri, *Itinerarium Galliae [...]*, Lyon, J. Du Creux

alias Mollard, 1616 ; réimpr. Strasbourg, Genève, Amsterdam. Un *Voyage de France*, par « D. V., historiographe de France » [= Du Val], Paris, 1687) exploite très librement ce livre. Trad. Bernard Thalès, « Voyage dans la vieille France, Paris et Lyon » (*La France littéraire*, 1859) et *Voyage dans la vieille France, avec une excursion en Angleterre, en Belgique, en Hollande, en Suisse et en Savoie*, Paris, A. Dentu, 1859.

REMERCIEMENTS

Ils vont à François Moureau, qui a spontanément exprimé son intérêt pour le projet de cette anthologie et l'a accueillie aux Presses de l'université Paris-Sorbonne, à Charlotte Othman qui, le moment venu de faire accéder le livre à l'existence, lui a accordé tous ses soins pour la mise en pages et l'a fait bénéficier de sa diligente lecture du texte, à la Bibliothèque nationale de France qui a mis ses ressources iconographiques au service de l'illustration du volume.

Mais aussi, comment ne pas nous sentir tributaire de l'élan des voyageurs illustres ou anonymes qui, entre le temps de Christophe Colomb et celui de James Cook, se sont lancés sur les routes et sur les mers du globe, curieux de voir plus loin et de savoir davantage, même si d'autres motivations s'en mêlaient ? Quand leurs contemporains restés au pays célébraient les textes « qui nous rendent plus hommes », ils partaient, humanistes eux-mêmes, mais aussi soldats, marchands, religieux, désireux de voir plus loin que les tours de leurs clochers, de frotter leur cervelle à celle d'autrui, de parcourir le monde et nous en rapporter nouvelles. Ces pages (qui sont le plus souvent les leurs !) ne pouvaient que leur être dédiées.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	7
--------------------	---

PREMIER CHAPITRE. LE DISCOURS SUR LE VOYAGE

Partir.....	17
LE VOYAGE, <i>PRO ET CONTRA</i>	18
Francis Bacon, « Des Voyages ».....	18
Jean Mocquet (1617) : pourquoi voyager ?.....	20
Pierre Bergeron : le voyageur, citoyen du monde.....	21
Pierre Belon : un homme de science.....	23
Joseph Hall (1617) : censure des voyages.....	24
La Barbinais Le Gentil : de l'utilité des voyages.....	28
L'ART DE VOYAGER.....	30
Fynes Moryson et John Taylor : les commandements du voyageur.....	30
Robert Dallington : conseils au voyageur.....	31
Guglielmo Grataroli : routes et auberges.....	33
Jérôme Cardan : « la façon de faire voyage ».....	34
Fynes Moryson : prudence des Réformés en Italie.....	35
Jean-Jacques Bouchard : préparatifs de voyage.....	39
Bougrenet de la Tochnaye : l'équipement du voyageur en Irlande.....	40
Montaigne en voyage : manières et humeurs.....	41
Pierre Mésenge : contrat pour la traversée de Venise en Terre Sainte (1507).....	44
Abraham Göllnitz : le contrat avec le vetturino.....	49
LA MER.....	49
Nicolaas de Graaf : l'alimentation sur les vaisseaux de la Compagnie des Indes orientales.....	49
Laurent Vital : le voyage en mer de Charles Quint (1517).....	51
Jacques Cartier au Canada : le scorbut, compagnon du voyage océanique.....	54
Jean de Léry : le pot au noir.....	57
Robert Challe : le passage de la Ligne.....	58
Rapporter.....	63
OBSERVER.....	64
Diderot : « Des moyens de voyager utilement ».....	64
Jean Chapelain : conseils à un voyageur se rendant aux Indes.....	66
Abel Tasman : instructions de la V.O.C. à Tasman.....	68

Les instructions du président Jefferson à M. Lewis et W. Clark (1803)	71
Seignelay : des instructions à la relation	75
Bernardin de Saint-Pierre : sur les voyageurs et les voyages	76
ÉCRIRE.....	79
Contre la rhétorique : trois navigateurs	79
William Dampier	79
Louis-Antoine de Bougainville.....	79
James Cook	80
La Barbinais le Gentil : décrire une tempête	81
Samuel Johnson, sur les livres de voyage : limites du témoignage (1760).....	84
Arthur Young. Écrire son voyage : journal ou essai ?.....	87
Gmelin et son traducteur : faut-il tout dire ?	89
Fynes Moryson : traits nationaux, préjugés et proverbes	90
Le président de Brosses en Italie : contre les idées reçues et les clichés	94
Joseph Hall : le voyage parodique.....	95

772

DEUXIÈME CHAPITRE. L'ITALIE

Introduction	101
L'Italie, jardin de l'Europe.....	103
Maximilien Misson : un guide pour l'Italie (1691).....	103
Fynes Moryson : les Italiens à table	105
Thomas Coryat découvre la fourchette	111
L'ARRIVÉE EN ITALIE.....	111
Thomas Gray franchit le col du Mont Cenis (1739)	111
Goethe, entre le col du Brenner et Trente (1786).....	113
Religion : héritage et schisme.....	115
Montaigne : l'audience pontificale	115
Fynes Moryson : un réformé à Lorette	117
Rome, <i>patria comunis</i>	121
Goethe : Rome, 1 ^{er} novembre 1786.....	121
John Evelyn et les catacombes	122
Montaigne : la circoncision des Juifs	123
Capitales régionales	127
Anonyme : Florence, Les jardins des Médicis à Pratolino	127
Fynes Moryson : fêtes vénitienes.....	130
Thomas Coryat : courtisanes de Venise.....	132
Goethe : Naples et le Vésuve	137
Charles de Brosses : Agnano et la grotte du chien	139

TROISIÈME CHAPITRE. LA FRANCE

Introduction	145
Vademecum pour la France	147
Justus Zinzerling, <i>Itinerarium Galliae</i> , Lyon, 1612	147
Le Tasse : trois tares des Français (1572)	149
Les Français vus par l'ambassadeur vénitien Jérôme Lippomanno (1577)	151
Fynes Moryson et Robert Dallington : les Français à table	154
Robert Dallington	156
Arthur Young et James Boswell : auberges françaises et anglaises	157
Thomas Platter le jeune : le repas d'Henri IV	159
Philipp Thickness : mœurs françaises	160
Paris	163
Thomas Coryat à Paris	163
John Locke à Versailles	168
Thomas Gray : Paris et ses spectacles	171
Denis Fonvizine : le triomphe de Voltaire	173
La province	177
Ambroise Paré : fêtes bretonnes	177
Un Parisien découvre la France d'oc : lettre de Racine à La Fontaine	178
Jacques-Auguste de Thou : M. de Candale dans les Pyrénées	181
John Locke : un nouveau docteur à Montpellier	182
James Boswell en Corse	183

QUATRIÈME CHAPITRE. LA GRANDE-BRETAGNE

Introduction	189
L'Angleterre	191
L'Angleterre et les Anglais vus par Paul Hentzner	191
Les Anglais vus par Emmanuel Van Meteren	193
Paul Hentzner : Elizabeth I ^{re}	196
Thomas Platter le jeune chez le Lord Maire	198
Samuel de Sorbière : spectacles londoniens (1666)	200
Celia Fiennes : les bains de Bath	201
Daniel Defoe : Leeds, l'Angleterre industrielle	204
Louis Simond : usages londoniens	206
L'Écosse	209
James Boswell : Édimbourg de nuit	209
Samuel Johnson : un cottage dans les Highlands	210
Samuel Johnson : le sanctuaire d'Iona	213

L'Irlande	217
Fynes Moryson : « <i>Wild Irish</i> »	217
John Derricke : un banquet irlandais (1582).....	220
John Dunton : hospitalité irlandaise (1698)	221
Bougrenet de la Tocnaye : la Chaussée des Géants	224

CINQUIÈME CHAPITRE. LA PÉNINSULE IBÉRIQUE

Introduction	229
L'Espagne.....	231
L'Espagne au milieu du XVII ^e siècle : le panorama de Lady Ann Fanshawe	231
Frederico Badoero : Philippe II en 1557	235
Corridas d'autrefois : les voyages de Leo de Rozmital et de Charles Quint.....	237
Les secrétaires de Rozmital (1466) : la « chasse aux taureaux sauvages »	238
Laurent Vital : corrida pour le roi d'Espagne (1517)	239
Étienne de Silhouette : les auberges espagnoles	240
Thomas Platter le jeune : l'Inquisition à Barcelone.....	242
Barthélemy Joly : Monserrat	244
Philip Thicknesse : les routes d'Espagne au XVIII ^e siècle	247
Le Portugal	249
Leo de Rozmital entre au Portugal (1466)	249
Les Portugais vus par Étienne de Silhouette (voyages de 1729-1730)	252
Jean Mocquet et Giuseppe Baretti : les Portugais et les taureaux	254
Richard Twiss : Lisbonne en 1772.....	259

SIXIÈME CHAPITRE. L'EUROPE CENTRALE, TERRE D'EMPIRE

Introduction	263
Les Pays-Bas	265
Federico Badoero : les Hollandais.....	265
Fynes Moryson : les Hollandais à table	269
John Evelyn à Leyde	271
Antonio de Beatis : la Belgique	272
L'Allemagne	279
LA NATION ALLEMANDE	279
Fynes Moryson et James Boswell : l'hôtellerie	279
Fynes Moryson et John Taylor : les Allemands à table.....	282
Fynes Morisson : les mariages	286
Fynes Morisson : les divertissements.....	289
James Boswell : Grand Tour et mondanités.....	291

L'ALLEMAGNE SAVANTE	294
Fynes Moryson : disputes académiques à Wittenberg	294
James Boswell : l'université de Leipzig	296
James Boswell : la bibliothèque de Wolffenbüttel	297
James Boswell : Wittenberg et le pèlerinage luthérien	298
LIEUX	299
Montaigne à Augsburg	299
Thomas Coryat : sur le Rhin, de Bingen à Bacharach	302
John Taylor : Prague	304
Fynes Moryson : les Juifs de Prague	305
John Taylor : Hambourg	310
Michaël Kelly à Vienne	313
Montesquieu dans le Tyrol et en Bavière	317
La Suisse	319
Montaigne : l'hôtellerie suisse	319
Jacques-Auguste de Thou dans les Grisons	321
John Evelyn franchit le Simplon (mai 1646)	323
James Boswell chez Jean-Jacques Rousseau : « <i>The great interview</i> »	327
 SEPTIÈME CHAPITRE. AUX MARGES ORIENTALES ET NORDIQUES 	
Introduction	335
La Pologne	337
Fynes Moryson : les Polonais à table	337
Peter Mundy : Dantzïg (1640)	340
Jean-François Regnard : Cracovie	341
La Russie	347
George Turberville : les Russes (1568)	347
Giles Fletcher : des mœurs privées du peuple russe, et de ses particularités (1588)	350
Peter Mundy : la dévotion russe	353
Chappe d'Auteroche : usages de Pâques en Russie	354
Chappe d'Auteroche : mariages russes	357
Edward-Daniel Clarke : Odessa	359
Peter Mundy : Samoyèdes (1641)	361
La Scandinavie	363
Jean-François Regnard : les Lapons	363
Pierre-Louis Moreau de Maupertuis : rennes et Lapons	364

HUITIÈME CHAPITRE. LA TURQUIE ET L'EMPIRE OTTOMAN

Introduction	371
La Turquie.....	373
Jean Thévenot : « Sommaire de l'humeur des Turcs »	373
Fynes Moryson : les Turcs à table.....	376
Pietro della Valle : le café	379
Lady Wortley Montagu : mon vêtement turc.....	382
Pietro Della Valle : balançoires de Constantinople	385
Thomas Dallam voit le harem (1599)	387
Robert Withers : les appartements du Grand Seigneur	390
Les Balkans sous le joug ottoman.....	393
William Lithgow en Grèce (1614)	393
Ogier de Busbecq et Peter Mundy : les Bulgares (xvi ^e -xvii ^e siècles).....	395
Louis Des Hayes : un caravansérail.....	397
Lady Wortley Montagu : les bains de Sofia (1717)	398
Les Lieux saints	401
Pierre Belon à Jérusalem	401
L'Afrique du Nord	405
George Sandys en Égypte (1611)	405
Jean Thévenot : les momies de Saqqara.....	410
Nicolas de Nicolay : Alger.....	414
Léon l'Africain : Fez	418

NEUVIÈME CHAPITRE. AFRIQUE : LE CONTINENT NOIR

Introduction	425
Afrique : le continent noir.....	427
Pieter de Marees : Noirs de Guinée.....	427
Filippo Pigafetta : guerriers congolais.....	429
Filippo Pigafetta : le zèbre en Angola	430
Thomas Herbert : les Angolais	431
Vasco de Gama : rencontre avec des Noirs au cap de Bonne-Espérance.....	434
Thomas Herbert : les Hottentots.....	437
Guillaume Chenu de Laujardière : humanité des Cafres.....	441
Bernardin de Saint-Pierre : l'esclavage des noirs.....	443
Peter Mundy : Madagascar	446
Jacob Van Neck et Thomas Herbert : l'île Maurice et le dodo	447
Francisco Alvares et les Portugais rencontrent Prêtre Jean	449

DIXIÈME CHAPITRE. LE MOYEN-ORIENT

Le Moyen-Orient	459
Geoffrey Duckett : mœurs persanes ; la Caspienne.	459
Jean Chardin : Ispahan.....	463
Lodovico di Varthema et ses amours royales en Arabie (début ^{xvi} ^e siècle).....	466

ONZIÈME CHAPITRE. L'INDE

L'Inde	473
Sir Thomas Roe en Inde : l'ambassade (1616)	473
Peter Mundy : un <i>sâti</i> à Surate (1630).....	475
Thomas Herbert : la côte des Malabars.....	477
Peter Mundy : combats d'éléphants (1632)	478
Thomas Herbert : les Banians (marchands indiens)	479
William Methwold en Inde (1622-1636).....	483
Thomas Herbert : Ceylan et le Paradis terrestre	486

DOUZIÈME CHAPITRE. LA SIBÉRIE

La Sibérie	491
Chappe d'Auteroche : Tobolsk.....	491
La Sibérie de John Bell : les Toungouzes et le lac Baïkal.....	495
Evert Ysbrand Ides : les Bouriates.....	500

TREIZIÈME CHAPITRE. L'EXTRÊME-ORIENT

Introduction	507
La Chine.....	509
Evert Ysbrand Ides : la Grande muraille de Chine et l'arrivée à Galchan.....	509
John Bell : audience impériale en Chine	511
John Bell : fêtes de cour à Pékin	516
Jean-Baptiste Du Halde : le Dieu vivant des Mongols	519
Juan-Gonzalez de Mendoza : femmes chinoises	523
Peter Mundy : les habits des Chinois (1637)	526
Fernão Mendes Pinto : pêcheurs de perles de Quemoy	529
Juan-Gonzalez de Mendoza : élever des canards	532
Jean-Baptiste Du Halde : le thé en Chine	534
John Bell : la rhubarbe et le lichee.....	538
Le Japon	541
Le Japon vu par un voyageur anglais du ^{xvi} ^e siècle	541
Jan Huygen Van Linschoten : le Japon en 1610	542
Engelbert Kaempfer : le poisson-poison	545

Le Siam	547
Abbé François-Timoléon de Choisy : le Siam, un panorama	547
Abbé de Choisy : éléphants du Siam	554
Engelbert Kaempfer : funérailles au Siam	560

QUATORZIÈME CHAPITRE. L'ARCTIQUE

L'Arctique	565
Martin Frobisher et les Esquimaux : des contacts conflictuels	565
John Davis : des Esquimaux familiers (1585)	568
Gerrit de Veer : l'ours meutrier	570

QUINZIÈME CHAPITRE. AMÉRIQUE DU NORD FRANCO-ANGLAISE

Amérique du Nord franco-anglaise	575
Jacques Cartier rencontre les Micmacs à la baie des Chaleurs	575
Jacques Cartier et les Iroquoiens d'Hochelaga	578
René Goulaine de Laudonnière : les Floridiens	581
Francis Drake et les Indiens de Californie	584
Samuel de Champlain rencontre les Algonquins (1603)	587
Marc Lescarbot : la chasse à l'orignal	590
Joseph-François Lafitau : le sirop d'érable	592
Pehr Kalm : les Canadiens-Français	594
Pehr Kalm : mariages américains	598
William Bartram : alligators en Floride	599

SEIZIÈME CHAPITRE. LES ANTILLES

Les Antilles	605
Christophe Colomb rencontre les Indiens : 12 octobre 1492	605
Jean Mocquet : Madame Chrysanthème au Nouveau Monde	607
Jean-Baptiste Labat : un religieux gourmet aux Antilles	608

DIX-SEPTIÈME CHAPITRE. L'AMÉRIQUE IBÉRIQUE

L'Amérique ibérique	617
Pedro de Castañeda découvre le bison	617
Hermán Cortés : le Popocatepetl	619
Thomas Gage : danses indiennes du Guatemala	620
Pêro Vaz de Caminha rencontre les Brésiliens (1500)	622
André Thevet : le cannibalisme des Brésiliens	624
Pero de Gandavo : les Brésiliens (1576)	627
Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdes : le maïs	629
Ferdinand de Magellan : les Patagons	632
Louis-Antoine de Bougainville rencontre les Fuégiens	635

DIX-HUITIÈME CHAPITRE. L'OCÉANIE

Introduction	641
Magellan : l'immensité du Pacifique.....	641
Thomas Forrest : le sagou	643
« Pour la négociation » des épices aux Moluques.....	647
Jacob Van Neck : les îles aux épices (1601).....	647
Edmund Scott : un pageant aux Moluques (1605)	649
Jacob Van Neck : Ternate, théâtre de la rivalité luso-batave	653
Bougainville : Batavia.....	655
L'aventure tahitienne.....	659
Samuel Wallis découvre Tahiti.....	659
Bougainville : l'éden tahitien.....	662
James Morrison : l'éden tahitien revisité.....	667
L'Australasie	669
Abel Tasman : première rencontre avec les Néo-Zélandais (1642)	669
Willam Dampier rencontre les Aborigènes d'Australie	672
Joseph Banks : « la bête dont il a été tant parlé » (le kangourou)	677
James Cook découvre les Maoris (mars 1770)	679
Vers le continent antarctique	685
James Cook, 71°10' latitude sud (janvier 1774).....	685
Table des illustrations.....	687
Bibliographie	691
Notices bio-bibliographiques	695
Remerciements.....	745
Index nominum.....	747
Index locorum.....	761
Table des matières	771

